

Edition999 présente ce livre numérique gratuitement

Philippe Gerday

MON FRÈRE POUR UN ROYAUME

Roman

Le frère, c'est celui du journaliste Martin Laussart, disparu un matin sans laisser d'adresse. Le royaume, c'est celui qu'annonçait Jésus de Nazareth, et qui n'est jamais venu. Quand le reporter part à la recherche de son frère prêtre, il croise la route du prophète galiléen, un homme direct, sans dogme complexe, sans spéculation mystique sur sa propre personne, pour qui ne comptait que la survenance imminente du royaume de Dieu, et l'urgence à s'y préparer.

C'est une découverte inattendue pour l'enquêteur. Le rabbi concret, joyeux, désintéressé, auquel son frère a consacré sa vie, n'a voulu fonder ni religion, ni Église. Sa seule envie était de faire participer un maximum de gens au banquet céleste, et ses suiveurs l'ont statufié en héros magique. Il est devenu Dieu, malgré lui, et le mythe a fonctionné.

Pourquoi cette hallucination collective ? Est-ce une révélation de ce genre qui a fait fuir l'abbé Laussart ? Le journaliste doit résoudre l'énigme. Sa vie et celle de son frère en dépendent. Jamais le mystère Jésus n'a si bien porté son nom.

Chapitres

1	Ne me cherche pas.....	4
2	Le triangle des Bermudes.....	22
3	Une montagne de notes.....	37
4	Les vrais hommes pleurent.....	44
5	Iéshoua de Nazareth.....	49
6	Les deux messies.....	67
7	Un monde cassé.....	81
8	Quelques-uns doutent.....	86
9	Pourquoi te caches-tu si bien ?.....	95
10	Le royaume ne vient pas.....	105
11	Pontifex maximus.....	116
12	Cette fantastique histoire.....	131
13	Enfer et résurrection.....	141
14	On a retrouvé ton frère.....	155
15	Au jardin des oliviers.....	165
16	Entre fleurs et bitume.....	177
17	Comme une poignée de sable fin.....	183
18	Le dernier sourire.....	195
19	Quatre lettres et une case vide.....	204

1

Ne me cherche pas

— Bonjour, Martin.

— Salut, Louise. Tout va bien ?

— Tout roule... Je suis passée à la rédaction, et j'ai déposé le courrier sur ton bureau.

— Rien de spécial ?

— Juste une lettre sans expéditeur, cela faisait longtemps...

Martin Laussart commence sa journée, qui devrait être ordinaire comme des milliers d'autres auparavant. Il aime son travail de journaliste, surtout quand il se plonge dans une enquête. Il est moins à la fête les jours de permanence, comme aujourd'hui, quand il passe son temps à retravailler des dépêches d'agence, relire des articles de correspondants ou traquer les derniers sujets pour boucler le journal dans les temps. Il travaille dans un des plus anciens quotidiens de Belgique, et il en est fier.

Arrivé à l'étage de la rédaction, il se dirige vers son bureau, et tombe machinalement dans les bras de son fauteuil. Un regard à la ronde, il salue ses collègues d'un geste convenu puis se plonge dans sa messagerie électronique, où il ne trouve rien de bien excitant. Il en vient au courrier volumineux apporté par Louise, qui traîne sur le bord du bureau. Courage, se dit-il, il y a peut-être une bonne surprise

à la clé.

Le traditionnel rapport du département régional des statistiques financières, fouillé mais ennuyeux, deux rapports d'activités d'offices du tourisme, sans objet pour Laussart, plusieurs invitations à des conférences de presse au charme très inégal, cela ne fait pas le bonheur du journaliste. Il y a surtout cette lettre au destinataire inconnu. Des missives de ce genre, Laussart en a reçues des dizaines au cours de sa carrière, et a appris à les gérer avec calme. Il se souvient de certains canulars que son manque d'expérience, au début, avait failli faire réussir, en particulier ce faux dossier que des étudiants en journalisme avaient confectionné pour tester le professionnalisme des rédactions.

Le jeune Laussart avait pu compter sur le métier de Jean, son ancien collègue et superviseur de stage. Il avait été à deux doigts, empressé par l'appétit de renommée du journaliste débutant, de publier ce tuyau crevé. Le flair de Jean avait réussi à débusquer l'arnaque. Deux coups de fil aux bons endroits, et l'affaire était dégonflée. Son mentor avait fait montre de tout son art. Martin avait évité le ridicule, et surtout appris une bonne fois pour toutes, vérité à jamais gravée au fronton de sa superbe, qu'une information se vérifie toujours, d'où qu'elle vienne et quoiqu'on en fasse.

Il se souvient aussi de ces feux de paille qu'une rapide investigation avait généralement tôt fait d'éteindre. Des règlements de comptes sans intérêts, des accusations sans fondement, des affaires privées dont la révélation n'avait pas de place dans le domaine public, Martin en avait vu passer beaucoup, mais le plus dur à encaisser reste ces envois sans nom de lecteurs bêtes ou courroucés, qui n'assument pas leur facétie au grand jour. Lui revient à l'esprit cette lettre moralisatrice d'un prétendu abonné qui n'acceptait pas qu'un journaliste de son cher canard ait publiquement dénoncé les agissements d'un notable de sa ville. Si ce notable avait un penchant pour le beau sexe, c'était son droit le plus strict. Sauf que ce notable était directeur de cabinet d'un ministre de l'époque, et qu'il s'octroyait des petites gâteries en écumant les salons de prostitution avec la carte de crédit de son patron. La rédaction en chef avait soutenu sans faille cette enquête de Laussart, qui dénonçait une utilisation abusive de deniers publics. Sur le coup, des reproches

épistolaires de ce type font mal. Ce n'est que bien plus tard, et par le plus grand des hasards, qu'on apprit que l'auteur de cette missive bénéficiait copieusement des largesses du notable. Il était le tenancier du salon le plus fréquenté par le directeur de cabinet.

Il y a aussi cette lettre d'une lectrice, ayatollah de l'orthographe, qui s'était sentie le devoir de défendre courageusement le bien-écrire en expliquant anonymement à Laussart qu'il s'était fourvoyé. Non que la minutieuse enquête que Martin avait menée dans le milieu du désamiantage ait débouché sur des erreurs, non, tout était rigoureusement exact, les faux devis de certaines entreprises, les malfaçons sur certains chantiers, la surfacturation. La lectrice n'avait pas eu un mot pour cela, pas un merci, pas la moindre félicitation, complètement indifférente à l'énergie déployée pour mettre au jour une gigantesque filouterie. Non, ce qui l'indignait, c'est que Laussart avait parlé d'asbeste au féminin. Scandale ! L'asbeste, autre nom pour l'amiante, est masculin, et Laussart était sommé de s'en souvenir la prochaine fois... On est bien peu de chose, on croit avoir levé un lièvre colossal, on pense qu'on va révolutionner le monde du bout de son clavier, et la seule lectrice à réagir, c'est pour vous rappeler sèchement à l'ordre sur le genre inébranlable des substantifs. Belle leçon de modestie...

La lettre de ce matin, de quel genre est-elle, factice, ordurière, prometteuse ? L'heure est venue de l'ouvrir. Un coup de cutter, et on va savoir.

— Martin, dans cinq minutes, conférence de rédaction. Tu as lu la presse du matin ?

— Euh...

— Non, tu ne l'as pas fait. Ne me dis rien, c'est inutile. Tu as de la chance que Nicole soit là ce matin. Elle, elle aura tout lu, en long et en large, mais je t'attends quand même dans mon bureau.

Le rédacteur en chef a parlé. Il a tiré Laussart de ses pensées pour le ramener à la réalité. Il y a un journal à faire, et il ne se fera pas tout seul. C'est sa phrase fétiche, et même s'il ne l'a pas prononcée ce matin, il a raison : les colonnes ne se rempliront pas d'elles-mêmes.

Ce rédacteur en chef, Laussart le tient en haute estime. Il est parfois bourru, soupe au lait, pinailleur, mais il adore son métier et ses journalistes. Rien à voir avec le rédacteur en chef du début de sa

carrière, celui-là était pleutre, triste, inexistant. Il occupait un poste que le conseil d'administration lui avait confié. Il jouait un rôle, celui que son père, fondateur du journal, lui avait attribué. Il fonctionnait, c'est tout, et devant ce grand vide du pouvoir, les décisions se prenaient ailleurs, un peu partout à la rédaction. Les coups bas se perdaient, les clans s'alignaient, les plus forts annexaient les plus faibles pour étendre leurs territoires et régner. C'était invivable. Les ventes du journal s'en ressentaient.

Ce rédacteur en chef eut le bon goût de tomber amoureux d'une riche héritière, qui cherchait un mari. Elle l'emballa en deux temps trois mouvements, et ils partirent prospérer au Belize, dans les immenses propriétés de Madame. Andrieux arriva, le rédacteur en chef actuel. Il reste toujours à expliquer comment les minoritaires au conseil d'administration ont réussi à imposer leur candidat, mais le fait est là : Andrieux, qui avait claqué la porte de son emploi précédent parce qu'on le forçait à faire de la merde, selon ses propres mots, était disponible, et accepta de monter dans le train.

Du courage, il lui en a fallu pour remettre de l'ordre. Il a dû rompre avec les mauvaises habitudes, démanteler les clans, promouvoir des journalistes de valeur que la lâcheté commune avait réduits aux placards, et finalement imposer les règles simples et saines d'un journalisme de qualité, que les intérêts privés des barons de la rédaction avaient fini par occulter. Andrieux, pour Laussart, c'est le sauveur du journal, celui qui lui a redonné goût au métier. D'un homme pareil, les rappels à l'ordre, il les accepte, d'autant que son courage s'accompagne d'autres qualités que Laussart affectionne : Andrieux est d'une honnêteté déconcertante, il est intellectuellement brillant, et comble de tout, il reconnaît publiquement ses erreurs, ce qui n'est pas rien dans le milieu sans pitié des journalistes.

Quel autre rédacteur en chef aurait été capable, au beau milieu de ses troupes, à une heure de forte affluence, de présenter ses excuses à une petite journaliste stagiaire à laquelle il s'était opposé, la veille, en conférence de rédaction ? Il avait barré la route à une partie de son article, mais les faits avaient donné raison à la stagiaire. Le lendemain, il s'est présenté à la rédaction, a réclamé le silence, a expliqué son erreur à toute l'assemblée, et a demandé publiquement

pardon à la jeune journaliste, qui ne savait plus où se mettre. Il a conclu son intervention en rappelant qu'aucune autorité n'était incontestable, la sienne en particulier, et qu'au final, la vérité et le travail bien fait devaient avoir le dernier mot, toujours. Un grand silence s'ensuivit. La journaliste stagiaire, qui sur le coup avait grandi de dix centimètres aux yeux de ses collègues, prit du galon en devenant peu de temps après responsable du service magazine, et Martin Laussart tourna définitivement la page des doutes et des rancœurs pour se donner à fond dans son métier.

C'est ce rédacteur en chef hors norme qui l'appelle à la conférence de rédaction. Il reste trois minutes, le temps d'ouvrir cette lettre. Elle a été postée avant-hier. Le cachet est celui du bureau principal de la ville. Un coup de lame précis, l'enveloppe laisse échapper son contenu. Martin déplie l'unique feuille comptant une dizaine de lignes manuscrites. Son regard se fige sur l'entame : « Frérot ». C'est Olivier, son frère, qui lui écrit. Il n'y a que lui pour l'appeler ainsi, et l'écriture, il n'y a pas de doute, il la reconnaît. Une sueur froide le traverse subitement. Pourquoi une lettre, si courte, adressée au journal ? Il lui est arrivé quelque chose.

Très vite, mais avec grande attention, Martin se met à lire. « Frérot, ne m'en veux pas, mais je m'en vais. Je n'ai plus la force de continuer, ni de t'expliquer. Ne me cherche pas, je ne sais même pas où je vais, mais ne t'en fais pas pour moi, je m'en sortirai. Sois heureux. On se retrouvera sans doute un jour. Ton frère qui t'aime. Olivier. »

Martin est sous le choc. Son frère, son modèle est en pleine déprime. Il lui avait bien confié avoir de petits soucis au boulot, mais de là à s'enfuir ! Que lui est-il passé par la tête, et où est-il allé ? Nom de Dieu, Olivier, pourquoi me fais-tu ça ? grommelle Martin...

— Mesdames, messieurs, c'est l'heure, lance Andrieux d'une voix forte. Je vous attends dans mon bureau.

Martin replie nerveusement la lettre, la glisse dans la poche arrière de son jean et se rend, sans conviction, dans le bureau du rédacteur en chef.

— Bonjour, asseyez-vous. Cela devrait être un journal coton, aujourd'hui. La pub nous mange quasi tout l'espace, et avec le supplément loisirs à encarter ce soir, on est bloqué sur la rotative.

Donc, modèle réduit. Gardez vos gros sujets, et reportez le reste à des jours meilleurs. Bon, on commence par la politique. Daniel, qu'as-tu au menu ?

Martin n'entend pas l'intervention de ses collègues. Il reste plongé dans les lignes énigmatiques de son frère. Mais bon sang, qu'est-ce qui lui prend ? Je n'avais vraiment pas besoin de ça, se dit-il en soupirant. Nicole fait le topo de la presse du matin, ce que Laussart aurait dû faire. Il ne réalise même pas que le rédacteur en chef a évité de l'interpeller. Andrieux a bien vu que son journaliste n'était pas dans son assiette. Il vient le trouver après la réunion.

— Alors, Martin, que se passe-t-il ? Je vois que tu as un problème...

Laussart hésite à répondre. Il se contente d'un long soupir, qui en ne disant rien dit déjà beaucoup à Andrieux.

— J'ai un souci familial, mais je n'ai pas le cœur à en parler.

— Viens prendre un café avec moi, cela te fera du bien.

— Oui, mais je te connais. Tu vas me cuisiner.

— Martin, je vois bien que c'est sérieux. Je n'ai pas envie de t'embêter. C'est ton frère ?

Andrieux a vite compris. Il n'en faut pas beaucoup à ce vieux renard pour comprendre une situation. Si c'est familial, c'est son frère. Il sait que Laussart n'a plus que lui pour seule et unique famille.

— Tu gardes ça pour toi. J'ai ta parole ?

— Celle de ton rédac' chef. Fais-moi confiance.

Laussart attend d'avoir quitté la rédaction pour mettre la main à la poche. Il saisit la lettre, et la tend discrètement à Andrieux.

— Je vois, c'est sérieux, conclut le patron en restituant la missive. Tu es sûr que ce n'est pas une mauvaise blague ?

— Absolument sûr. C'est bien son écriture, et ce n'est pas son genre de me faire une blague comme ça.

— Mais pourquoi t'écrire au journal ?

— C'est bien ce qui me chiffonne. Quand Olivier a un coup de blues, il m'appelle, et on se voit pour en parler. M'écrire, c'est très rare. On ne passe pas une semaine sans se rencontrer. S'il a un problème, il m'en parle. Je sens qu'il y a quelque chose d'anormal. Il faut que je tire ça au clair.

— Je te vois venir. Je te donnerais bien ta journée si la rédaction n'était pas dépeuplée par les congés et les maladies.

— Je vais assurer la permanence, ne t'inquiète pas, mais je dois donner quelques coups de téléphone en urgence.

— Pas de problème. Fais ça discrètement. On en reparle quand tu voudras.

Les deux hommes finissent leur café, et quittent le distributeur comme si de rien n'était. Après tout, il valait mieux s'en ouvrir à Andrieux. Laussart s'est soulagé d'un poids, et il sait désormais qu'il pourra compter sur son patron.

Un rapide coup d'œil sur son écran d'ordinateur, pour vérifier qu'aucune information importante n'est venue secouer le fil des dépêches d'agences, et Martin se lance sur le combiné du téléphone. Le GSM de son frère, il en connaît le numéro par cœur. Cinq sonneries. La voix enregistrée de l'opérateur lui signale que l'abonné n'est pas disponible pour l'instant. Mauvais signe car à cette heure, le portable d'Olivier est toujours allumé. Au pire, il est sur messagerie, ici, il est éteint.

Le journaliste saisit l'annuaire de la ville, et y cherche le numéro du collège Sainte-Croix, où son frère enseigne la religion.

— Monsieur Laussart ? Bonjour. Je suis content de vous entendre, car j'allais vous appeler. Avez-vous des nouvelles de votre frère ?

— Non, et c'est pour cela que je vous appelle, monsieur le directeur.

— Il est absent depuis lundi, et il ne répond pas au téléphone.

— Avez-vous reçu une lettre ?

— Oui, en effet. Comment le savez-vous ?

— J'en ai reçue une aussi. Que dit-il dans sa lettre ?

— Il m'écrit qu'il sera absent pour une longue période mais sans en donner la raison. Il m'invite à trouver un remplaçant pour terminer l'année scolaire. Je vous avoue que je ne sais quoi penser.

— Vous avait-il parlé qu'un projet quelconque ?

— Pas du tout. J'ai interrogé ses collègues, qui n'en savaient pas plus. On est tous étonnés de ce qui arrive. Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Non, je suis comme vous. J'ai appris son départ ce matin, et je cherche à savoir.

— On est tous très inquiets, ici. On redoute le pire.

— Dès que possible, je vous tiens au courant...

Nom de Dieu, Olivier, se dit Martin en raccrochant, tu nous as mis dans le pétrin. Qui pourrais-je contacter ? Son estomac se noue. Ces petites douleurs irradiantes, dans le bas de la poitrine, il les connaît bien. Elles lui rappellent qu'il est tendu, que l'ingestion d'un anxiolytique lui ferait le plus grand bien. Il attrape deux comprimés dans le fond de son tiroir, et les avale avec un peu d'eau. Depuis quelques années, il sait qu'il ne peut plus lutter contre les ravages du stress, alors il se repose sur la pharmacopée d'usage.

Son appartement ! L'idée lui traverse l'esprit en un éclair. Peut-être son frère y a-t-il laissé quelque chose, un message, un indice, une trace. Il y fera un saut à la pause de midi. Cet appartement n'est qu'à deux pas du journal, et il a le double de la clé à son trousseau.

Le signal d'un SMS se fait sourdement entendre. « L'évêché a aussi reçu une lettre. Contactez le vicaire chargé de l'enseignement. Bonne chance. » Ce message du directeur du collège Sainte-Croix lui redonne espoir. Olivier s'est peut-être expliqué plus avant dans cette lettre aux autorités diocésaines. Au plus vite, le numéro de l'évêché...

— Bonjour, je suis le frère d'Olivier Laussart. Je souhaiterais être mis en contact avec le vicaire épiscopal chargé de l'enseignement.

— Oui, un instant. Il vous attend.

— Monsieur Laussart ? Vous faites bien de m'appeler. Le directeur du collège Sainte-Croix m'a dit avoir reçu une lettre de votre frère, tout comme vous.

— C'est exact. Vous aussi ?

— Ce matin même, mais je n'y ai pas compris grand-chose. « Monseigneur, c'en est fini pour moi. Je tourne la page, et je m'en vais. Christ m'a déçu. Pas Jésus. »

— C'est tout ?

— Comme je vous le dis, ces quelques mots, rien de plus. J'ai d'abord cru à une plaisanterie, d'autant que la lettre n'est pas signée. J'ai su qu'elle venait de votre frère parce qu'il a écrit son nom et son adresse au verso de l'enveloppe, puis le directeur du collège m'a téléphoné pour me rapporter l'absence inquiétante de votre frère. La lettre qu'il a lui-même reçue n'est pas plus claire sur ses motivations.

— Celle que j'ai reçue non plus. Elle mentionne simplement qu'il s'en va, mais elle ne dit pas où, ni pourquoi il part. En plus, mon frère me demande de ne pas le chercher.

— C'est étrange. Vous avait-il fait part de son envie de tout quitter ?

— Jamais, or nous sommes assez proches pour qu'il m'en ait parlé si cela avait été son intention. Je ne comprends vraiment pas.

— Je suis désolé de ce qui vous arrive...

— Pouvez-vous me relire sa dernière phrase avec le Christ ?

— « Christ m'a déçu. Pas Jésus. »

— Avez-vous déjà entendu cette expression ? Est-ce une citation connue ?

— Elle ne me dit rien. C'est la première fois que je la lis, et je ne la comprends d'ailleurs pas très bien.

— Bien, ponctue Laussart d'une expiration profonde, je vous remercie de m'avoir accordé du temps.

— C'est bien naturel.

— Au fait, y a-t-il quelqu'un à l'évêché susceptible de nous aider à voir plus clair dans les agissements de mon frère ?

— Je ne vois pas, mais je vais me renseigner, et je vous contacte. De votre côté, tenez-nous informés également. À bientôt, monsieur Laussart. Soyez assuré de mes prières.

— À bientôt, monsieur le Vicaire.

Bon sang, mais que veut-il dire avec son Christ décevant ? Martin espérait en savoir plus avec ce coup de fil à l'évêché, mais au contraire, le mystère s'épaissit. Faisons le point, se lance-t-il en soufflant un grand coup. Il a écrit trois lettres, dans lesquelles il dit qu'il est à bout, qu'il s'en va, qu'il tourne la page. Rien sur les causes de sa déprime, rien non plus sur ce qu'il compte faire, et pas un mot sur sa destination. Couvrirait-il un suicide qu'il ne veut pas nommer ? Non, Martin n'y croit pas. Il aurait au moins dit pourquoi il voulait en finir. Même dans le trente-sixième dessous, il n'aurait pas joué avec son suicide. Non, Olivier est vivant, Martin le sent, mais pourquoi cette fugue soudaine ? Pourquoi ce silence ? Tout ce qu'il laisse, c'est « Christ m'a déçu. Pas Jésus. » Les énigmes, Laussart les aime, mais pas comme ça.

Martin a passé son enfance à jouer avec Olivier, son aîné d'un an.

Leur complicité date de ces moments privilégiés où ils ne faisaient qu'un, soudés par ce doux bonheur de se sentir aimé. Même les copains du quartier en voulaient leur part. Les frères Laussart, c'était quelque chose. Ils dégageaient un charisme puissant sur les adolescents de leur âge. Tout le monde se sentait bien en leur compagnie. Dans les jeux, les balades, les aventures, il régnait une atmosphère de belle amitié qui faisait oublier le temps. Olivier et Martin attiraient tout sur leur passage. Les disputes étaient si rares que Martin ne s'en souvient pas. Chaque année, ou presque, à l'école, les deux frères s'adjugeaient le prix de la camaraderie.

Les énigmes étaient un des passe-temps favoris des Laussart. Ils adoraient s'aiguiser l'esprit. C'était à celui qui blufferait l'autre d'un casse-tête insoluble. L'été, les jeux de pistes étaient légion. Leurs copains abandonnaient volontiers le foot ou la plaine de jeux pour participer aux aventures des Laussart. Martin n'oubliera jamais cette immense chasse au trésor qu'il avait mise au point avec Olivier pour animer une de ces longues journées d'été. Ils avaient confectionné un vrai trésor, avec une vieille caisse en bois renfermant des pièces d'or en chocolat, des bouteilles de cidre et des guimauves à foison. Ils s'étaient mis d'accord avec un voisin pour enterrer ce trésor sous un acacia, au fond de son jardin. Ils avaient consciencieusement dessiné le plan du trésor puis caché ce sésame dans un des livres de la bibliothèque paternelle.

Pour trouver ce plan, les participants devaient récolter des indices disséminés dans tout le quartier, bien cachés dans le rebord d'un abribus, sous un banc du parc ou collé derrière un panneau de signalisation. Une vingtaine de copains s'était lancés dans la bagarre, formant une grande équipe après un partage bien négocié des tâches. Ils mirent tout un après-midi à localiser les mots de l'énigme, et le soir, après un dîner sur le pouce de franche rigolade, ils partirent déterrer la vieille caisse sous l'acacia à la lumière des lampes de poches. Des années après, ces aventuriers d'un jour parlaient encore de cette fabuleuse chasse au trésor, souvenir impérissable pour Olivier et Martin.

L'heure n'est toutefois plus aux réjouissances. C'est une énigme d'un autre genre qui attend le journaliste. Le trésor à trouver, c'est son frère, et il n'a ni plan ni carte pour commencer les recherches.

— Martin, tu as vu le dernier flash ?

— Non, Gérard, je suis distrait. Attends voir... Oui, je l'ai : 11 heures 29, conférence de presse annoncée du parquet sur les derniers développements dans l'enquête sur le gang des supermarchés. Je prévient Marianne. Elle devrait pouvoir s'en occuper.

— D'accord, ça roule... Il faudra peut-être changer la tête de page six. On verra après la conférence de presse.

Bientôt midi, deux dépêches à retravailler, une photo à passer en production, et Martin file à l'appartement de son frère.

— Gérard, je m'en vais maintenant. Je te ramène quelque chose de la sandwicherie du coin ?

— Non, merci. Je vais à « L'Auberge » prendre le plat du jour avec Daniel et Nicole. Toi, fais bien gaffe pour traverser. Tu n'as pas l'air dans ton assiette ce matin.

— Je ferai gaffe, rien que pour toi.

Laussart presse le pas en rue pensant déjà à ce qu'il pourrait trouver dans l'appartement. Pas son corps, en tous cas, Martin ne peut croire à l'irréparable, mais peut-être des traces de lutte, qui sait ? Un enlèvement, pour une raison obscure, et des lettres dictées sous la contrainte. Non, pas Olivier. Qui en voudrait à cette crème d'homme ? Une femme alors ? Ça, ce serait la cachotterie impardonnable. Olivier peut tomber amoureux, mais pas le cacher à son frère. Ce serait la pire injure...

Plus qu'un pâté de maisons, Laussart accélère encore et se saisit de son trousseau de clés. La boîte aux lettres d'Olivier déborde de gratuits. Les marches de l'escalier gravies quatre à quatre, la porte d'entrée se profile, massive. Pas de message collé, rien d'anormal. Martin respire un grand coup, ouvre la porte et crie : « Olivier, Oli ! » Pas de réponse, aucun bruit, aucune odeur suspecte. Il inspecte rapidement chaque pièce. Tout est en place, propre, rangé, pas de vaisselle dans la cuisine, rien ne traîne sur la table du salon. Son bureau est en ordre. L'ordinateur y trône, éteint. L'appartement est comme à son habitude, calme, figé, attendant le retour de son propriétaire après sa journée de travail.

Martin ouvre le tiroir sous l'imprimante : le GSM d'Olivier ! Il est parti sans son téléphone. Et la carte SIM ? Elle est dedans, il ne l'a pas emportée. Il ne pourra donc pas téléphoner, et on ne pourra

pas le localiser. A-t-il laissé un mot à l'intention de son frère ? Martin arpente de nouveau l'appartement, dans tous les sens, rien d'apparent. S'il a laissé quelque chose, c'est bien caché. Il faudra revenir plus tard et tout réinspecter soigneusement. A-t-il emporté des vêtements ? Laussart fouille le placard à l'entrée, et jette un coup d'œil dans l'armoire de sa chambre. Son sac à dos noir n'est plus là, et il semble bien qu'un pull ou deux, ainsi que du linge de corps manquent à l'appel.

Olivier s'est donc bien fait la malle, se dit Martin, et il a pratiquement tout laissé. Il n'a pris qu'un sac et quelques vêtements. Pas de GSM. Et de l'argent ? Martin se précipite dans le bureau. Il empoigne le dossier bancaire de son frère, et consulte l'historique des comptes. Le dernier extrait de son compte à vue remonte à huit jours. Il avait encore près de neuf cents euros. Pour son compte d'épargne, le dernier extrait est vieux de trois semaines, avec un peu plus de sept mille euros au total, mais il a très bien pu tout retirer avant de partir, sans réclamer d'extraits. En rentrant au bureau, Laussart fait un détour par la banque. Les deux frères sont à la même agence.

— Bonjour, Madame, lance-t-il à l'employée au guichet, mon frère est-il venu retirer de l'argent récemment ?

L'employée fixe Martin du regard, cherchant ses mots.

— Vous savez, monsieur Laussart, je n'ai pas vraiment le droit de vous le dire.

— Je sais, votre attitude vous honore, mais j'ai le plus grand besoin de savoir.

Martin se rapproche de la guichetière, baisse le ton, et se fait insistant.

— Mon frère a disparu depuis lundi, et je suis à sa recherche. Vous comprenez ?

L'employée se rapproche à son tour, vérifiant que personne ne peut l'entendre.

— Mon directeur me passera un savon s'il apprend que je divulgue des informations confidentielles.

— Je vous comprends, mais je suis journaliste. Je sais garder un secret.

— Vous me promettez de ne rien dire ?

— Vous êtes mon informatrice, et je tais mes sources.

— Votre frère est passé vendredi dernier. Il avait demandé, quelques jours plus tôt, qu'on lui prépare le solde de ses comptes en billets de petites coupures.

— Il a tout retiré ?

— Sept mille neuf cent dix euros, il n'a rien laissé.

Martin a le regard vide. Les pensées se bousculent dans sa tête. Il ne sait comment trier, par quoi commencer, ni que répondre à son interlocutrice.

— Ça va, monsieur Laussart ?

— Oui, oui, ne vous inquiétez pas...

— Je ne vous ai rien dit, n'est-ce pas ?

— Rassurez-vous, votre directeur n'en saura rien... Ah, une dernière chose : mon frère ne vous a rien dit en retirant son argent, un projet, une destination ?

— Non, pas un mot. Je lui ai demandé s'il souhaitait clôturer ses comptes, mais il m'a répondu que ce n'était pas nécessaire. Je me suis dit qu'il partait en voyage pour un long moment.

— Merci de votre aide.

— Ce n'est rien, monsieur Laussart. Bonne chance pour votre frère.

Martin est soulagé, car Olivier, parti en secret, est bien vivant. « On se retrouvera sans doute un jour », a-t-il précisé dans sa lettre, mais son frère n'est qu'à moitié rassuré. Olivier l'a tenu à l'écart. Il ne lui a rien dit. Pourquoi un tel silence ? Le mystère est pesant. De retour au journal, Martin se replonge tant bien que mal dans ses occupations de permanencier.

— Il était bon ton sandwich ?

— Oh, zut, Gérard, j'ai oublié de l'acheter. Bah, tant pis, je n'ai pas très faim.

— Je suis au courant pour ton frère...

— Andrieux ?

— Non, mon épouse.

Gérard s'approche de son collègue, et s'assied sur le bord du bureau.

— Elle m'a téléphoné pendant la pause de midi. Le mari d'une de ses collègues travaille au collège Sainte-Croix. On ne parle plus que

de ça, là-bas...

— Gérard... je suis embêté. Je n'aimerais pas que ça s'ébruite.

— Pourquoi ? C'est de ta faute s'il a disparu ?

— Je suis en train de me le demander.

— Enfin, il n'y a pas frères plus proches que vous deux.

— C'est bien ce qui m'inquiète. Olivier est parti sans rien me dire.

— Il a peut-être d'excellentes raisons de t'avoir ignoré. Laisse-lui un peu de temps. Je suis sûr qu'il va reprendre contact...

Martin ne répond pas. Lui d'ordinaire si rapide à la détente, rationnel et habile argumentateur, il ne rétorque rien. Il n'a ni la force ni le courage d'attendre le retour d'Olivier. Pour seule réplique lui viennent quelques larmes au bord des yeux, vite réprimées. Il faut paraître fort. Un homme, un vrai, ne pleure pas.

Durant l'après-midi, ballotté entre les dépêches, les coups de fil et les agitations de la rédaction, Martin a pu interroger deux autres personnes de l'entourage de son frère, le curé de la paroisse à qui Olivier prête quelques fois main forte, et la jeune fille qui anime avec lui un groupe de réflexion et de prière dans le quartier. Pour sonder un interlocuteur, le téléphone n'est pas idéal, car les gestes, les traits du visage et les mouvements du corps en disent souvent davantage sur ce que sait réellement la personne, mais ici, pas de doute : l'un et l'autre ont été surpris d'apprendre la nouvelle, et ils n'ont rien voulu cacher au frère inquiet. À eux non plus, Olivier n'a rien dit.

Martin finit par éteindre l'ordinateur. Après quelques recommandations au permanencier du soir, il s'engouffre dans l'ascenseur avec le projet de rejoindre l'appartement de son frère. Il ne cherche même pas à éviter Louise, à l'accueil.

— Bonsoir, Martin.

— Bonsoir, Louise.

— Et la lettre ?

— Ah, c'était du costaud. Cela va sans doute m'occuper pendant un petit temps.

— Parfait, tu aimes bien les défis, toi... À demain, alors, repose-toi bien.

Non, Louise, pas question de se reposer, j'ai un frère à retrouver, grommelle Martin, et je ne vais pas le laisser tranquille. Il peut

penser ce qu'il veut, moi, je pars à sa recherche... Les minutes qui le séparent de l'appartement sont plus courtes que ce matin. Les informations glanées l'ont un peu calmé, de même que les anxiolytiques, et la fatigue de fin de journée achève de l'apaiser. En passant, Martin retire les gratuits de la boîte aux lettres, et les jette dans le collecteur à papiers. Les escaliers, il les monte lentement cette fois. Il ouvre de nouveau la porte d'entrée et se retient de crier : « Olivier, où te caches-tu ? »

La faim commençant à le tenailler, il se rend dans la cuisine et interroge du regard le vieux frigo toujours vaillant. Il y reste peu de choses. Olivier a bien calculé son coup. Une boîte de thon à l'italienne, quelques biscottes et un fond de vin feront l'affaire. Martin s'affale dans le vieux fauteuil du salon, celui que son père adorait pour tenir ses conseils de famille. « J'ai quelque chose à vous dire », disait toujours le paternel en introduction, puis suivait une longue discussion avec son épouse et ses deux fils sur ce qu'il y avait lieu de faire dans le ménage. Grâce à ces conseils, Olivier et lui ont appris à écouter, affûter des arguments et décider. Leurs parents n'avaient pas fait de hautes études. Ils étaient de famille modeste. Leur père avait décroché un diplôme de dessinateur industriel en cours du soir. Leur mère s'était mise à la comptabilité à la suite de son propre père. Lui a passé sa vie à élaborer des plans dans un bureau d'études, pendant qu'elle tenait les comptes d'un petit atelier de menuiserie.

Leurs parents étaient toutefois passés maîtres dans l'art de conduire une famille. À l'image des conseils, ils privilégiaient le dialogue et le respect de chacun. Ils préféraient écouter que sermonner, parler que crier, raisonner que frapper. C'est ce qui a forgé le goût des deux frères pour la bonne entente. C'est ce qui les a convaincus de toujours miser sur l'intelligence, la bienveillance et la grandeur d'âme, mais ce temps est loin. Martin repense avec nostalgie aux bonnes blagues de son père, au tendre sourire de sa mère. L'appartement retentit encore des éclats de rire de la famille quand Olivier racontait avec brio ses dernières histoires drôles. Aujourd'hui, ses parents ne sont plus là, et son frère est parti. Martin est seul, avec ses souvenirs et son immense envie de retrouver Olivier. Il se dit qu'il est l'heure de tout fouiller à nouveau, à l'affût

du moindre indice qui le conduirait à lui.

Une force étrange le retient pourtant dans les bras du fauteuil, comme si l'appartement tout entier voulait lui parler. Et si la clé était dans ses souvenirs ? Martin repense à cette tragique soirée de juillet, quand ses parents ont perdu la vie. Ils revenaient en voiture d'une visite chez un vieil oncle, et ils se sont trouvés au mauvais endroit, au mauvais moment, ceux que n'avait certainement pas choisis cet automobiliste pour succomber à un arrêt cardiaque. Ils ont pris le véhicule de l'infortuné de face, à vive allure. Ils sont morts dans leur véhicule. Le père a encore eu le temps de saisir le bras de sa femme. Les services de secours les ont retrouvés main dans la main, comme ils avaient vécu. Sans procès, sans explication, cet injuste accident leur a ôté la vie, qui était pourtant leur seul bien, celui qu'ils méritaient le plus, et il a fait d'Olivier et Martin des orphelins qui n'avaient rien demandé. Cette tragédie les a profondément marqués, et a encore resserré les liens qui les unissaient. Olivier venait de terminer son service militaire. Martin avait à peine son certificat d'études secondaires en poche. Ils devaient décider de leur avenir.

Martin se revoit avec son frère, assis dans ce même salon, le soir des funérailles. Le vide laissé par leurs parents était énorme, mais l'atmosphère, curieusement, n'était pas triste. Les frères ne pleuraient pas. Ils se comprenaient sans parler. Ils sentaient que leurs parents les avaient préparés à ce moment. Leur amour avait tout réussi, même à faire passer le goût amer de leur disparition. Ce n'est qu'aujourd'hui en y repensant, assis là dans le fauteuil de son père, que Martin en a les larmes aux yeux. Il est souvent trop tard quand on réalise à quel point les autres vous aimaient.

Ce soir des funérailles, les deux frères ont décidé ensemble de leur avenir. Olivier deviendrait prêtre. Il ne pouvait se résoudre au non-sens. La souffrance, la mort, comme celle terriblement choquante de ses parents, devaient avoir une raison. Pourquoi ne pas la chercher ? Tant qu'à vivre, autant en trouver le sens. Martin, lui, n'avait pas le même horizon. Le sens de la vie lui paraissait hors d'atteinte. C'est le sens de sa vie qui l'intéressait, le sens de la vie de ses amis et de ses proches. Il avait plutôt envie d'arpenter le vivant pour en connaître tous les ressorts. Chercher ce qui est caché, d'accord, mais les pieds sur terre, pas le nez dans les étoiles. Martin

deviendrait journaliste.

La disparition de leurs parents a scellé leur vocation. Au bout de ses études et de quelques petits boulots, Martin est devenu journaliste salarié pour le quotidien qui l'emploie encore aujourd'hui. Au bout du séminaire, Olivier est devenu prêtre. Il a commencé par animer des paroisses, mais s'est vite rendu compte qu'il était fait pour la réflexion. La liturgie et les sacrements à la chaîne l'indisposaient. Il a convaincu son évêque, qui lui a attribué des charges d'enseignement de la religion dans plusieurs écoles. Il a fini par un poste fixe et un horaire complet au collège Sainte-Croix.

Et si la disparition de son frère, comme celle de ses parents, devait l'aider à voir les choses plus justement ? C'est cela que pourrait lui dire cette force étrange. C'est pour cela qu'il n'arrive pas à se détacher de son siège. À quoi bon retourner l'appartement si c'est pour le fouiller les yeux fermés ? Il n'y trouvera que ce qu'il cherche, mais n'y cherchera peut-être pas ce qu'il doit trouver. Avec effroi, Martin réalise qu'il pourrait se fourvoyer. Dans sa colère d'avoir été lâché par son frère, dans son empressement à le retrouver pour sa propre sérénité, il pourrait se tromper de cible. Il a connu ça maintes fois dans sa carrière, partir tête baissée sur une hypothèse qui ne sera jamais confirmée. L'imprudence, la précipitation, l'aveuglement lui ont fait perdre beaucoup de temps. Il ne peut pas se le permettre avec Olivier.

La vraie question devient : que veut-il retrouver, son frère ou son confort perdu ? Derrière cet appartement, par-delà les traces d'Olivier, ce qui le fait courir n'est peut-être que son propre trouble. Cette interrogation l'obsède. Où doit-il aller maintenant ? Que doit-il faire ? Il se prend la tête entre les mains, la balance lentement d'un côté à l'autre, et conclut d'un grand soupir. Il est perdu, et ne trouvera rien ce soir. Il a besoin de temps pour voir clair.

Oui, mais du temps, il en a. L'idée surgit comme un diable de sa boîte. Avec ses vacances et ses jours de récupération, il a plus de trois mois de congé à prendre, ce qui devrait être amplement suffisant. Seul souci, Andrieux doit marquer son accord. Il lui en parlera demain. Il n'a jamais demandé pareille faveur, le journal lui doit bien cela. Avec trois mois de liberté, il se promet de tout réaliser : jeter les bonnes bases pour retrouver son frère, et démêler

son sac de nœuds...

2

Le triangle des Bermudes

La nuit fut courte et avare de repos. Martin se rend au travail les yeux embrumés, ses interrogations de la veille l'ayant bien secoué, mais il s'est évité une déconvenue. Il sait au moins qu'il part avec la bonne question, à défaut de savoir où se niche la réponse. C'est un bon début. Son expérience lui a appris que les bons journalistes sont ceux qui, au départ, se posent les bonnes questions, l'envie de trouver les réponses ne faisant qu'augmenter le plaisir du métier. Ce dont il a besoin, maintenant, c'est de lucidité et de courage, car le chemin risque d'être long.

— Marc, je peux te voir un instant ?

— Entre... Je prépare la conférence de rédaction. Je suppose que tu viens me voir pour ton frère, alors, la réponse est oui. J'en ai déjà parlé avec ton chef de service. Tu peux prendre congé...

— C'est incroyable. Tu lis dans les pensées ?

— Non, c'est le métier, toujours anticiper, tu sais bien. Je me doutais qu'un gars comme toi n'allait pas en rester là, attendre sagement que son frère revienne. Je te connais. Quand tu tiens un os, tu ne le lâches jamais.

— Je ne sais pas quoi te dire...

— Alors, ne dis rien. Je peux même t'avouer que si tu n'étais pas

venu me trouver, je t'aurais imposé un congé. Cela fait des mois que tu travailles sans relâche. Tu es passablement fatigué, et la tuile qui t'arrive t'empêchera d'avancer l'esprit tranquille. Repose-toi, et prends bien le temps de le retrouver. J'espère d'ailleurs qu'il va se manifester vite, celui-là.

— Je l'espère aussi.

— Il est bientôt l'heure. Dis-moi vite : que sais-tu de plus par rapport à hier matin ?

— Il a rangé son appart', vidé ses comptes, prévenu ses employeurs, et il s'est tiré sans rien dire.

— Tu vois où le chercher ?

— Pas encore, et je sens que ça ne va pas être coton.

— J'ai confiance en toi, tu y arriveras. Bien, alors, dès aujourd'hui au rôle, tu es mis en congé, et tu nous préviens quand tu comptes revenir. On reste en contact ?

— Bien sûr. Un grand merci, Marc.

Martin tourne les talons, et s'apprête à ouvrir la porte pour quitter le bureau. Il s'arrête, et se retourne vers Andrieux.

— Je voulais encore te dire. Je suis heureux d'avoir un rédacteur en chef comme toi.

Andrieux sourit, sans quitter des yeux ses dossiers.

— Et moi, ce qui me réjouit et me motive chaque matin dans ce métier de fous, c'est d'avoir dans mon équipe des journalistes comme toi. Disparais maintenant...

Un rayon de soleil déchirant la brume, voilà l'effet sur Martin du compliment d'Andrieux. C'est du baume au cœur, arrivant au bon moment. Pour la première fois, son patron lui exprime clairement sa satisfaction, et Laussart sait qu'une telle reconnaissance est sincère.

Ce besoin de reconnaissance, il en a souvent souri depuis ses cours à l'université, où on lui avait enseigné que tous les êtres humains veulent être reconnus pour se sentir exister. Il se gaussait volontiers des beaux esprits qui systématisent tout dans de subtiles théories et de fumeux schémas. Les salons de thé où on cause, les auditoires de fac' où on refait le monde, Laussart avait pris pour habitude de s'en méfier, car pour comprendre la vie, il préférait ouvertement le terrain et ses mille embûches au savoir lyophilisé. Maintenant, il doit s'avouer vaincu. Il sent dans sa chair la pertinence

de ce qu'on lui a appris. Il avait besoin, plus que de pain, des paroles réconfortantes d'Andrieux. Il retrouve enfin le sourire, après vingt-quatre heures tourmentées.

Serait-ce pour cette raison qu'Olivier est parti ? Se serait-il senti renié dans son travail, dans son rôle de frère, dans son identité de prêtre ? Se serait-il mis en tête de retrouver ailleurs cette reconnaissance perdue ici ? Si Martin peut répondre à ces questions, il redécouvrira Olivier, et il a hâte de commencer ses recherches.

Arrivé à l'appartement, il s'installe comme à son quartier général, entendant mener ses investigations à partir du lieu de vie d'Olivier. Il doit mettre tous les atouts de son côté pour trouver l'inspiration, et avant toutes choses, noter ses dernières réflexions pour ne pas les oublier. Il se dirige vers le bureau de son frère, ouvre le tiroir et en sort un calepin tout neuf. Il le reconnaît, c'est le calepin qu'il lui avait offert à son anniversaire, et qui n'a pas encore servi. Il s'assied, prend un stylo, et se met à écrire. Il ressent le plaisir habituel de ses débuts d'enquête, quand il couche sur papier ses premières idées, son ébauche de travail. La confiance revient.

Sur la première page de gauche, Martin consigne les idées qui lui ont traversé l'esprit depuis la découverte du courrier, ainsi que tous les petits détails qui pourraient lui servir. Il retient surtout cette phrase énigmatique à l'évêché : « Christ m'a déçu. Pas Jésus. » Sur la page de droite, il rassemble les éléments de son plan de bataille : recontacter l'évêché, élucider ses récents soucis au travail, se souvenir des dernières conversations avec lui, scanner son GSM, son ordinateur, fouiller sa bibliothèque... Et sa lettre ? Martin l'a laissée dans la poche arrière de son pantalon. Il va la mettre à l'abri dans un porte-documents, comme tous les papiers, photos et autres éléments qu'il recueillera au cours de son enquête.

Il sort délicatement la missive, la déplie, et ne peut s'empêcher de la relire. « Frérot, ne m'en veux pas, mais je m'en vais. Je n'ai plus la force de continuer, ni de t'expliquer. Ne me cherche pas, je ne sais même pas où je vais, mais ne t'en fais pas pour moi, je m'en sortirai. Sois heureux. On se retrouvera sans doute un jour. Ton frère qui t'aime. Olivier. » Vingt-quatre heures plus tard, cette bafouille ne résonne plus de la même façon. C'est encore confus, mal établi, mais Martin ne se voit plus comme la cause principale de la fugue. Les

mots choisis sont éloquentes.

S'il s'était contenté d'écrire : « Frérot, ne m'en veux pas, mais je m'en vais. Je n'ai plus la force de continuer, ni de t'expliquer. Ne me cherche pas, je ne sais même pas où je vais... », Olivier aurait pu traduire des reproches à l'égard de son frère, qui justifieraient le ton sec de la lettre, et l'injonction à ne pas se mettre à sa recherche. Il ajoute toutefois des phrases comme « ne t'en fais pas pour moi », « sois heureux », « on se retrouvera sans doute un jour », « ton frère qui t'aime », qui ne sont pas les propos d'un homme fâché, mais d'un homme blessé, perdu, qui veut rassurer son frère, et lui éviter une trop grande peine.

Martin se lève, et se dirige vers la grande fenêtre. Debout, les mains dans les poches, les yeux fixés sur le boulevard, il se repasse en boucle ces arguments, se persuadant qu'ils tiennent la route. Jamais son frère ne lui aurait écrit pareille lettre, avec de tels mots, s'il s'était enfui à cause de lui. La raison est ailleurs, et il la trouvera.

— L'évêché ? Martin Laussart à l'appareil. Pourrais-je parler au vicaire épiscopal chargé de l'enseignement, s'il vous plaît ?

— C'est moi-même.

— Bonjour. Je vous rappelle comme convenu. Avez-vous trouvé quelqu'un qui puisse nous aider au sujet de mon frère ?

— Malheureusement, non. Votre frère se faisait plutôt rare à l'évêché, et les rapports concernant son travail d'enseignant étaient sans reproche.

— Il m'avait pourtant parlé de petits problèmes à son travail, ces derniers temps.

— Pas à ma connaissance. Jusqu'à sa lettre, votre frère n'avait jamais occasionné le moindre souci.

— Et au collègue Sainte-Croix, quelqu'un pourrait-il nous éclairer ?

— Je sais que votre frère travaillait beaucoup avec madame Lejeune.

— C'est une enseignante de religion ?

— De religion et d'histoire.

— Je vais la contacter. Merci pour votre aide.

Madame Lejeune, professeur de religion et d'histoire à Sainte-Croix, c'est noté dans le calepin. Martin se propose de lui rendre

visite sur le temps de midi. Il lui reste peu de temps. Il prendra sa voiture, et de retour du collège, il fera un crochet par l'Auberge pour saluer ses collègues.

Le collège Sainte-Croix est un immense bâtiment en briques noires construit dans les premières années du vingtième siècle. Les ravages du temps et de la pollution urbaine l'ont rendu encore plus austère qu'à ses débuts. Les pierres de taille au soubassement et aux fenêtres sont d'un gris sale à faire pleurer un pénitent. Pourtant, Olivier est formel : il règne dans ce collège un esprit de franche camaraderie qui tranche avec son triste aspect. En approche de l'école, Laussart aperçoit une place libre dans le parking des visiteurs. Il y range son véhicule, et se rend sans tarder au secrétariat.

— Bonjour, je suis Martin Laussart, le frère d'Olivier. Est-il possible de parler à madame Lejeune ?

— Monsieur Laussart, répond la secrétaire d'un ton affecté, des trémolos dans la voix, quelle histoire avec votre frère ! Un si brave homme, un si bon prêtre ! Retrouvez-le vite, je vous en prie. Son sourire nous manque.

— Je ferai de mon mieux. Et pour madame Lejeune ?

— Ah oui, excusez-moi. Elle termine son cours dans... deux minutes. Vous allez pouvoir l'intercepter ici, au bout du couloir, avant qu'elle entre dans la salle des professeurs.

L'odeur des vieux lambris, des cartables usés et des effluves de cantine rappellent à Laussart ses années de secondaire. Il trouverait presque un intérêt archéologique à traîner dans les couloirs de ce collège s'il n'était venu pour la cause pressante de son frère. Il se tient à l'endroit précis que lui a indiqué la secrétaire. La sonnerie de fin de cours vient de retentir. Il attend le passage de madame Lejeune, dont il ignore le signalement. Un regard à travers la porte entrouverte de la salle des professeurs, et il aperçoit le nom de son frère sur le grand casier à courrier. Un frisson le parcourt. Olivier retrouvera-t-il un jour le chemin de la salle des profs ?

— Monsieur Laussart ? Je suis Édith Lejeune, la collègue de votre frère. La secrétaire m'a prévenue de votre présence. Vous avez des nouvelles d'Olivier ?

— Non, toujours pas, malheureusement.

— Cette situation m'accable. Olivier est un collègue que

j'apprécie. Nous travaillons souvent ensemble.

— C'est précisément pour cela que je suis venu vous voir. Pourrions-nous en parler quelques instants ?

— Dans l'immédiat, ce n'est pas possible, car j'ai une réunion de coordination qui commence à l'instant. Vous pourriez passer à la maison en fin de journée. Aimez-vous les lasagnes ?

— Oui, pourquoi ?

— Je vous invite à partager notre dîner. Mon mari et ma fille adorent les lasagnes, et j'en fais toujours en quantité industrielle. Disons 19 heures.

— Parfait pour moi.

— J'habite au 37 de la rue des Anglais. Vous trouverez facilement où parquer...

Laussart ne peut vraiment l'expliquer, mais il sent que cette Édith Lejeune est un bon filon. Femme dynamique, bien dans sa peau, qui sait ce qu'elle veut, un journaliste ne va pas l'intimider. Il se réjouit de pouvoir interroger ce témoin précieux. Douze heures quarante, il est grand temps de faire un saut à la taverne, près du journal.

— Qui voilà, Laussart !

De sa grosse voix, Daniel déchire le tumulte de l'Auberge pour signaler à sa tablée l'arrivée de son meilleur rival.

— Alors, l'ami, il paraît que tu nous quittes ?

— Oui, j'en avais marre de ta sale gueule, répond Martin avec un léger sourire.

— Oh, tout doux. C'était juste pour blaguer...

Martin salue un à un ses collègues. Daniel, l'homme fort du service politique, qui a toujours vu en Laussart un concurrent dangereux dans la course aux honneurs, Nicole, la tendre et effacée secrétaire de rédaction, Marianne, la dernière arrivée, spécialiste du judiciaire et, au passage, secrètement amoureuse de Laussart, et pour finir, Gérard, le collègue en or, celui pour qui, s'il le fallait, Laussart serait prêt à avaler trois douzaines d'huîtres, le mets qu'il a en horreur.

— C'est que, tu vois, Daniel, je n'ai pas vraiment le cœur à rire...

Laussart s'assied, jette un œil du côté du comptoir, et commande par geste un café bien serré.

— Gérard nous a dit que tu prenais un long congé, poursuit

Daniel d'une voix plus mesurée. J'ai pensé que c'était pour aller voir ailleurs.

— Non, répond Laussart en scrutant Gérard du regard, c'est pour une affaire privée...

— Ah, ça y est, j'ai compris : tu as enfin trouvé l'âme sœur.

En bout de table, Marianne a un léger sursaut, mais elle n'esquisse aucun regard, aucun geste, espérant que personne n'ait remarqué son écart.

— Mon frère s'est taillé, lance subitement Martin.

Un silence glacé parcourt la tablée, tranchant avec l'agitation de la taverne.

— Il me semblait que tu ne voulais pas que ça s'ébruite, lui rétorque Gérard avec étonnement.

— Je crois que cela ne sert plus à rien de vous le cacher. Vous êtes de sacrés fouineurs, et vous auriez fini par le savoir. Je préfère vous le dire moi-même, et je me rends compte que cela me fait aussi du bien d'en parler.

— Tu sais où il est parti ?

— Non, Nicole, mais je veux le savoir. C'est pour cela que j'ai demandé à pouvoir liquider mes congés.

— Tu en as une bonne, toi, sacrifier tes congés pour ton frangin ! Il est majeur après tout. S'il a envie de changer de vie, laisse-le faire.

Martin sent la pique de Daniel, mais il ne veut plus répliquer. Quelque chose change en lui, peut-être un effet « Olivier » qui commence à le transformer, une sorte d'état de grâce, aurait dit son frère, qui lui fait appréhender les choses autrement.

— Écoute, Daniel, poursuit Laussart d'une voix posée, je pense sincèrement qu'en tant que fils unique, tu as de la peine à comprendre ce que je ressens. J'adore mon frère, et c'est réciproque. Son départ soudain, sans explication, me bouleverse. Je suis incapable d'attendre patiemment qu'il revienne ou qu'il se manifeste. Je dois bouger, le retrouver, et on dirait que c'est comme un signe du destin, quelque chose qui n'arrive pas par hasard...

— Que veux-tu dire ? interrompt Gérard.

— C'est confus, mais j'ai l'impression que cet événement survient au bon moment. Il me force à m'arrêter, et à réfléchir. J'ai le sentiment qu'en partant à la recherche de mon frère, j'ai moi-même

quelque chose à gagner. Alors, j'aurais même un an de congés à prendre, pour ça, je n'hésiterais pas une seule seconde.

— Oh là, conclut Daniel, quelle belle quête chevaleresque ! Bien, les gars, je vous laisse, et bonne chance, Martin. Après tout, toi aussi tu es majeur. Fais ce que tu veux...

Daniel quitte la taverne en saluant les tablées voisines. Son travail n'attend pas. Il a sûrement un édito à soigner aux petits oignons.

— Quel con, ce mec ! murmure Gérard.

— Ne sois pas trop dur avec lui, reprend Martin. Il changera, tu verras. Moi aussi, j'étais comme ça, et c'est vrai que j'étais bien con...

— On peut t'aider d'une manière ou d'une autre, demande Marianne ?

— Pour l'instant, je ne vois pas, mais au besoin, je ne manquerai pas de revenir vers vous. Et les consommations, c'est pour moi...

Ils se quittent en s'embrassant sur le devant de l'Auberge. Martin a le cœur serré d'abandonner ses collègues. C'est la première fois qu'il prend un congé aussi long. La routine a un côté sécurisant qui va lui manquer, mais c'est pour une cause enthousiasmante.

En rangeant sa voiture en contrebas de l'appartement, Laussart pense au GSM et à l'ordinateur d'Olivier, mines potentielles d'informations. C'est un bon point de départ. Il se débarrasse de sa veste, entrouvre la fenêtre du bureau, et s'installe à la table des opérations. Il active le mobile. La demande du code d'identification apparaît à l'écran, invitation dont Martin se serait bien passé. Après quelques essais infructueux, il abandonne le portable, redoutant le blocage fatal. Olivier a peut-être effacé ses messages et l'historique de ses appels, mais ses contacts auraient pu orienter les recherches.

L'enquêteur s'attaque à l'ordinateur, qui réclame lui aussi un sésame. Il essaie une kyrielle de combinaisons, mais rien n'y fait. Il retourne le clavier, inspecte l'arrière de l'écran, fouille tous les tiroirs à la recherche d'un hypothétique mémo avec le mot de passe, bredouille ! Les investigations commencent mal. Martin réessayera plus tard.

La bibliothèque est là, devant lui, immense, provocante. Elle regorge de livres, d'articles, d'encyclopédies, de manuels de toutes sortes, accumulés au fil des ans. Son père, féru de lecture, avait

commencé à l'alimenter au temps de leur jeunesse. Leur période universitaire a poursuivi le mouvement. Olivier a achevé de la nourrir avec ses centaines d'ouvrages religieux, philosophiques et autres. La clé du mystère est peut-être là, au bas d'une page annotée, au milieu d'un carnet de lectures. Par où commencer ? C'est une énigme bien moins engageante que celle qu'ils avaient confectionnée, Olivier et lui, pour tous les copains du quartier. Ici, il n'y a ni plan des indices ni carte au trésor. Il faut partir de rien, ou presque. Qu'à cela ne tienne, Martin se lance dans la bagarre. Il passera tout l'après-midi à retourner les soixante-trois rayons de la bibliothèque familiale, à scanner du regard le titre des ouvrages, à entrouvrir les plus évocateurs à la recherche de signes. L'arrivée du soir et de son rendez-vous est un soulagement...

— J'espère que je ne fais pas fuir votre mari, demande Laussart à la maîtresse de maison.

— Pas du tout, rassure Édith Lejeune. Il part déposer notre fille à son cours de danse, puis il va à sa réunion hebdomadaire de philatélistes. Son départ était prévu.

— Votre lasagne est succulente.

— C'est une recette que je tiens de ma voisine, Italienne de souche. Reprenez-en, si vous voulez.

— Non, merci, je suis repu.

— Alors, monsieur Laussart, votre frère ?

— Appelez-moi Martin.

— Si vous m'appellez Édith...

— Bien, Édith, mon frère est parti sans laisser d'adresse, comme vous le savez, et j'ai la ferme intention de le retrouver.

— Vous ne croyez pas qu'il va se manifester, tôt ou tard ?

— Je l'ignore. Dans la lettre qu'il m'a laissée, il se contente de dire qu'il part sans savoir où, que je n'ai pas à le chercher, et qu'on se retrouvera bien un jour. C'est maigre pour penser qu'il va m'appeler bientôt, vous ne trouvez pas ?

— En effet.

— Je suis donc à la recherche de tous les indices qui me permettraient d'avancer. J'ai commencé cet après-midi par fouiller sa bibliothèque. Tout ce que j'ai gagné, c'est deux poignets endoloris et un kilo de poussière avalée...

— En quoi puis-je être utile ?

— Peu de temps avant sa disparition, Olivier m’a parlé de petits soucis au travail. Je me suis dit que cela pourrait être une piste. Voyez-vous de quoi il pourrait s’agir ?

— Des petits soucis, je ne vois pas, hormis les problèmes récurrents, depuis le début de l’année, avec certains parents d’élèves.

— Des problèmes de quel type ?

— Idéologique. Cela fait quelque temps que votre frère se disait fatigué de ressasser les mêmes histoires à son cours de religion. Il avait envie que ça change, et il est passé à l’acte cette année. Il a inauguré son cours en septembre en déclarant qu’il s’adressait autant aux croyants qu’aux incroyants, que ce n’était pas une resucée du catéchisme, que son objectif n’était pas de convertir ni d’entretenir la foi, mais de faire progresser les connaissances pour que chacun se détermine librement.

— Rien que ça ?

— Cela n’a évidemment pas plu à certains parents, qui surveillent de très près l’éducation de leurs héritiers. Ils se sont plaints au directeur, qui leur a proposé une réunion avec Olivier en sa présence, réunion qu’ils ont courageusement déclinée en menaçant d’aller jusqu’à l’évêché.

— Il ne m’en a jamais parlé.

— Votre frère est très discret. Il parle très peu de ses problèmes, et il est toujours le premier à remonter le moral des autres. Il m’a quand même confié un jour qu’il regrettait que vous ne soyez pas plus, comment dire, versé dans le domaine de la religion et de la philosophie...

En vieux routard des interviews, Laussart redoute un piège. Il sent que son hôte va prendre la main, et piloter la conversation. Il doit en reprendre le contrôle, d’autant qu’elle glisse sur un terrain sensible, celui d’une éventuelle responsabilité de Martin dans la fugue de son frère.

— Depuis la mort de nos parents, Olivier et moi avons un parcours philosophique divergent. On discute parfois de religion, on échange des arguments, des points de vue, mais mon frère sait que j’ai un énorme problème avec Dieu. Je n’arrive pas à saisir pourquoi un Dieu créateur tout-puissant, aussi aimant, un Père aussi prévenant,

pour reprendre les expressions de la foi chrétienne, peut laisser ses enfants dans un merdier comme le nôtre, sans intervenir. J'ai donc beaucoup de mal, comme Olivier le sait, à croire en un tel Dieu, à lui donner ma confiance, à le prier... C'est pourquoi je serais très demandeur de suivre le nouveau cours de mon frère. Il doit y exposer des choses intéressantes. Vous avez travaillé avec lui à ce nouveau cours ?

— Un peu. Il m'a surtout sollicitée en tant qu'historienne de formation. J'ai fait mon travail de fin d'études sur l'implantation du christianisme dans le monde romain. Apparemment, c'est un sujet qui le captive.

— Avez-vous un exemplaire de son cours ?

— Nous ne sommes pas profs de faculté, nous n'avons pas vraiment l'habitude de formaliser nos cours dans une publication, et je doute qu'Olivier ait des notes bien ficelées là-dessus.

Martin ne veut pas brusquer son hôte, qui est pleine de ressources et, pour l'instant, la seule informatrice fiable sur son frère. Il doit plutôt s'en faire une alliée, et se demande même s'il ne devrait pas l'introduire dans la confiance. Il va tenter le coup.

— Je ne crois pas un instant qu'Olivier ait pu fuguer à cause de quelques parents irascibles. Il en a vu d'autres. Je ne crois pas non plus que mon manque de goût pour la religion l'ait déçu au point de devoir s'enfuir. Nos liens sont plus forts que cela. Alors à moins que vous ne pensiez à une piste qui m'échappe, je crois que la raison de son départ est à chercher dans une crise d'identité.

— Avez-vous pensé à un coup de foudre pour une femme ?

— J'y ai pensé, mais même si je ne peux exclure cette hypothèse, je n'y crois pas, parce que nous en avons souvent parlé. Olivier est opposé au célibat des prêtres. Je devrais dire plus exactement à l'obligation du célibat pour les prêtres. Il m'a expliqué un soir, de manière fort convaincante, comment le célibat des prêtres est devenu la norme au Moyen Âge dans l'Église catholique, pour des raisons de pouvoir, de disponibilité forcée et de soumission des prêtres à la hiérarchie. On a imposé aux prêtres séculiers le modèle des moines célibataires pour en faire des soldats serviles, entièrement mobilisables par leurs évêques.

— Il me l'a aussi expliqué un jour, dans la salle des profs...

— Je lui ai donc dit, en boutade, qu’il pouvait très bien tomber amoureux, et refaire sa vie avec une femme. Il m’a souri, m’a rappelé qu’on ne pouvait jamais jurer de rien, surtout en matière de sentiment, mais il m’a dit aussi que si cela devait lui arriver, je serais le premier à le savoir, qu’il viendrait certainement en discuter avec moi, chercher des conseils pour gérer une telle situation.

— Ce qui vous fait dire que ce n’est pas une femme...

— Je suis sûr qu’Olivier m’en aurait parlé.

Laussart s’arrête un instant. Il fixe le plat de lasagne devant lui sans vraiment le voir, et refait le point. Le moment est venu de développer son hypothèse à la collègue de son frère.

— De quelle crise identitaire voulez-vous parler ?

— De quelque chose qui doit le toucher profondément, l’ébranler au point de tout plaquer. Dans la lettre qu’il m’envoie, il me dit être à bout, incapable de continuer et de m’expliquer, et il part sans savoir où. Dans sa lettre à l’évêché, il a cette formule énigmatique : « Christ m’a déçu. Pas Jésus. » Et maintenant, vous me parlez d’un changement assez radical dans sa façon d’enseigner, fatigué qu’il se dit de ressasser toujours les mêmes histoires. Je ne suis pas un fin psychologue, mais dans tout cela, j’ai de la peine à voir autre chose qu’une crise profonde dans son métier, sa vocation peut-être...

— Vous avez sans doute raison, mais si c’est le cas, je n’ai rien vu venir.

C’est au tour d’Édith de fixer le plat de lasagne. Elle a le regard songeur, méditatif. Martin espère secrètement qu’elle repense à quelque chose, une phrase, une réflexion, un épisode de la vie d’Olivier qui viennent conforter son hypothèse.

— C’est vrai, quand j’y repense, que son groupe de réflexion et de prière a beaucoup évolué. Il y a quatre ans, quand j’y suis allée pour la première fois, on y pratiquait plus la prière que la réflexion. La dernière fois que je m’y suis rendue, il y a de cela deux mois, c’était devenu un café théologique, ou philosophique, où plus personne ne priait.

— Comment était mon frère ?

— Toujours aussi accueillant, respectueux, ouvert, mais il n’était plus animateur de prière. Il officiait davantage comme un intermédiaire neutre, un accoucheur d’idées, si vous voyez ce que je

veux dire. Il préférerait faire parler les gens, il ne s'engageait plus. Maintenant que je m'y revois, j'ai été frappée par son manque de conviction. J'ai connu votre frère très enthousiaste dans ce groupe. La dernière fois, il était presque éteint.

— Et dans ses cours au collège ?

— Je n'ai jamais assisté à ses cours. Les seuls échos que j'en ai eus évoquaient plutôt le contenu de ses cours que sa manière de le donner. Vous savez, dans un cours, vous n'êtes pas obligé de payer de votre personne. Vous pouvez vous réfugier derrière la matière. Un prof de maths qui n'aimerait plus les maths, ça ne se voit pas forcément. C'est pareil pour nous en religion.

— Parlez-moi du contenu de ses cours. En quoi a-t-il changé ?

— Il m'en a parlé à la rentrée scolaire, et il l'a expliqué un peu plus dans une réunion de coordination. En gros, sa motivation était de faire partager à ses élèves la somme d'informations qu'il avait accumulée par ses lectures et ses recherches. Il comptait formaliser un nouveau cours tout au long de cette année. C'était sa manière à lui, disait-il, d'arrêter le flot de banalités qu'on déverse depuis des lustres dans les cours de religion. Le « prêt-à-penser », c'est sa bête noire, il me le répète souvent.

— Mon frère est devenu libre-penseur ?

— N'exagérons pas. Je pense qu'il a voulu donner un bon coup de balai, mais pas mettre le feu à la maison, sans quoi le directeur n'aurait jamais soutenu Olivier. Votre frère est un intellectuel de haut vol, qui réfléchit beaucoup, mais ce que j'ai toujours admiré chez lui, c'est son sens de la mesure et son caractère très humain. Je ne l'ai jamais vu imposer quelque chose à quelqu'un. Au rayon des idées et des convictions, m'a-t-il dit un jour, il faut toujours rester prudent et modeste : personne n'a la vérité absolue. Quand vous êtes jeune prof de religion et que vous entendez ça de la bouche d'un prêtre, ça vous marque.

— Vous comprenez pourquoi j'adore mon frère ?

— Je vous comprends parfaitement...

— J'aimerais mettre la main sur ses notes de cours, reprend Martin après une légère hésitation.

— Ce qui peut vous aider, c'est qu'Olivier m'a parlé de son triangle d'or.

— Celui de l’opium ?

— Non, répond Édith en souriant, le triangle sur lequel il veut faire reposer son cours. Le premier côté, c’est le Jésus historique, celui qui se cache sous les écrits du Nouveau Testament. Le deuxième côté, c’est le Christ fabriqué. Je me souviens que cette expression a fait sursauter le directeur en réunion de coordination, mais Olivier entend simplement la manière dont le personnage du Christ a été construit sur base du Jésus de l’histoire. Le troisième côté, c’est la victoire du mouvement. C’est pour cet aspect du cours qu’il m’a sollicitée, la façon dont le christianisme s’est progressivement imposé dans le monde antique.

— J’aimerais noter cela, interrompt Martin, fouillant les poches de son vêtement, mais comme d’habitude, je suis parti sans rien pour écrire. Je suis un mauvais journaliste...

— Ce n’est pas ce que j’ai entendu dire d’Olivier. Votre frère vous porte aux nues. Pour lui, vous êtes un modèle de journaliste, curieux de tout, intelligent, déterminé, intègre.

— C’est trop d’honneur, confie Martin, visiblement touché par le compliment.

— Voilà de quoi écrire, je vous en prie...

Martin saisit la feuille et le stylo tendus par l’enseignante. Il note le triangle d’or, la définition de chacun des côtés. Édith le regarde écrire, les bras croisés sur la table, un rien perdue dans ses pensées.

— Mon Dieu, lâche-t-elle subitement, cela me revient maintenant. Je n’y ai pas prêté attention à l’époque, car je pensais que votre frère blaguait, comme à son habitude, ou qu’il voulait prendre des vacances au soleil, dans les Antilles...

— Quoi donc ?

— À la fin de la réunion, on s’est quittés sur le devant du collège. Je lui ai dit que c’était une belle idée, son « triangle d’or ». En s’éloignant, il m’a répondu : « Ce sera peut-être mon triangle des Bermudes. »

— Nom de Dieu, lâche Martin à mi-voix, se calant contre le dossier de sa chaise.

— Vous pensez à la même chose que moi ? interroge, inquiète, la collègue d’Olivier.

— Le triangle des Bermudes, c’est là où bateaux et avions

disparaissent sans laisser de trace.

— Vous pensez au pire ?

— Je ne crois pas un instant à son suicide. Il ne l'aurait jamais précédé d'une comédie pareille.

— Si ce n'est pas lui, qu'est-ce qui a pu disparaître dans son triangle des Bermudes ?

— Sa foi sans doute, répond Martin d'une voix lente... Ses convictions profondes, conclut-il en regardant Édith dans les yeux.

Un silence lourd s'installe dans la pièce. Comme au cœur de ses plus belles enquêtes, le journaliste sait qu'il vient de ferrer sa proie. Olivier a probablement tout quitté parce qu'il a perdu sa raison d'être. Ce qui a disparu dans les Bermudes, c'est ce qui le faisait vivre. Privé d'oxygène, il est parti en chercher ailleurs. Tout, ici, devait lui rappeler ses illusions perdues.

— Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à l'être.

— J'aurais dû y penser plus tôt. Ce n'était tout de même pas un détail...

— Moi aussi, j'aurais dû voir clair plus vite. Vous n'êtes pas du tout en cause, au contraire, c'est grâce à vous si je progresse.

Laussart prend congé de son hôte, et se remet en route. Il passera la nuit dans l'appartement d'Olivier. Il l'espère réparatrice, et porteuse de bons conseils.

3

Une montagne de notes

Matin du troisième jour après la terrible lettre : et si, comme le Christ, Olivier ressuscitait ? Laussart fait un saisissant parallèle entre la Bible et son frère, signe qu'il a bien dormi. Il reprend la missive, et la relit à la lumière des découvertes de la veille. « Frérot... je n'ai plus la force de continuer, ni de t'expliquer... je ne sais même pas où je vais... ne t'en fais pas pour moi, je m'en sortirai... » C'est évident, se dit Laussart en tapotant la feuille du revers des doigts, c'est l'expression de quelqu'un qui ne sait plus où il est. Olivier est détruit. Son réflexe vital, c'est de partir. Quand il dit qu'il ne sait pas où il va, ce n'est pas de la destination de sa fuite qu'il parle, mais de l'orientation de sa vie. « Christ m'a déçu. Pas Jésus », cette phrase prend désormais tout son sens. Elle évoque deux des trois côtés de son triangle d'or, le Christ fabriqué, en qui il ne croit plus, et le Jésus de l'histoire, qui lui donne encore de l'espoir. Ce qui conforte Martin dans la conviction que son frère s'en sortira, c'est qu'Olivier a pris la peine de le lui dire : « Je m'en sortirai ». Son frère est déprimé, il n'est pas suicidaire. C'est un énorme soulagement pour Laussart.

Le travail qui l'attend est gigantesque. Martin veut savoir pourquoi son frère en est arrivé là, et il n'attendra pas, sagement, que la vérité lui tombe du ciel. Il doit partir sur les traces d'Olivier, avec

cette intuition désormais renforcée qu'il a tout à gagner dans cette quête.

Comme il compte s'installer un petit temps chez son frère, il doit passer prendre quelques affaires à son domicile. Il en profitera pour relever son courrier, avec l'espoir d'une lettre d'Olivier, qui sait ? En s'engageant dans le hall d'entrée, il aperçoit une enveloppe blanche dans la boîte de son frère. Il remonte en vitesse à l'appartement, cherche la clé de la boîte, la trouve pendue au chambranle de la porte, et redescend les escaliers quatre à quatre. Une lettre adressée à l'abbé Olivier Laussart, venant du grand séminaire et envoyée par un chanoine inconnu : sans grand intérêt, pense Martin, qui la lira à son retour.

Conduire ce matin est des plus agréables. La ville a bonne humeur. Le ciel est bleu, les passants se saluent. Même les livreurs de pizzas ralentissent pour laisser les piétons traverser la rue. Martin n'entend pas le flash d'information à la radio. Un attentat islamiste au Pakistan, la découverte d'une nécropole romaine sous la cathédrale en réfection, les comptes de la ville en boni pour la troisième année consécutive, il s'est enfermé dans son voyage intérieur, et se demande pourquoi il trouverait un courrier de son frère à son domicile. S'il lui a écrit au journal, c'est qu'il doit y avoir une raison.

La concierge termine son balayage matinal. Ils se saluent, machinalement. Elle ne lui demande pas pourquoi il ne relève sa boîte qu'après trois jours. Aucun courrier, juste de la publicité, beaucoup, et une facture d'électricité, cela ne le surprend pas. Si Olivier doit de nouveau lui écrire, il le fera plus tard, au journal sans doute. Un petit mot est glissé sous la porte d'entrée. C'est le voisin de palier qui l'a cherché en vain. Il voulait lui faire goûter sa nouvelle recette d'aubergines, la troisième en un mois. Non, merci, l'ami, une autre fois...

Il ne doit pas oublier d'emporter sa trousse de toilette, un ou deux pyjamas, son linge de corps et des vêtements de rechange, ses pantoufles non plus, qui l'ont si souvent inspiré quand il était en panne d'imagination, ni son ordinateur portable avec chargeur, clé USB et tout l'attirail. Au fait, l'ordinateur d'Olivier, il va falloir l'ouvrir. Si Martin ne trouve pas le mot de passe, il connaît

quelqu'un qui pourra l'aider. Pour les besoins d'une enquête, il a interviewé des pirates informatiques. Un carnet d'adresses, pour un journaliste, c'est précieux.

Retour au quartier général, Laussart déballe ses effets personnels. C'est curieux, se dit-il, c'est comme une journée de travail au journal, mais il me manque les collègues, les coups de fil, le stress, les engueulades, les fous rires aussi, et il n'y a pas de bouclage, pas d'heure limite, cette terrible épée de Damoclès qui pousse à accélérer le mouvement pour finir dans les temps. Pour la première fois de sa vie, Laussart regrette ce fameux « deadline », ce moment butoir au-delà duquel les articles ne seront pas publiés, car cette échéance fatale, quand on la respecte, signifie aussi la délivrance. Elle garantit que l'article roulera sur les rotatives, et trônera le lendemain dans les colonnes du journal, or dans l'enquête « Olivier Laussart », aucune date limite, aucun deadline : l'heure de la délivrance est inconnue.

Martin saisit le coupe-papier de son frère. La lettre vient du chanoine Henri Rolland, professeur au grand séminaire. « Mon cher Olivier, je suis heureux de prendre de tes nouvelles... » Laussart survole les formules convenues, et s'arrête, l'œil aguerri, aux passages importants. « Je n'ai pas pu t'écrire plus tôt. Je reviens de trois mois passés au Brésil, où j'ai eu des charges d'enseignement. La pile de courrier en souffrance sur mon bureau est à faire peur. Je me limite donc à une courte lettre, attendant de pouvoir te répondre plus en détail... Ne t'étonne pas de connaître un moment difficile dans ta vie. » Son frère a fait état d'un malaise, Martin a vu juste. Il reprend la lecture. « Tous les prêtres, à une époque ou l'autre de leur vie, éprouvent le doute dont tu me parles. Le plus important, c'est de t'accrocher, même au plus profond de la nuit. La lumière finit toujours par revenir... » Olivier est en perte de confiance, mais le chanoine n'en dit pas plus. Il va falloir l'interroger.

« Quant à tes interrogations fondamentales, j'ai bien retrouvé le séminariste questionneur et anxieux qui me donnait du fil à retordre pendant mes cours. Les problèmes que tu me soumetts sont capitaux. Tu comprendras que je ne peux te répondre à la légère. Il me faut un peu de temps, et il m'en manque beaucoup pour l'instant. Je dois aussi interroger mes collègues, car, comme tu le sais, je ne suis pas spécialiste en exégèse ni en histoire de l'Église. J'espère que tu me

pardonneras ce délai. Au plaisir de... » et cætera, et cætera, abrège nerveusement Martin, qui récapitule mentalement : Olivier est en crise, et il cherche de l'aide auprès de son ancien professeur. Je dois en savoir plus, décide-t-il. Il saisit l'annuaire, et téléphone sans attendre au chanoine Rolland.

— Bonjour, je suis Martin Laussart...

— Vous êtes le frère d'Olivier ? Comment va-t-il ?

— Je ne peux pas vous le dire, monsieur le chanoine. Il est parti il y a une semaine, sans laisser d'adresse.

Le chanoine ne répond pas. Ce silence pesant agace le journaliste.

— Vous vous y attendiez ? demande Martin en dissimulant comme il peut son énervement.

— Non, pas vraiment.

— Je suis à sa recherche, et j'ai pris mes quartiers chez lui. C'est pourquoi j'ai ouvert votre lettre.

— Oui, je comprends.

— Monsieur le chanoine, mon frère est en crise, n'est-ce pas ?

— Vous vous en êtes bien rendu compte à la lecture de ma lettre...

— Expliquez-moi. J'ai besoin de savoir.

— Je, euh... Je comprends votre souci et votre inquiétude, mais je dois rester discret sur ce que m'a confié Olivier. Nous n'étions pas loin de la confession, et même s'il s'agit de votre frère, c'est de l'intimité d'un prêtre que vous me demandez de parler. Il n'est pas en danger au moins ?

— Je ne crois pas, mais je ne peux jurer de rien. Dites-moi au moins s'il s'agit de sa foi ou de sa vocation.

— Hum... Cela tourne autour de cela, mais je ne peux pas vous en dire plus. Comprenez-moi.

— Soit, abdique Martin, qui ne peut se faire à l'idée d'un obstacle entre son frère et lui... Parlez-moi au moins de ces questions fondamentales qu'il vous a soumises. Cela relève de votre enseignement, c'est du domaine public, ça, quand même ?

— Olivier m'a fait parvenir une série de questions, bien développées et argumentées, qui sont comme des hypothèses dont il cherche une validation.

— Sur quoi portent ces hypothèses ?

— Sur la nature du Christ. C'est pour cela qu'il s'adresse à moi. Je suis professeur de christologie. Ses questions portent aussi sur le personnage historique de Jésus et les développements de l'Église primitive.

Son triangle d'or, se dit Martin avec une sorte de jubilation intérieure. La piste est bonne. L'étau se resserre.

— Ces dernières hypothèses concernent davantage mes collègues exégètes et historiens, poursuit le chanoine.

— Vous comptez tout de même lui répondre ?

— Bien sûr, mais cela va me demander un peu de temps. Votre frère m'a parlé d'un livre récent, d'un auteur américain dont le nom m'échappe, qui a été une véritable révélation pour lui. Je dois en prendre connaissance.

— De quoi parle-t-il ?

— De ce qu'aurait été la vie réelle de Jésus, de ses interrogations sur sa mission et la venue du Royaume...

Laussart redoute que son interlocuteur dévie la conversation pour s'éloigner des sujets brûlants. Il ne compte pas se laisser faire, interrompt le christologue, et met les pieds dans le plat.

— Rien n'empêche qu'une femme soit intervenue dans sa vie, ce qui aurait pu accentuer sa crise...

— ...

— Vous confirmez qu'il y a une affaire de cœur ? insiste Laussart, qui aimerait pourtant que la disparition de son frère ne se complique pas d'une idylle naissante.

— Vous êtes à la recherche de votre frère ?

— Je suis en plein dedans.

— À votre place, j'abandonnerais cette piste.

— Celle d'une femme ?

— Ce n'est pas la bonne route, mais je vous en ai déjà dit beaucoup. Excusez-moi, je vous laisse, car mon cours débute dans quelques minutes. À un prochain contact...

La voie est maintenant bien dégagée. Olivier remet en question sa foi ou sa vocation de prêtre. L'hypothèse d'une affaire de cœur peut être écartée. Par contre, la responsabilité de Martin dans la fugue de son frère ne peut pas l'être totalement. Son retrait par rapport au monde de la religion et de la philosophie a pu pousser Olivier à partir

sans rien dire. S'il s'était montré plus désireux d'en apprendre de son frère, Olivier ne se serait peut-être pas dérobé.

Laussart s'en veut de cette maladresse, lui qui se plaît à dire qu'il est curieux de tout. Il a remué ciel et terre pour comprendre le monde, il a multiplié enquêtes et reportages pour trouver le vrai, et il est lamentablement passé à côté de son frère. Il n'a rien vu venir. Olivier est parti en silence, celui dans lequel Martin l'a peut-être enfermé. Il a des mois, des années à rattraper, et des tonnes de choses à découvrir. Il doit saisir le cheminement d'Olivier, ce qui l'a conduit à perdre pied. Jésus, le Christ, l'Église, c'était sa vie. Les carnets de cours et les pages annotées de son frère vont l'aider à refaire son retard.

L'ordinateur d'Olivier est là, devant lui. Il doit y entrer. La bibliothèque fouillée la veille n'a livré aucun secret. Olivier doit avoir tout rangé sur son disque dur. Le journaliste essaie de nouveaux mots de passe. Il tape Olivier... « Mot de passe incorrect », répond l'ordinateur. Martin, peut-être ? La session s'ouvre. Il n'en croit pas ses yeux : Olivier a choisi le nom de son frère pour protéger son trésor informatique. La gorge de Martin se noue. Démarrer... Documents... Mes textes... C'est un Himalaya de notes qui attend le fouineur : 1348 fichiers dans 147 dossiers, pour un poids total de 992 mégaoctets. Martin se jette en arrière, le cou sur le dossier de son siège, et fixe le plafond d'un regard vide. Il y a là les années de travail de son frère. Jamais il n'a eu devant lui un défi aussi colossal.

Son GSM sonne, le faisant sursauter. Édith Lejeune s'est souvenue d'un détail.

— J'ai repensé à quelque chose ce matin. Votre frère se rendait souvent à l'abbaye Notre-Dame des grâces pour se ressourcer. Avez-vous vérifié qu'il n'est pas là ?

— Non, j'ignorais même l'existence de cette abbaye.

— Vous trouverez ses coordonnées sur internet.

— Merci du conseil, je le fais sans tarder.

Laussart allume le modem de son frère, et tape « Notre-Dame des grâces » dans un moteur de recherche. Il tombe sur le numéro de téléphone de l'hôtellerie, saisit son GSM puis se ravise. Si Olivier est là et ne veut voir personne, les moines risquent de taire sa présence. Laussart doit trouver un subterfuge. Il va se faire passer pour

quelqu'un de l'évêché. La crainte de l'autorité, ça marche toujours...

— Allô, l'abbaye Notre-Dame des grâces ? C'est l'abbé Martin, de l'évêché. Je dois parler de toute urgence à l'abbé Olivier Laussart, qui est chez vous. Pouvez-vous me le passer ?

— Un instant, s'il vous plaît...

Martin se met à espérer. Son interlocuteur ne l'a pas contredit. Il est peut-être en train de chercher son frère dans les couloirs de l'abbaye. Son impatience grandit.

— Allô...

— Olivier, c'est toi ?

— Non, c'est le père hôtelier.

Déception immense, que Martin doit vite réprimer. La ruse a marché jusqu'à présent. Il doit aller jusqu'au bout.

— Je ne vois pas d'abbé Laussart parmi nos hôtes.

— Vous êtes sûr ? Il m'a pourtant dit qu'il se rendait chez vous.

— Je viens de consulter les fiches de l'hôtellerie... Un instant, je revérifie dans l'ordinateur... Non, l'abbé Olivier Laussart n'est pas inscrit chez nous. Sa dernière visite remonte à six mois.

— J'ai dû confondre avec un autre lieu de retraite. Pardonnez-moi pour ce dérangement.

— Il n'y a pas de mal, monsieur l'abbé.

Cela aurait été trop beau, une indication, un coup de fil, et bingo : je t'ai retrouvé ! Bien, il y a des heures de lecture qui m'attendent, s'encourage Laussart, autant commencer tout de suite...

4

Les vrais hommes pleurent

Martin a passé le week-end entier à retourner l'ordinateur de son frère dans tous les sens, consignait la liste des documents intéressants dans son carnet de notes. Pas loin de deux cents documents, de longueurs variables, ont retenu son attention, et dans ce premier tri, un seul document de synthèse à signaler, intitulé « Jésus de Galilée ». Tout le reste est sans intérêt. Il y a des résumés de cours obsolètes, des travaux d'élèves périmés, des prospectus touristiques, des recettes de cuisine, des relevés de comptes, des historiques de factures, et une impressionnante correspondance avec des religieuses, des prêtres et des laïcs un peu partout dans le monde. Aucune copie pourtant de sa lettre au chanoine Rolland, mais près de deux cents fichiers, c'est beaucoup à lire.

Ce lundi matin, Laussart a eu besoin de s'oxygéner. Il est parti se promener à pied, a relevé son courrier chez lui, et est repassé au journal saluer ses collègues. Il n'a pas oublié de faire quelques courses, car la nourriture commençait à manquer chez son frère. De retour à l'appartement, il s'est fixé son plan de lecture, et comme il l'avait fait au journal pour une enquête complexe, il a squatté les murs d'une pièce entière pour y punaiser de grandes feuilles blanches. Il y inscrira tous les éléments de ses recherches, au fur et à

mesure, pour visualiser les corrélations. Ce dispositif l'aidera, car il s'apprête à explorer un monde qu'il connaît mal. Jésus, la Palestine du premier siècle, les textes du Nouveau Testament, les références juives, les personnages de l'Église primitive, la naissance des dogmes, les cultures et traditions antiques du bassin méditerranéen, c'est un tout nouvel univers.

Le premier document à lire, c'est la fameuse note « Jésus de Galilée ». Elle fait une quarantaine de pages, elle est récente, et elle compte un sommaire bien détaillé. C'est l'idéal, se dit Laussart, pour attaquer le Jésus de l'histoire. Il en commence la lecture quand son téléphone se fait entendre.

— Je parle bien à monsieur Martin Laussart ? Je suis l'inspecteur Philippe Junin, de la police judiciaire.

Le sang de Martin se glace. Pourquoi la PJ ? Il est arrivé malheur à son frère, ou alors, ils l'ont retrouvé...

— Vous avez des nouvelles d'Olivier ?

— Non, mais c'est pour cela que j'appelle. Nous avons une connaissance en commun, Marianne, votre collègue du service judiciaire.

— Oui, c'est une bonne collègue, qui est souvent en contact avec vous, je suppose...

— Je l'apprécie beaucoup. C'est une journaliste très professionnelle, rigoureuse et humaine. Elle m'a contacté de manière officieuse, fin de la semaine dernière, pour me parler d'un cas qui la préoccupe.

— La disparition de mon frère ?

— Elle m'a dit vouloir vous aider à le retrouver.

— Pourtant, je lui avais bien dit de ne pas se donner cette peine.

— Marianne n'est pas femme à se soumettre facilement, n'est-ce pas ? Elle m'a sollicité amicalement, mais elle ne sait pas que je vous appelle. Selon ses dires, votre frère est parti sans laisser d'adresse, et n'a prévenu ses proches qu'au moyen de courtes lettres.

— En effet, pour dire qu'il n'en pouvait plus, qu'il s'en allait, et qu'il ne fallait pas le chercher. Il a vidé ses comptes en banque, il y a dix jours, et on n'a plus de nouvelle de lui.

— Excusez-moi de vous le demander, mais pensez-vous qu'il aurait pu fuir après l'une ou l'autre infractions ?

— Ça alors, ça m'étonnerait beaucoup.

— C'est ce que Marianne semblait dire aussi... À votre connaissance, pas de menace sur sa personne ?

— Aucune.

— Il ne souffre pas d'une maladie qui exigerait qu'on le surveille ?

— Non plus. Je crois simplement que mon frère est en grosse déprime.

— Tendance suicidaire ?

— Pas du tout.

— Alors, c'est bien ce que je redoutais.

— Quoi donc ?

— Je ne vais pas pouvoir faire grand-chose. Votre frère est majeur et sain d'esprit. Il n'est pas suicidaire, ne requiert pas d'assistance médicale, n'est apparemment pas en danger, ne semble pas avoir commis d'infraction, et il a informé ses proches de son départ. Sa disparition n'est pas franchement inquiétante, même si vous ne savez pas où il est.

— Je comprends parfaitement. J'ai fait le même raisonnement, c'est ce qui m'a décidé à ne pas prévenir la police. Mon frère est parti de son plein gré et, même si cela ne me fait pas plaisir, il est en droit de le faire.

— Il a emporté de l'argent liquide ?

— Tout son avoir en petites coupures.

— A-t-il un GSM avec lui ?

— Il l'a laissé dans son appartement.

— Pas moyen de pister des retraits d'argent ou des paiements avec une carte bancaire, et pas moyen de le localiser via son GSM... Votre frère semble avoir bien préparé son coup. Vous n'avez aucune idée où on pourrait le chercher ?

— Aucune. Je retourne tout cela dans ma tête depuis des jours, et je ne vois rien.

— L'affaire se présente mal.

— Ne vous en faites pas, j'ai bien compris.

— Je reste malgré tout à votre disposition. En cas de besoin, vous pouvez toujours m'appeler.

Sacrée Marianne, se dit Laussart en déposant son GSM, elle est

têtue, mais je l'adore, et j'en voudrais cent, des collègues comme elle. Ses motivations sont tout de même étranges. Gérard s'évertue à faire comprendre à Martin que Marianne a le béguin pour lui, mais il est le seul à ne pas le voir, ou à ne pas vouloir le voir, ce qui est pire. Ce que Gérard ignore, c'est que Martin a peur de retomber amoureux, de Marianne ou d'une autre femme. Il a très mal vécu sa séparation avec Mireille, de sa faute à lui. Il ne veut plus se remettre en couple, persuadé d'avoir fait le bon choix.

A-t-il vraiment fait le bon choix ? Penché sur l'ordinateur de son frère, il ne sait plus que répondre. Il pensait avoir fait les bons choix avec Olivier. La religion, les croyances, les questions de sens, c'était pour le prêtre, lui, le journaliste, avait d'autres préoccupations. Olivier, c'était juste son frère, pas son confesseur, ni son directeur de conscience. Il n'en avait d'ailleurs pas besoin, mais en se coupant de ce qui faisait les rêves et les espoirs de son frère, il a abîmé ce qui les unissait. Il a étouffé leur complicité magique.

C'est ce qui est arrivé aussi avec Mireille. Elle était peut-être la compagne idéale pour lui, et il l'a laissée s'enfuir. Elle l'aimait, passionnément, lui aussi pensait l'aimer. Ils se sont rencontrés à l'université. Elle était en fac' de droit, et elle avait flashé sur cet étudiant en communication lors d'un cours sur le droit de la presse. Comme Marianne, Mireille multipliait les signes, lui ne voyait rien. Il a fallu deux copains débrouillards pour mettre Martin sur les rails. Quelques soirées d'étudiants, deux cinémas et un resto ont fini par les rapprocher, définitivement. Après l'université, ils ont vécu ensemble. Elle travaillait comme avocate stagiaire dans un cabinet spécialisé en affaires familiales. Il ne pensait qu'à son travail, jeune journaliste qui avait mangé du lion.

Ils se sont séparés, deux ans plus tard. En réalité, c'est Mireille qui est partie, un jour de juin. Elle a saisi une opportunité de carrière aux États-Unis. Son départ fut soudain, comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu. Martin ne s'y attendait pas. C'est quand il a lu la lettre de Mireille qu'il a tout compris, trop tard. Elle était épuisée d'attendre. Il se vautrait dans ses chimères, et elle ne trouvait plus aucune place dans ses rêves. Elle voulait juste qu'il l'aime, et qu'il lui montre. Il fuyait sans cesse vers de nouveaux projets, au journal, ailleurs. Elle voulait un enfant de lui. Il n'avait pas le temps d'être

père. Elle s'est envolée pour l'Amérique, elle qui avait peur de l'avion et qui ne parlait pas très bien anglais. Elle voulait mettre un océan entre elle et l'homme qui la chérissait si mal. Elle voulait oublier cet impossible amour.

Martin a pleuré, se jurant que ce serait la dernière fois. Il n'était pas triste de l'avoir fait fuir, mais dépité qu'elle ne l'ait pas compris. Il lui a fallu du temps, et l'aide discrète d'Olivier, pour comprendre qu'il était responsable du gâchis. Il s'est alors enfermé dans la conviction qu'il n'était pas fait pour l'amour à deux, et voilà que Marianne semble se tenir à sa porte, prête à entrer. Va-t-il commettre les mêmes erreurs ? Il se prend les tempes entre les mains, ce geste si familier quand il ne sait plus où il en est, quand il attend de l'aide sans oser en demander. Les visages aimants de ses parents, d'Olivier, de Mireille et de ses collègues le font chavirer. Il a longtemps cru que sa détermination le sauverait de tous les maux, mais cette fermeté n'était que carapace commode, habile prétexte pour fuir ses sentiments, belle armure de papier, déchirée maintenant, trouée, prenant l'eau de toutes parts. Son obstination lui a fait perdre l'essentiel, l'amour de ses proches.

Les larmes, chaudes, commencent à lui couler sur les joues, mais il ne les essuie pas. Il ne veut plus les essuyer, qu'elles coulent, qu'elles le lavent de sa bêtise. Il est sans doute temps qu'il redevienne un homme, un frère, un amant. Il s'est lourdement trompé : les vrais hommes pleurent, et les bons journalistes sont fragiles. Martin doit suivre son cœur, et retrouver son âme. Tel un pénitent, perdu mais confiant, il se lance dans les lectures de son frère.

5

Iéshoua de Nazareth

Durant près de trente-six heures, l'enquêteur a parcouru les notes d'Olivier sur son Jésus de l'histoire, ne ressentant ni fatigue, ni faim. Jamais il n'aurait pensé qu'un tel Jésus ait pu exister, ou plutôt un tel Iéshoua, pour reprendre son appellation d'origine en araméen. Il en était resté au petit Jésus de la crèche, aux dîners de fête et aux cadeaux de Noël. Il avait en tête le Christ barbu, tout-puissant, effrayant même, jetant des regards inquisiteurs du haut des retables d'église et des absides de cathédrale. Il pensait au faiseur d'improbables miracles, celui qui marchait sur les eaux et changeait l'eau en vin, au prédicateur déjanté qui prônait de tendre l'autre joue plutôt que se défendre. Laussart avait rangé Jésus dans une boîte poussiéreuse de sa mémoire, avec pour étiquettes « folklore antique » et « contes pour enfants ».

Le Jésus que son frère lui fait découvrir est d'un tout autre tonneau. C'est un passionné de Dieu, un homme bien concret, qui aime, qui doute, qui secoue les certitudes, qui hésite à s'engager à fond dans la mission qu'il croit avoir, et qui finit par mourir de la confiance qu'il a placée dans les autres. C'est un homme comme Laussart les aime, qui s'étonne d'ailleurs que ce Jésus-là passe tellement inaperçu. Comment en est-on resté à ces images

déformées, caricaturales, grotesques même de ce petit bijou d'humanité ? La bonne information est pourtant disponible, se convainc le professionnel des médias, mais il n'a qu'à se regarder lui-même pour comprendre. Qui veut vraiment savoir ? Les concepts vieillots ou exagérés sur Jésus arrangent finalement bien tout le monde. Il y a comme une alliance objective, comme une conspiration non-dite entre croyants et incroyants. Les premiers ne veulent rien savoir d'autre que leur Christ sauveur, leur fils de Dieu éternel qui les préserve de tous malheurs. Les seconds se satisfont amplement de ces racontars bigots pour s'en tenir à leur certitude du vide. Entre les deux, Jésus attend, enfoui sous des siècles d'ignorance et des tonnes de préjugés.

Même dans le camp des neutres, ceux qui ne sont ni pour, ni contre, rien ne bouge. Laussart en fait partie, indifférent à la cause. Se battre pour découvrir s'il y a un Dieu ou un paradis ne l'a jamais intéressé. Ses priorités étaient ailleurs. Lui aussi, il a laissé faire cette entreprise du non-savoir, convaincu qu'on ne pourrait jamais savoir, abandonnant Jésus sous les monceaux de gravats, mais son frère l'a réveillé. Pour l'heure, il a la tête qui pétille. Il a rempli d'inscriptions un mur entier. Il doit faire le point, synthétiser pour mieux avancer. Il commence son récapitulatif.

Tout part donc d'écrits militants, comme on qualifierait aujourd'hui les sources sur Jésus. Ces sources ont été peu à peu rassemblées dans le Nouveau Testament, la partie la plus récente de la Bible. Il y a quatre évangiles, qui ont chacun leur point de vue sur Jésus, un récit de la vie des apôtres, ses proches collaborateurs, des lettres envoyées à diverses communautés de disciples, et un livre final de révélations sur le sens de l'histoire. Ces écrits proviennent de l'intérieur du mouvement de Jésus. Qui témoigne ? Des militants, des groupies, des aficionados. Il suffit d'entendre aujourd'hui des fans parler de leur groupe favori ou de leur star de foot pour comprendre qu'il faut se méfier. Pour un fan, sa star est toujours un dieu. Il ne vit que pour elle, enjolive sa vie, ne retient que ce qu'il y a de beau. Dès lors, se répète Laussart en suivant les notes de son frère, qu'y a-t-il de fiable à retirer de ces écrits suspects ? Rien, concluent les plus radicaux, on n'établira jamais rien de probant sur Jésus à partir de cette littérature, et comme on n'a que celle-là, on peut

classer l'affaire sans suite. Pourtant, la plupart des exégètes, ces spécialistes très aguerris des textes anciens, ne sont pas de cet avis. Même d'écrits très engagés, retravaillés pour la bonne cause ou déformés par la passion, on peut tirer du probable, voire de l'à-peu-près sûr.

C'est quand même rassurant, se dit Laussart en interrompant son résumé. Si Jésus n'était qu'un trou noir absolu, il serait un personnage irréel et terrifiant. On pourrait tout lui attribuer, tout lui faire dire, sans crainte d'être contredit. Un complot bien mené aurait abouti à faire disparaître traces et témoignages divergents. Très vite, il ne serait resté qu'une histoire unique, un texte unique, une vérité unique, or on est loin du compte. Qu'est-ce qui est sûr alors ? Pour Olivier, il n'y a que deux choses dont on peut être absolument certain. La première, c'est que Jésus a bel et bien existé. La seconde, c'est qu'il est mort supplicié sur une croix. C'est peu et beaucoup à la fois.

Un moment mise en cause, l'existence physique de Jésus n'est plus contestée aujourd'hui, et l'argument massue que retient Olivier se révèle percutant aux yeux de son frère. Il s'enracine chez les pharisiens, les adversaires les plus coriaces du mouvement de Jésus. Ils n'ont jamais mis en doute la réalité de Jésus. Ils ont énergiquement contesté son identité, le qualifiant de magicien, de faux prophète ayant égaré Israël par ses promesses. Ils ont même entaché sa réputation de digne rejeton de la maison de David en laissant entendre que sa mère aurait eu des relations coupables avec un soldat romain, mais ils n'ont pas nié son existence, ce qui aurait finalement été le contre-argument le plus puissant dans le combat qu'ils menaient avec les disciples de Jésus pour emporter l'adhésion des Juifs. S'ils ne l'ont pas niée, c'est sans doute parce qu'ils savaient qu'il n'y avait pas lieu de le faire.

La certitude de sa crucifixion est du même acabit. Les citoyens romains échappaient à ce terrible supplice, seuls les esclaves rebelles et les séditeux au sein de l'empire y avaient droit. Les Romains leur attachaient les poignets, avec cordes ou clous, à une traverse de bois, qu'ils emboîtaient au sommet d'un mât. Ils fixaient les chevilles du condamné à ce mât, et laissaient le temps agir. Le supplicié agonisait dans d'atroces souffrances, s'asphyxiant quand ses muscles n'avaient

plus la force de le soulever à la recherche d'un filet d'air. C'est un messie supplicié de la sorte que les disciples de Jésus annoncent à leurs coreligionnaires. Les Juifs attendent un messie victorieux, nimbé de gloire, et on leur parle d'un messie vaincu, gibier de potence. Difficile d'imaginer que les disciples de Jésus aient inventé une mort par crucifixion : il n'y avait rien de plus rébarbatif pour leurs contemporains. Martin sourit au commentaire de son frère. Vendre un messie crucifié à des Juifs qui attendent un libérateur tout-puissant, c'est pire que vendre un réfrigérateur à des esquimaux. Le traumatisme de la croix était d'ailleurs si puissant qu'il faudra attendre plusieurs générations avant que le crucifix ne s'installe dans l'Église, comme un symbole de libération. Il aurait été plus raisonnable d'inventer une mort par lapidation, ce qui aurait aligné Jésus sur le sort très commun des prophètes en Israël, mais comme pour les pharisiens avec l'existence de Jésus, les disciples n'ont pas fait l'économie de la croix parce que tout le monde devait savoir à l'époque que le Galiléen y avait goûté.

Un Jésus bien réel, mort crucifié par les Romains, c'est peu et beaucoup à la fois, se répète Laussart, peu parce qu'on aimerait en savoir plus sur ce qu'il a réellement dit et fait, beaucoup parce que ces deux certitudes fixent déjà un précieux repère pour séparer le plausible de l'in vraisemblable. Ainsi, poursuit-il en paraphrasant Olivier, l'existence de Jésus indirectement attestée par les pharisiens permet de savoir que derrière les accusations de magicien et de faux prophète ayant égaré Israël, se profile un homme qui a dû sillonner la Palestine d'alors, annoncer des choses, enseigner, soigner sans doute, et en tout cas magnétiser des foules. Puis, derrière la condamnation à mort par les Romains, apparaît un homme qui a dû faire peur à l'occupant, proclamant l'imminence d'un règne nouveau en Israël, comme le laisse supposer le motif de sa condamnation placé sur la potence par l'autorité de Rome : « Voici Jésus, le roi des Juifs ».

Laussart s'arrête un instant pour apprécier la maîtrise de son frère dans l'orchestration de ses propos. S'il avait dû entamer une enquête journalistique sur le sujet, il ne s'y serait pas pris autrement. La note « Jésus de Galilée » cerne bien la question : mettre d'abord à plat toutes les sources, puis tracer un cadre de référence qui délimitera la zone d'enquête. Olivier aurait pu faire un bon journaliste, il n'est

peut-être pas trop tard.

Martin se remet à balayer ses notes murales du regard. Il cherche les corrélations pour avancer étape par étape. L'idée est de progresser du plus probable vers le moins sûr, comme suivre les ronds qu'une pierre lancée dans l'eau vient de créer à la surface. Au point d'impact, les ronds sont fermes, bien dessinés, puis ils s'éloignent et deviennent flous pour finir par se confondre avec les remous ambiants. Le Jésus de l'histoire, se dit Laussart, est un peu comme ce caillou dans l'eau. Quand on quitte les quelques certitudes à son égard, il finit par disparaître dans les remous ambiants, et on est bien tenté de combler son absence par un personnage d'emprunt qui nous convient.

La sonnette de l'appartement retentit. Extirpé de ses réflexions, Martin se dirige vers la porte d'entrée, et l'ouvre avec curiosité.

— Bonjour. L'abbé Olivier n'est pas là ? demande un jeune garçon surmonté d'un cartable trop large.

— Non, il n'est pas là. Je suis son frère.

— Je suis venu pour le cours de français.

— Je suis désolé, mon garçon. L'abbé Olivier... est parti en voyage.

— Il ne m'a rien dit.

— À moi non plus.

— Quand revient-il ?

— Je l'ignore. Il ne m'a pas encore prévenu.

— Comment je vais faire, moi, alors, avec mon cours de français ? L'abbé Olivier est le seul qui me fait bien comprendre sans me crier dessus.

Martin visualise la scène, son frère et sa voix douce, réexpliquant patiemment l'accord des participes et les règles du subjonctif à un gamin rêvant à sa console de jeux.

— Je peux t'aider, si tu veux...

— Non, merci, Monsieur. Je repasserai quand il sera revenu.

Le garçon file sans demander son reste. Laussart demeure un instant pensif avant de refermer la porte. Il ignorait qu'Olivier passait du temps à aider les élèves de son quartier. Combien de choses va-t-il encore découvrir ? Il repart vers le bureau, et se plante devant son mur de notes. Alors, Jésus, s'interroge-t-il, qui es-tu vraiment, toi qui

as séduit mon frère ?

Le journaliste sait qu'il doit repasser ses observations en revue à l'aide d'un concept clair, comme au moyen d'une lampe torche balayant une pièce. Ce qui est sûr, se répète-t-il, c'est qu'il y a un point commun entre les accusations des pharisiens et celles des autorités romaines : Jésus annonçait quelque chose d'embêtant pour les uns et les autres, qui lui a valu des premiers l'accusation de faux prophète, et des seconds une condamnation à mort. Ce quelque chose, c'est la venue imminente du royaume de Dieu, c'est évident à travers les annotations d'Olivier. Cette venue du règne indisposait les pharisiens, qui n'avaient pas les mêmes vues que Jésus sur le sujet, et représentait une lourde menace pour l'occupant romain. L'annonce du royaume imminent était le moteur de Jésus, son mobile, mais aussi la source de ses malheurs.

Ce règne de Dieu qui vient, quel est-il ? se demande Laussart d'un air faussement candide, comme s'il n'en savait rien. Il prend un feutre rouge, entoure plusieurs de ses notes, et trace des lignes convergentes vers des endroits stratégiques du mur. Tout d'abord, dit-il à haute voix, le règne de Dieu est une vieille idée juive, que Jésus n'a pas inventée. Laussart relit ce qu'Olivier a pointé dans un de ses fichiers : c'est l'idée d'une royauté directe de Dieu sur Israël, et plus tard sur toutes les nations, avec un culte rendu au ciel et sur la terre. En somme, c'est le paradis perdu qui est retrouvé. C'est Dieu vivant en harmonie avec sa création, mais Jésus définit très peu ce règne. Il n'en parle que par allusions, à grand renfort d'images. Ce sont les fameuses paraboles dont les évangiles sont truffés. La force de l'image, c'est de mobiliser, susciter l'imagination, faire rêver, mais son défaut, c'est de manquer de précision. On peut vite se faire son propre cinéma, alors pourquoi Jésus est-il resté flou sur ce fameux royaume ? Est-ce parce qu'il n'en connaît pas les détails, ou parce qu'il ne peut traduire l'indicible ? Ce mystère embête Olivier, c'est très visible dans ses écrits. Martin aussi en est ennuyé.

Ensuite, d'autres que Jésus annoncent également le royaume de Dieu. Au premier siècle de notre ère, les prophètes ne manquent pas. Il faut dire que les Juifs sont malmenés depuis de nombreuses années. Soit on essaie de leur imposer une culture étrangère, plus moderne. Ce sont les tentatives d'hellénisation de la Palestine, sorte

de mondialisation de l'époque. Soit on les maintient assujettis à un empereur, auquel il faudrait rendre un culte. C'est l'occupation romaine, directe comme à Jérusalem et en Judée, ou indirecte via des pantins du pouvoir, comme en Galilée. Les prophètes surgissent, pour rappeler Israël à ses obligations, prédire la punition des impies, et annoncer le retour de Dieu. Il y a du monde sur le marché prophétique de la venue du règne, Jésus n'est pas seul.

Surtout, conclut Laussart avec un certain contentement, Jésus est un original, ce qui n'est pas pour lui déplaire. Le règne de Dieu n'est pas son idée, et ils sont nombreux à en annoncer la venue, mais ce Galiléen a quelque chose en plus. Pour lui, cette venue est imminente, et il n'y a pas de temps à perdre. Il faut vite s'y préparer, et changer de vie. Là-dessus, il est d'accord avec les mouvements baptistes, comme celui de Jean, son cousin. Oui, mais quelle vie ? poursuit Laussart sur l'air d'un enseignant interrogeant une classe. C'est là que Jésus marque sa différence. Il faut une vie digne de ce royaume, une vie à sa mesure, basée sur l'amour vrai et universel, l'amour de soi-même, l'amour des proches, de tous les autres, de la vie en général et de Dieu.

Martin s'arrête, impressionné par le développement qu'il vient de faire. C'est fou, se dit-il, cela fait vingt siècles qu'on connaît la rengaine, et c'est la première fois que cela me saute aux yeux avec autant d'évidence. L'amour, la charité, ces mots vite galvaudés, Laussart les tenait pour des antiquités, or sur les pas de son frère, ils lui reviennent en pleine lumière. L'amour dont parle Jésus, le ciment du royaume, ce n'est pas la piécette qu'on donne aux pauvres à la sortie de l'église. C'est quelque chose qui vous prend aux tripes, vous retourne complètement, et vous jette sur les routes pour crier votre bonheur. C'est Jésus lui-même, tel qu'il a dû vivre sur les chemins, dans les villages et les villes de Palestine. Les pharisiens aussi voulaient une meilleure vie pour leurs contemporains. Ils voulaient un retour aux valeurs de cette alliance unissant Dieu à son peuple. Ils savaient que le tout premier des commandements, c'est l'amour. Jésus avait beaucoup de sympathie pour eux, mais il leur reprochait de ne pas vraiment y croire, de rester confinés à la lettre des textes, de ne pas s'engager à fond.

Laussart a l'impression de voir Jésus. Il l'imagine souriant,

plaisantin, bon vivant. Il le voit serrer ses compagnons de route dans ses bras. Il l'entend discuter paisiblement avec des villageois à l'ombre d'un olivier. Il l'observe commenter les écritures parmi les sages de la synagogue. Il se réjouit avec lui de la guérison d'une femme souffrant depuis des lustres. Il s'étonne de sa patience à vouloir convaincre un opposant à la venue du règne. Ce pèlerinage avec son frère est un vrai bain de jouvence. Jésus, c'est enfin du concret, du réel, du plausible. Fini le seigneur hiératique, l'homme-Dieu désincarné : Jésus est un homme comme moi, se persuade Martin.

Il se replonge dans son récapitulatif. Plus il avance, mieux il se sent. Ses idées n'ont jamais été aussi claires. Le royaume de Dieu, reprend-il, c'est l'amour vivant. Sa venue est imminente, mais Jésus ne donne pas de détails. Quand saura-t-on que le royaume est arrivé ? Jésus reste énigmatique. Peut-être ne le sait-il pas lui-même. Il avance par paraboles, ces récits allégoriques qui enseignent de façon discrète et implicite. Il faut veiller, être sur ses gardes, car le royaume peut venir à tout moment, et vous surprendre comme un voleur. Laussart repense à la parabole du bon Samaritain. Un voyageur battu et détrossé au bord d'un chemin, qui laisse indifférents prêtre et religieux, et que seul un Samaritain vient secourir, un de ces Samaritains que les Juifs détestent : la leçon est magistrale sur l'amour des autres, par-delà toutes les frontières. Le royaume est déjà là, dans l'acte de pur amour du Samaritain.

La parabole du fils prodigue n'est pas moins éloquente. Le gars se rue en ville avec sa part d'héritage, flambe tout puis revient honteux chez son père. On s'attend à un sermon d'enfer, une monstrueuse punition. Rien de tout cela : le père rassemble son monde, et fait la fête parce qu'il est heureux de retrouver son fils. C'est ça, le royaume. C'est comme ça que Dieu aime, semble dire le Galiléen. De ses propres oreilles, Martin aurait aimé entendre Jésus raconter ces petites merveilles.

Il reprend son feutre rouge, et part dans le coin des béatitudes. Olivier y a noté quelque chose d'intéressant. Tout le monde a entendu parler de ce passage où Jésus déclare bienheureux les doux, les pauvres de cœur, les miséricordieux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim de justice, ceux qui font œuvre de paix. Olivier signale que

la traduction « heureux » ou « bienheureux » sonne mal, qu'elle doit être en dessous de la réalité. Jésus a plus probablement dit : « En avant, en marche, hardis les humbles, les humiliés, les affamés de justice, les faiseurs de paix, les cœurs purs... », comme une harangue passionnée, une invitation à se mettre en route vers le royaume qui vient, et qui est pour eux. Ces traits de caractère, ces comportements béatifiés, stimulés, encouragés par Jésus, voilà une autre manière de donner du contenu au règne de Dieu. Ce sont ces gens-là qui en font partie, et qui en préparent la venue. Le royaume, c'est le réconfort des endeuillés, la récompense des humbles, l'héritage pour les justes et ceux qui font la paix, le pardon à ceux qui pardonnent.

Laussart comprend mieux pourquoi ce royaume faisait peur à beaucoup. Les pharisiens pensaient qu'il était pour ceux qui respectent la loi, et pratiquent un culte suivant les règles. Jésus leur dit : « Non, non, vous vous trompez. C'est à la fois plus simple et plus radical que ça. Le royaume est pour ceux qui aiment et qui pardonnent. Oubliez tout le reste. » Les sadducéens, les prêtres et les autorités de Jérusalem pensaient que le royaume se gagnait par les pèlerinages, les prières et les sacrifices au temple de la ville sainte. Jésus leur dit : « Notre Père n'a que faire de vos vieilles coutumes d'argent et de sang versé. Il veut des enfants qui l'aiment et qui s'aiment sincèrement, en toute vérité. » Le pouvoir romain pensait que le royaume de Dieu était une lubie ancestrale, donnant régulièrement des poussées de fièvre à ce peuple juif qui cultive la rébellion comme une seconde nature. Jésus leur dit : « Le royaume de Dieu renversera les riches, détrônera les puissants. Il glorifiera les pauvres, les humbles, les persécutés. » Jésus ne s'est pas fait que des amis, et cela a mal fini pour lui. C'est une véritable bombe que le rabbi galiléen trimbalait.

Martin a gardé le plat de résistance pour la fin. Les miracles et la morale de l'autre joue tendue, voilà ce qu'il n'a jamais pu avaler. C'est ridicule, improbable, contre nature, s'est-il toujours dit. Un homme sensé ne peut accepter ces histoires à dormir debout, sauf s'il fait un détour par les explications d'Olivier.

Les miracles restent une pierre d'achoppement pour les exégètes et les historiens. Il n'était pas rare à l'époque que les rabbis complètent leur enseignement d'une activité de thaumaturge. Il leur

arrivait de soigner les malades, dans la mesure de leurs moyens. Cela soulageait bien sûr les intéressés, mais cela permettait aussi aux rabbis d'asseoir leur autorité. Un corps malade, finalement, c'est un corps qui s'est détourné de Dieu, peu ou prou. Le guérir, c'est le ramener sur le droit chemin, et c'est faire preuve de la puissance régénératrice de Dieu et de sa parole.

Il est probable que Jésus ait développé des talents de thaumaturge. Comme ses prédécesseurs, il a pu soigner des affections, guérir des infirmités. Il est peut-être même allé très au-delà des capacités des autres rabbis, démontrant de véritables dons dans l'art de rétablir ses congénères. Cela a contribué à renforcer son enseignement, son prestige et son attraction sur les foules, comme cela a sans doute nourri aussi les suspicions de magie des pharisiens à son égard. Ce qui retient l'attention, c'est le sens que donne Jésus à ses interventions : si je peux chasser votre mal, c'est que Dieu est avec moi, et se fait proche. Comme les paraboles et les béatitudes, les miracles se comprennent comme un message sur le royaume qui vient. Ce sont des signes, un terme que privilégie d'ailleurs le quatrième évangile pour parler des miracles.

Toutefois la question demeure : Jésus a probablement soigné et guéri, mais a-t-il pu accomplir ces autres miracles que les évangiles lui attribuent en nombre, comme faire marcher un paralytique, rendre la vue à un aveugle ou, plus fantastique encore, multiplier des poissons et des pains, changer de l'eau en vin, calmer un lac en furie, marcher sur les eaux ou ressusciter des morts ? C'est là où les ronds deviennent flous, et se confondent avec les remous ambiants.

Pour Olivier, de tels miracles confinent à la science-fiction. Ils n'ont pas pu se produire. Imaginons un instant, suggère-t-il, que des choses aussi folles se passent réellement, et que vous êtes là, avec d'autres, à y assister. Que voyez-vous ? Jésus pris dans une tempête fracassante qui arrête tout d'un seul geste, le même qui, sans trucage, marche à la surface d'un lac comme s'il était au milieu d'un champ, puis qui, quelque temps après, redonne vie à un homme dont l'odeur pestilentielle ne laisse aucun doute sur l'état de décomposition avancée. Vous êtes témoin de tout cela, et que faites-vous ? Vous continuez à vivre normalement, vous doutez de la nature profonde de cet homme et de sa mission divine, et vous vous méfiez de lui

jusqu'à l'abandonner quand il se fait arrêter. On sent bien qu'il y aurait là une incroyable incohérence, or c'est ce que rapportent les évangiles sur l'attitude des proches de Jésus. Ils auraient assisté à ces choses extraordinaires, inouïes, bouleversantes, puis ils auraient poursuivi leur petite vie ordinaire, se demandant si Jésus ne les menait pas en bateau et, au final, le désertant lâchement au moment de la crucifixion.

Tout porte à croire que ce genre de miracles n'a pas eu lieu, mais alors, pourquoi les évangiles en parlent-ils ? Le professeur de religion combine deux théories pour l'expliquer, et Laussart en profite pour les entourer sur son mur de notes : la théorie du rétroviseur, et celle du héros magique. Il faut se rappeler que les évangiles sont des écrits engagés, militants, issus des fans de Jésus, et on sait combien les fans peuvent embellir, voire mythifier la vie et les œuvres de leurs stars. Ces évangiles sont rédigés de très nombreuses années après les faits, de quarante à soixante ans après la mort de Jésus, voire plus si on pense aux évangiles que la grande Église primitive a finalement rejetés comme peu fiables, les apocryphes. À ce moment, de nombreux témoins sont morts, et les groupes de disciples dans lesquels sont rédigés les évangiles veulent conserver les témoignages, et les couler dans un récit qui soit la marque de leur communauté. Suivant que l'évangile soit issu d'une communauté d'Alexandrie, de Syrie, d'Asie mineure, de Grèce ou de Rome, plus ou moins tard après la mort de Jésus, le point de vue sera différent.

C'est ici qu'intervient le rétroviseur. Quand vous regardez en arrière, les choses n'apparaissent pas comme elles sont réellement. Elles sont déformées par le jeu du miroir. C'est un premier effet du rétroviseur, mais il y en a un autre, plus subtil. Lorsqu'au volant de votre voiture, vous examinez une situation dans votre dos, c'est juste pour mieux comprendre ce que vous devez faire sur les côtés ou devant vous. En tant que tels, les événements derrière vous ne vous préoccupent guère. Ils ne vous intéressent que dans la mesure où ils vous apportent des informations sur le moment et la manière de bien tourner ou d'éviter un obstacle. C'est la même chose avec les évangiles. Quand les communautés les rédigent, Jésus n'est plus Jésus. Il est devenu le Christ, le Logos fait chair, le fils de Dieu

sauveur. Elles regardent en arrière non pas pour tenir une chronique fidèle des faits et gestes du rabbi galiléen d'alors, mais pour comprendre les origines et la grandeur de leur Seigneur d'aujourd'hui. Elles veulent se conforter dans leur foi, s'assurer qu'elles ont fait les bons choix en matière de doctrine, de morale, de liturgie. Leur Seigneur a dû faire des prodiges, des miracles, d'autant plus retentissants que Dieu a toujours été à ses côtés, et plus le prodige est grand, plus il est à l'honneur du Christ et de Dieu.

L'effet du héros magique accentue celui du rétroviseur. Toutes les civilisations, toutes les cultures ont leurs héros, leurs demi-dieux, aux récits fantastiques et aux exploits hors du commun. Cela fonctionne ainsi depuis la nuit des temps. Il n'y a aucune raison que le christianisme naissant y ait échappé. Les disciples de Jésus sont des hommes comme les autres, sourit Laussart, et même si leur héros est différent, il a quand même ce côté prodigieux qui l'aligne sur tous les autres héros. Alors, pour quelqu'un qui a été ressuscité par Dieu, est devenu Dieu, est Dieu, calmer une tempête ou redonner vie à un cadavre ne sont que des broutilles. Le côté magique d'un tel héros est dans l'ordre des choses.

Laussart scrute son mur à la recherche d'une remarque que son frère avait rédigée au sujet des miracles, et qu'il s'était empressé de noter à son tour. Il la retrouve, et la lit avec satisfaction. Olivier tire une salve magistrale contre les miracles, mais met en garde contre des conclusions trop hâtives : il ne faut pas prendre les disciples de Jésus pour des imbéciles. Qui peut assurer qu'ils avalaient de tels récits sans sourciller ? Peut-être savaient-ils, eux aussi, que de tels exploits sacrifiaient simplement à la loi du genre, que tout le monde faisait pareil, même sans y croire nécessairement. C'est plutôt l'absence de tels prodiges dans leurs évangiles qui les auraient inquiétés. Sans cet attirail héroïque, pour qui seraient-ils passés aux yeux de leurs contemporains ? Pour Olivier, la présence de super-miracles dans leurs évangiles ne devait pas les embêter parce qu'ils recevaient sans doute ces histoires avec tout le recul nécessaire. Ils étaient de grands fans, avec ce que cela implique d'exagération, et ils le savaient.

Formidable démonstration, se dit Martin, qui n'avait jamais pensé à une explication aussi plausible. Au fond, le côté surnaturel de Jésus

dans les évangiles, c'est comme le syndrome du catch. Quand on observe une partie de catch, on remarque vite que les coups sont retenus, les mimiques sont feintes, et le combat est scénarisé. On se dit alors que le public est bien bête de s'exciter pour ça, qu'il devrait plutôt huer ces hypocrites sur le ring, et quitter la salle pour dénoncer une escroquerie au sport. Qui prétend toutefois que le public est dupe ? Beaucoup, sinon tous, savent que le match est arrangé. Personne ne doit ignorer que le catch est une liturgie, un combat symbolique entre le bien et le mal, et non une rencontre indécise entre lutteurs candides. Ils le savent, mais quand même : ils vibrent pour leurs vedettes, rêvent d'exploits, se défoulent, et c'est bien ça qui les enthousiasme. Les disciples de Jésus étaient sans doute pareils. Ils savaient qu'on y allait fort avec des tempêtes calmées, des marches sur les eaux et des morts ressuscités, mais quand même : ils vibraient pour leur héros, ils communiaient à l'exploit, ils s'enthousiasmaient pour leur Dieu, raison pour laquelle de tels récits dans leurs évangiles ne les surprenaient pas.

Et la morale de l'autre joue ? Martin l'avoue : son frère a réussi à lui faire comprendre l'incompréhensible. Tendre l'autre joue à celui qui vient de vous frapper au visage, se laisser déposséder sans rien dire, pardonner à ses ennemis en leur voulant du bien, c'était, jusqu'aux explications d'Olivier, littéralement inhumain pour Laussart, allant à l'encontre des lois les plus élémentaires du genre humain comme l'instinct de conservation ou la légitime défense. Une telle morale était une morale de faible, de couard ou de débile, qui mettait en danger la survie même de la civilisation, mais Martin n'avait jamais pensé à l'urgence. Cette morale est une morale pour temps extrêmes, pas une morale commune pour temps ordinaires. Quand Jésus parle de tels comportements, il sent le souffle du royaume dans son dos. Ce royaume est là, tout proche, et va tout révolutionner. Il n'est plus temps de tergiverser, il faut se retourner, changer de vie, et aller au-devant de ce royaume qui vient. Fini de se disputer, de chercher à se venger, de mener des représailles : on n'en a plus le temps. Entreront dans le royaume ceux qui auront compris que la fin est proche, qu'il n'y a plus d'amis ni d'ennemis, de parents ni d'étrangers, de forts ni de faibles. Il n'y a plus que des frères et des sœurs appelés à s'aimer sous le règne libérateur du Père.

Voilà pourquoi, note Olivier avec beaucoup d'à-propos, tendre l'autre joue, c'est dire : le vieux monde est fini, un nouveau monde est proche. Se laisser déposséder, c'est dire : les biens de cette vie n'ont plus d'importance, le vrai trésor est dans le royaume qui vient. Pardonner à ses ennemis, c'est dire : la vengeance, la violence, tout ça est dépassé, c'est l'amour universel qui nous attend. Tout cela ne vaut et ne se comprend que dans l'urgence d'un royaume qui vient, dans les temps extrêmes de la fin d'un monde, or quand l'urgence disparaît, quand le royaume se fait attendre, quand le vieux monde est toujours bien là, on fait quoi ? On replonge dans les temps ordinaires, où la morale de l'extrême n'a plus cours. Jouer au martyr dans les mœurs du vieux monde, présenter l'autre joue quand la promesse du royaume s'éloigne, est-ce encore héroïque ? N'est-ce pas plutôt irresponsable ? Ceux qui maintiennent leurs ouailles dans cette morale de l'extrême, envers et contre tout, loin du règne qui vient, ne sont-ils pas criminels ?

Les questions d'Olivier sont radicales, et il faut un redoutable démineur pour les affronter, car le royaume n'est pas venu. Les premières générations de disciples l'ont pourtant bien attendu, fiévreusement. Beaucoup en sont morts, certains en martyrs. Aujourd'hui, il n'y a plus que les multiples Églises pour encore attendre ce royaume et cette fin des temps qui ne sont pas venus. Laussart est perplexe : ne vient-il pas d'identifier une zone sensible chez son frère ? Olivier arrive-t-il encore à vivre avec cette charge, celle d'incarner une Église, une foi, une espérance en un royaume quand il doute lui-même que cela ait encore un sens aujourd'hui ? Serait-ce ce qu'il voulait dire par son « Christ m'a déçu. Pas Jésus » ? Tout ce qui est venu après Jésus, le Christ et ses fabuleuses métastases, il n'y croit sans doute plus. Par contre, le Jésus de Galilée, le rabbi sur les chemins poussiéreux, le prophète annonçant dans les villes et les villages la venue imminente du règne, l'enseignant à la bouche d'or, le thaumaturge aimant profondément ses semblables, cet homme de chair et de sang ne l'a pas déçu. Il est même resté une lumière dans sa vie.

Pour moi aussi, se répète Laussart, un tel Jésus est captivant. Il en faudrait des milliers, des millions comme lui, et la terre serait bien plus respirable. Il se gratte l'arrière du crâne, cherchant les derniers

éléments qu'il aurait oubliés dans son récapitulatif. Il tombe sur ces autres perles, particulièrement chéries d'Olivier... Jésus était un homme entier, conséquent. Il ne se contentait pas d'annoncer la venue d'un règne, de le suggérer en paraboles, de le cartographier en béatitudes, de le signifier à travers ses guérisons, il appliquait lui-même sa morale d'exception. Jésus s'entourait de femmes, prenait des enfants en exemples, mangeait avec des collaborateurs de l'occupant, fréquentait des Romains, s'affranchissait des étroitesse du shabbat, toutes choses insignifiantes aujourd'hui mais proprement inimaginables à son époque. Jésus révolutionnait.

Dans beaucoup de sociétés aujourd'hui encore, comme dans la société juive du premier siècle, la femme n'est pas l'égale de l'homme. Elle lui est soumise, et est maintenue à part. C'est un être humain de seconde zone, or dans le groupe de fidèles qui accompagne Jésus, il y a des femmes sans leurs maris, parentes ou étrangères. Elles sont ostensiblement à ses côtés, et cela fait mauvais genre pour les autorités religieuses et les coincés de la morale. Jésus n'en a cure. Dans le royaume, les femmes sont pleinement admises. Elles sont les égales des hommes.

Il faut ressembler aux enfants pour avoir droit au royaume, une gifle aux doctes et aux sages. En Israël, les enfants ne sont rien, car ils ne connaissent pas les merveilles de Dieu et de la Loi. Ils ont juste le droit de se taire, et d'apprendre. C'est faux, rétorque Jésus : les enfants sont le mètre étalon du royaume. Il faut être comme eux, émerveillés, disponibles, pour y entrer. Même les disciples de Jésus avaient du mal à comprendre cette audace du maître.

Les collecteurs d'impôts pressaient la population de taxes. Les publicains les utilisaient pour servir les autorités politiques. Les soldats de Rome oppressaient le petit peuple sans vergogne. Tous ces gens étaient haïs, car ils n'étaient que pécheurs, profiteurs et impies. Jésus refuse ces barrières. Il écoute ces gens, mange avec eux, soigne leurs proches : c'est comme ça qu'on vivra dans le royaume. Auprès des populations qui vomissent cette racaille d'occupants et de collabos, Jésus ne développait pas la meilleure publicité.

En définitive, le royaume qui vient, c'est le règne de l'amour, la libération de toutes les servitudes qui empêchent cet amour. La Loi des anciens, l'alliance, le shabbat, tout devait aider à l'amour, et c'est

devenu un ramassis de préceptes qui le maltraitent et le cadenassent. Jésus donne un grand coup de pied dans la fourmilière. Pour aérer, il ouvre les portes et les fenêtres. Il veut qu'on accomplisse enfin ce que Moïse et les prophètes avaient souhaité. C'est une tempête de fraîcheur qui a dû s'abattre sur la Galilée, la Judée et Jérusalem, mais qui n'a pas emporté tout le monde. Il s'en trouvait pour dire : « Le royaume, c'est bien beau, mais j'ai du labour qui m'attend. Et moi, j'ai des coudées d'étoffes à livrer à l'autre bout du pays, alors, bien le bonjour avec toutes vos histoires... »

Jésus s'est donné pour mission ultime de rassembler et d'intégrer. Il a voulu réunifier Israël, en cœur et en esprit, pour le préparer au royaume final. Il ne pouvait sauvegarder les castes, les clans ni les sectes. Il s'est rapproché des exclus, s'est laissé toucher par les malades et les pécheurs. Il a accueilli tout le monde parmi ses fidèles, femmes, collaborateurs, résistants, gens sans instruction. Ses opposants le traitaient de fou, de possédé du démon, de faux prophète égarant le peuple. Martin se remémore quelques grandes figures des temps modernes, des innovateurs, des accoucheurs d'idées, qui ont tous rencontré ces difficultés. Ils ont ramé à contre-courant, et bien souvent, ils n'ont pas pu voir l'aboutissement de leur rêve. Jésus était comme eux, pas étonnant, soupire Laussart, qu'on ait fini par avoir sa peau.

Face à la grande fenêtre donnant sur le boulevard, Martin se tient debout, entouré des notes qu'il vient de reparcourir. Comme souvent, il a le regard vide, fixant le trottoir d'en face sans le voir. Il pense à Jésus, cet homme qu'il ignorait et qu'il admire. Il repense à son frère, ce proche qu'il admire et qu'il a fini par ignorer. C'est curieux, murmure-t-il, le temps passe, et j'ai pourtant le sentiment de me rapprocher d'Olivier. Il n'a jamais été aussi présent, comme si son esprit planait dans cette pièce et m'inspirait ces découvertes... Oh, non, lâche-t-il soudainement. Sa respiration s'accélère, son cœur bat la chamade, et ses jambes prennent un coup de mou. Il s'assied, et se tient les joues entre les mains. Oh, non, répète-t-il à voix basse, je n'arrive pas à y croire : et si c'était ça, la résurrection ?

Il vient d'être foudroyé, et tente de se ressaisir, se demandant s'il n'a pas eu une illumination sur la résurrection de Jésus. Il respire profondément, et cherche à retrouver le fil de ses idées. Il était en

train de penser à son frère, se disant qu'Olivier n'avait jamais été aussi présent. Il le sentait tout proche de lui, comme s'il était dans la pièce, comme s'il inspirait ses réflexions. C'est à ce moment qu'il a eu un flash. Il s'est imaginé dans la peau des disciples après la mort de Jésus. La disparition d'Olivier fut un choc pour lui. La mort brutale de Jésus fut pour eux une tragédie. Martin ne s'est pas résolu au départ inopiné de son frère, les disciples de Jésus non plus. Lui a tout stoppé, et s'est mis à la recherche d'Olivier. Les proches de Jésus se sont arrêtés, et ont voulu connaître la raison d'une telle fin pour leur maître. Martin n'a compté ni son temps ni son énergie pour fouiller le passé de son frère en quête du moindre indice. Les intimes de Jésus sont allés partout, et ont trituré leurs souvenirs pour comprendre. Puis sans prévenir, Olivier s'est fait proche, s'est rendu présent, au point que Laussart a eu le sentiment qu'il était là, et guidait ses pas. Le dernier carré des proches de Jésus a peut-être connu une expérience similaire. À un moment où ils ne s'y attendaient pas, leur maître s'est fait proche, lui aussi. Il s'est rendu présent à ses amis, leur donnant l'impression qu'il était là, vivant, près d'eux, leur rendant confiance et inspirant leurs pas.

Remis de ses émotions, Martin reste songeur. Cette expérience soudaine, brève et intense l'a replacé en plein mystère. S'il en croit son frère, les expériences rapportées de la résurrection de Jésus n'ont pas la même clarté, ni surtout la même cohérence que les autres récits dans les évangiles, signe à tout le moins de quelque chose de confus. Le terme même de « résurrection » est bien postérieur aux événements. Pour rendre compte de ce qui s'était passé, des expressions comme « relevé d'entre les morts » ou « justifié par Dieu » ont d'abord occupé le devant de la scène. Le Nouveau Testament privilégie le mot « *ophté* », la forme passive de l'aoriste grec de voir, pour dire qu'en réalité, personne n'a vraiment « vu » Jésus après sa mort mais qu'il a plutôt « été vu » ou, mieux encore, qu'il « s'est fait voir ». Ses proches auraient eu le sentiment de sa présence, comme Martin, celle d'Olivier.

L'enquêteur se lève, et fait les cent pas dans la pièce, les mains dans les poches, démarche habituelle quand il taquine l'inspiration. Il se sent en plein carrefour, et cherche sa route. Son vieux réflexe serait de mettre tout ce qu'il vient de vivre sur le compte de la

fatigue, une hallucination passagère dans un moment d'égarement. Pourtant, il ne peut se résoudre à cette explication facile. Il n'a pas eu le sentiment de rêver, ce qu'il a ressenti était bien réel. Olivier n'était bien sûr pas dans l'appartement, mais Martin l'a ressenti comme s'il était là. Au même moment, il a fait ce rapprochement fulgurant avec les disciples de Jésus, qui savaient que leur maître était mort et enseveli, et qui ont pourtant éprouvé sa présence. C'est peut-être le départ de tout, se dit Laussart, bien conscient de l'importance de sa découverte. Le mouvement de Jésus est reparti de là, et ne s'est plus jamais arrêté.

L'apprenti théologien a besoin d'air, ce qu'il vient de vivre l'a épuisé. Il enfile sa veste, et descend faire un tour dehors. Le quartier est calme. Il déambule au hasard des rues, mais son esprit reste accaparé par son étrange expérience. Il sait qu'il doit décrocher, ne serait-ce qu'un moment, pour s'oxygéner les méninges. Au détour d'une ruelle, il aperçoit la petite chapelle de l'adoration perpétuelle. Malgré l'heure avancée, il compte y trouver refuge. Il rejoint le bâtiment, et pousse la vieille porte en bois. Une forte odeur de cire et de bougie l'accueille. Au fond, une femme est agenouillée, priant le visage tourné vers le saint-sacrement. Laussart s'assied, sans bruit, sur une chaise au cuir usé. Il regarde le crucifix dressé au-dessus de l'autel. C'est juste une grande croix, stylisée, vide. Le corps de Jésus ne s'y trouve pas. C'est bizarre, se dit-il, j'en suis exactement au même point. Jésus est mort, supplicié, et son corps n'est plus là. Qu'est-il devenu ?

Dans son abri nocturne, Martin est gagné par l'amertume. Il se sent parmi les derniers disciples ayant assisté, impuissants, à l'agonie du maître. Il s'imagine à côté d'Olivier, sur les lieux du calvaire. Son frère pleure, sa vie est en train de sombrer. Il a misé son existence sur le rabbi galiléen, et l'aventure s'arrête net au pied du gibet, le royaume absent. Martin réalise qu'il lui a fallu ce long pèlerinage sur les chemins de Palestine pour comprendre. Il lui a fallu le vrai visage de Iéshoua, le rabbi de Nazareth, pour pénétrer l'âme d'Olivier. Pardonne-moi, frérot, lâche Martin en sanglotant, j'ai été stupide. Reviens vite, j'ai besoin de toi...

6 Les deux messies

Les larmes à la chapelle ont fait du bien, et signe d'une conversion qui s'installe, Martin ne les a pas réprimées. Dix jours après la disparition de son frère, la nouvelle routine qui meuble son quotidien semble lui plaire. Il est devenu, par la force des choses, exégète néophyte et historien amateur du Nouveau Testament. Sa passion naissante pour Iéshoua ne l'étonne plus.

Par sécurité, il a consigné dans son carnet le long récapitulatif de la veille. Ce qui le tarabuste ce matin, c'est l'origine de la mission de Jésus. Il sillonne villes et campagnes pour annoncer la venue imminente du royaume de Dieu. Il prêche, enseigne, exhorte, soulage, encourage, soigne... Toute son activité est centrée sur cette annonce, mais qui lui a confié cette mission ? Pendant des siècles, les Juifs ont attendu ce moment, et les extralucides qui voyaient le royaume partout ont proliféré. Comment Jésus savait-il que l'heure du règne était arrivée ? S'est-il autoproclamé messie ou prophète ?

Martin repense au livre récent d'un auteur américain qu'Olivier avait particulièrement apprécié. Cet ouvrage traite notamment des interrogations de Jésus sur sa mission et la venue du royaume. Le problème, c'est que Martin ne voit pas de quel livre il s'agit. Il ne l'a pas identifié parmi les centaines de livres inspectés, et aucune fiche

d'Olivier sur le sujet ne figure dans son ordinateur. Avant de demander au chanoine Rolland les références exactes du livre, il inspecte de nouveau la bibliothèque. Il passe en revue les tranches de livres avec nom d'auteur à consonance anglaise, mais rien ne lui convient. Il s'apprête à saisir son téléphone quand lui vient l'idée du livre de chevet. Il se dirige vers la chambre à coucher de son frère, et saisit le livre trônant sur le meuble à côté du lit. Il examine le titre, s'arrête sur le nom de l'auteur, et vérifie la date de publication. La quatrième page de couverture le conforte. L'auteur, américain, retrace la véritable histoire de Jésus que l'Église primitive a fini par occulter. Une lecture rapide de la table des matières, et Laussart n'a plus de doute : il tient bien l'ouvrage qu'Olivier a mentionné à son ancien professeur de théologie. D'ailleurs, les marges sont truffées d'annotations. Son frère a dû dévorer ce livre.

Martin regagne le bureau, prend un stylo, son carnet, et se rend dans le salon pour commencer la lecture de l'opus. Il s'installe dans le fauteuil paternel puis allume la lampe sur pied derrière lui. Son GSM sonne. C'est Gérard qui l'appelle du journal.

— Marianne et moi, on s'est dit que tu pourrais venir manger avec nous ce midi...

— C'est sympa de votre part, mais j'ai pas mal de choses à faire aujourd'hui. Pourrait-on plutôt se voir en fin de journée ?

— Un instant, j'interroge Marianne... D'accord pour ce soir.

— Vers 19 heures, au Pot ?

— Où ça ?

— Le Pot d'échappement, tu connais, deux rues plus loin que l'Auberge.

— Ah oui, le café du club de rallye.

— C'est un coin tranquille. On pourra se parler à l'aise.

— Toujours rien pour ton frère ?

— Non, rien, mais je ne chôme pas. Je vous raconterai ce soir...

C'est bon d'avoir des collègues comme eux, se dit Laussart, en refermant son portable, mais comment attaquer ce livre ? Il survole les pages en s'arrêtant sur les annotations de son frère. Il y a des mots entourés, des phrases soulignées et des commentaires dans les marges, dont certains sont précédés d'un triangle enserrant un point d'exclamation : ce sont les passages clés du livre, qui réclament toute

l'attention. Martin reporte dans son carnet le numéro des pages où sont consignées ces notes, qu'il doit lire en priorité. Après la table des matières, sur les pages libres du livre, il découvre un long texte manuscrit. Le professeur de religion y a consigné tout un résumé, une aubaine pour son frère.

Confirmation, commence Olivier, Jésus est issu d'une famille galiléenne de la lignée de David. Il est d'ascendance royale, et probablement l'aîné d'une fratrie comptant plusieurs garçons et filles. Il s'est rallié au mouvement baptiste initié par Jean, un parent de la lignée d'Aaron, appartenant à la tribu des prêtres. Ils ont œuvré ensemble, et ont été considérés par beaucoup comme le couple de messies attendu à la fin des temps. Jean était le messie-prêtre, Jésus, le messie-roi. Ils ont annoncé la venue imminente du royaume de Dieu, appelant leurs semblables à changer de vie et à préparer cette venue. Ceux qui y croyaient étaient baptisés, et rejoignaient le mouvement en marche. Ce mouvement, et ici Olivier souligne la phrase dans son résumé, est basé sur la foi en l'intervention décisive de Dieu, comme annoncé par les prophètes de l'Ancien Testament. Le royaume de Dieu marquera la fin du vieux monde. Il installera une ère de paix, de justice et de consolation pour les pauvres et les opprimés. La nation d'Israël sera enfin restaurée, et Jérusalem deviendra la capitale du nouveau monde, auquel seront invités tous les peuples de la terre.

Ni Jean, ni Jésus n'ont voulu créer une religion nouvelle. Ils ont enseigné le respect de la loi de Moïse, et invité leurs contemporains, juifs et autres, à reconnaître la révélation de Dieu à travers cette loi et les prophètes. Ils ont insisté sur la figure paternelle de Dieu, qui aime toutes ses créatures, se fait proche, écoute et pardonne. Ils ont exhorté leurs frères et sœurs à se convertir, à se retourner vers ce père céleste. Ils ont mis en garde ceux qui s'agrippaient à leurs biens, leurs savoirs ou leur autorité pour rester sur le bord de la route. Le royaume allait tout balayer. Il fallait s'y préparer.

Première rupture, note Olivier : Jean est arrêté par Hérode Antipas, le souverain en Galilée, puis exécuté. C'est un coup très rude pour le mouvement, mais Jésus continue de plus belle. Il devient la figure emblématique du mouvement. Sa prédication du royaume, son enseignement, ses guérisons font grandir sa réputation

à travers la Palestine. Malgré l'opposition, il est convaincu que l'heure du royaume approche, que le mal et Satan vivent leurs derniers instants. Avec les disciples, il porte le message jusqu'au cœur de Jérusalem, dans le temple, devant les autorités politiques et religieuses d'Israël.

Deuxième rupture, capitale : comme Jean, Jésus est arrêté et exécuté. Il est probable que Jésus savait une telle fin possible, mais devant la pression de son mouvement, l'enthousiasme des foules et l'urgence des événements, il n'a pas reculé, pensant sans doute que l'intervention ultime de Dieu viendrait mettre un terme au calvaire du peuple et au sien. Comme Jean, Jésus est mort sans voir l'accomplissement du royaume. Le mouvement est décapité, il a perdu ses deux messies. Il va pourtant continuer, mais en des sens divers. Une branche palestinienne va entretenir l'espérance du royaume en suivant les préceptes du rabbi. Une autre branche va prospérer dans tout l'empire romain, au départ des communautés juives de la diaspora, en s'éloignant petit à petit du rabbi. Ces branches vont épouser les attentes diverses du monde d'alors, et finir par intégrer des idées et des préceptes éloignés de Jean et de Jésus.

Martin relève la tête et fixe du regard le mur qui lui fait face. Tout est dit dans ces quelques lignes, la base du triangle d'or tient dans ce résumé. Le Jésus de l'histoire y reçoit des contours précis, et on sent pointer dans les générations suivantes la macération du Christ et la consécration finale du mouvement dans tout le monde romain. Sans plus attendre, Martin se jette dans les passages clés du livre pointés par Olivier.

Après quatre heures de lecture avide, il referme l'ouvrage, son carnet débordant d'observations. Il est repu, comblé. Il tient enfin une explication plausible de l'origine de la mission. Sur quoi repose l'engagement de Jésus ? Il semble s'être laissé convaincre par les événements eux-mêmes. Il est Juif. Il a grandi à l'ombre de la loi, des prières à la synagogue, des psaumes et des commentaires sur les écritures. Il connaît les écoles de pensée de son temps. Il sait en particulier que les milieux prophétiques parlent avec insistance du temps de la fin. Pour les plus convaincus, ce temps de la fin est proche. Leur prédiction repose sur un calcul. Le prophète Daniel a annoncé la fin des temps « soixante-dix semaines d'années » après la

promulgation d'un décret visant à relever Jérusalem de sa destruction, survenue au sixième siècle avant notre ère. Les esséniens, dont la communauté de Qumrân a été rendue célèbre par les manuscrits de la mer morte, basent leurs estimations sur cette échelle de temps. Pour eux, le moment est venu de préparer la voie dans le désert.

Si l'on part de l'an 457 avant notre ère, quand le prêtre Esdras revient à Jérusalem et commence sa reconstruction après la captivité juive à Babylone, et qu'on applique les quatre cent quatre-vingt-dix ans que font les soixante-dix semaines d'années, on arrive à l'époque contemporaine de Jésus et de Jean. Plus précisément, note le livre d'Olivier, en comptant soixante-neuf de ces semaines d'années, on arrive à l'année 26 ou 27 de notre ère, soit le moment choisi par Jean le baptiseur pour proclamer que « la cognée est déjà au pied de l'arbre », et qu'il est temps de préparer la venue du règne. L'année 26 ou 27, c'est aussi le moment que choisit Jésus pour rejoindre Jean, son cousin. Il reste alors, suivant le calcul à rebours du prophète Daniel, une semaine d'années, soit sept ans avant le grand dénouement.

Parmi les visions de Daniel figure aussi celle des quatre royaumes qui se succéderont avant que Dieu n'instaure le sien, qui brisera tous les autres et perdurera à jamais. Au premier siècle de notre ère, les commentateurs de Daniel identifient facilement ces quatre royaumes. Il s'agit de Babylone, la Perse, la Grèce et Rome, qui se sont relayés pour soumettre le peuple juif. Après Nabuchodonosor, Cyrus et Alexandre le Grand, c'est pour l'heure l'empereur de Rome qui domine la terre. C'est le quatrième royaume. Dieu, comme le prédit Daniel, va dès lors susciter un royaume qui ne sera jamais détruit, et qui ne passera jamais sous la domination d'un autre peuple. Il brisera et anéantira tous ces royaumes-là, et lui-même subsistera éternellement. Le temps de ce royaume éternel est forcément proche.

La chronologie n'est pas tout. Le décompte des années est nécessaire mais insuffisant. Ce qui manque au tableau final, c'est la survenance des deux messies. Ce sera l'élément déclencheur. Le mot messie vient de l'hébreu *mashia'h*, celui qui a reçu l'onction d'huile, que le grec traduit par *khristos*, qui donnera *christ* en français. Le messie, l'élu, est celui sur la tête duquel on verse de l'huile pour

signifier son intronisation en tant que prêtre ou roi. Certains textes prophétiques parlent de deux envoyés, deux élus chargés d'inaugurer le royaume de Dieu. Un de ces messies sera issu de la lignée royale de David. L'autre descendra d'Aaron, issu de la tribu sacerdotale de Levi. C'est la conjonction de ces deux messies, le messie-roi et le messie-prêtre, qui scellera la fin des temps et la venue du royaume. Depuis longtemps, les Juifs des milieux prophétiques et des cercles mystiques sont bercés par cette vision salvatrice des deux messies.

Quand Jésus rejoint Jean dans son mouvement messianique, il n'est peut-être pas encore conscient du signe prophétique qui s'accomplit. Il est persuadé, comme son parent, que la fin est proche, mais il ne perçoit pas encore la portée de ce ralliement. C'est l'enchaînement des événements qui va l'éclairer et le convaincre sur sa destinée. Jean est de la lignée d'Aaron, lui de la lignée de David. Ils se retrouvent ensemble, à une encablure de la fin des temps, à annoncer la venue du royaume, à baptiser les croyants, et à marcher vers la délivrance. Leur prédication attire de plus en plus de gens. Les guérisons et les exorcismes qu'ils pratiquent attestent que Dieu est avec eux. Ne seraient-ils pas les deux messies tant attendus, Jean, le messie-prêtre, et lui, le messie-roi ?

Voilà, se dit Laussart, comment ce Iéshoua au cœur pur s'est lancé dans l'aventure : les événements parlaient d'eux-mêmes. Sans l'avoir cherché, il est peut-être le messie qu'Israël attend. Le couple qu'il forme avec Jean réjouit tous ces gens qui accourent. Dieu parle et agit à travers eux. S'ils réalisent ces grandes choses, c'est qu'ils sont les messies de Dieu. Alors les temps sont bel et bien accomplis, le royaume arrive. Dieu vient, en père aimant, en libérateur. Il faut annoncer la nouvelle à tous les enfants d'Israël. Il faut les convaincre, les inviter à la conversion, au repentir, à l'amour universel, et il n'y a pas de temps à perdre. La tâche est immense. Il faut des bras et des cœurs pour sillonner la Palestine et les territoires avoisinants.

Es-tu le messie ? Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? Ces questions vont accompagner Jésus tout au long de sa mission. Les gens s'interrogent. Dans les bons jours, dans les moments de confiance, Jésus les rassure, et se rassure lui-même. Dans les mauvais jours, quand l'opposition est forte chez les notables

et les docteurs de la loi, quand l'incompréhension des foules est assommante, quand les disciples eux-mêmes perdent courage, Jésus ne répond pas, et cherche du réconfort. Les moments de doute sont terrifiants, se dit Laussart, quand on incarne les espérances de tout un peuple. La mort violente de Jean n'arrangera rien. Faut-il continuer ? Ne vaut-il pas mieux se cacher, loin du tumulte, et attendre patiemment que le royaume arrive ? Jésus prend le parti de continuer, de conduire seul désormais le mouvement des baptisés, et de porter la parole jusqu'au cœur du pouvoir, à Jérusalem.

Pendant ses mois de prédication, Jésus se déplace avec plusieurs compagnons de route, des membres de sa famille, des partisans rencontrés au gré des pérégrinations, des gens de toutes conditions. Ce groupe mobile n'est pas une secte, c'est un mouvement ouvert, où tout le monde est le bienvenu. Tout ce petit monde, fait d'itinérants autour de Jésus et de sédentaires servant d'abris et de relais au mouvement, vit dans l'attente du royaume, un royaume très concret dont ils sont l'anticipation. Ils prient le Père pour que sa volonté soit faite sur terre, et que les moyens de la subsistance leur soient accordés. Ils vivent déjà en tant que frères et sœurs suivant les règles de l'amour, du partage, de la parole vraie et du pardon. Ils interpellent par leurs exemples les gens qu'ils rencontrent, les invitant à croire fermement en la venue du règne.

Ce choix de vie radicale et la foi qui les anime en impressionnent beaucoup, et en convainquent certains, mais les opposants sont nombreux, et se recrutent partout. Les esséniens n'aiment pas cette manière d'annoncer un royaume de justice en se compromettant avec les usages du vieux monde. Les pharisiens n'apprécient pas la liberté avec laquelle Jésus et ses partisans interprètent la loi et ses recommandations. Les résistants zélotes ne croient pas un instant que ces doux rêveurs aideront à chasser les Romains, et à restaurer Israël dans sa splendeur. Les publicains et les collaborateurs prennent peur à l'idée de perdre tous leurs avantages dans ce royaume annoncé. Les sadducéens vomissent les excités messianistes qui promettent inlassablement le grand soir. Les notables et les autorités de Jérusalem voient d'un très mauvais œil les remous et les atteintes au pouvoir qu'entraîne ce mouvement parmi la population.

Y a-t-il eu coalition de ces opposants pour provoquer la mort de

Jésus ? Le pouvoir romain a pu agir seul pour neutraliser ce dangereux mouvement du messie-roi, mais la collaboration de l'une ou l'autre composante de la société juive est envisageable. Jésus est populaire. Beaucoup parmi les gens du peuple espèrent qu'il les soulagera d'un joug trop lourd à porter. Jésus a même la sympathie de certains notables, de pharisiens et d'autres représentants des courants de pensée de l'époque, mais quand il est arrêté, probablement jugé puis exécuté par l'occupant romain en tant que meneur séditieux, un grand nombre parmi cette société juive se félicite de la disparition d'un gêneur.

Les derniers moments de Jésus en deviennent plus pathétiques. L'assassinat de Jean l'ayant choqué, il veut comprendre pourquoi Dieu a permis la maltraitance et l'humiliation de son messie. Nourri par les écritures, les psaumes et les prophètes, éclairé par les discussions avec les plus érudits de ses proches, Jésus perçoit que l'avènement du règne risque de s'accomplir dans la douleur. Le pasteur frappé et ses brebis dispersées, la pierre rejetée par les bâtisseurs, le serviteur souffrant, méprisé et humilié, le juste aux mains et aux pieds percés par les scélérats, tout cela fut annoncé par les anciens. Il se prépare à l'éventualité de subir le même sort que son cousin, ce qui provoque tensions et vifs reproches parmi les plus engagés de ses disciples.

Jésus sait pourtant qu'il peut échapper à cette fin tragique. Dieu a prouvé par le passé qu'il n'abandonnait pas ses serviteurs, qu'il pouvait les sauver de l'abomination et de la mort. Le sacrifice ultime est un risque, mais il doit être pris pour le royaume. L'enthousiasme est grand parmi les foules, la pression est forte parmi ses suiveurs. L'urgence de la fin des temps le poursuit, dans ses pensées et ses actes. Jésus ne peut pas renoncer : il doit monter à Jérusalem, au cœur du pouvoir, là où il sait qu'il a beaucoup d'ennemis, mais là où le règne peut advenir à tout moment.

Avec ses proches, il monte donc à la ville sainte pour y célébrer la pâque juive. En chemin, beaucoup le rejoignent, pressentant le dénouement. Arrivé dans la cité du temple, il est accueilli avec ferveur par ses partisans. Il y a comme une impatience et une lourde attente qui flottent dans les rues. Le royaume va-t-il venir maintenant, pendant cette fête de pâque ? Les fidèles vont-ils voir

descendre la Jérusalem céleste ? La nervosité gagne les autorités juives et les prêtres. Les soldats romains sont sur le qui-vive, redoutant un débordement, une émeute, un coup de force des résistants. C'est la période de l'année où Jérusalem grouille de pèlerins venus des quatre coins du monde pour la pâque. C'est une période de haute tension. Le pouvoir, civil, politique et religieux, est sur les dents.

Jésus, les membres de sa famille, ses proches disciples et leurs hôtes se préparent à la fête. Ils se rendent au temple, prient, prêchent et enseignent. Les gens sont nombreux à les entourer, les écouter, les suivre. Les gardes du temple et les soldats de Rome ne sont jamais loin. Ce mouvement est périlleux, son meneur a une grande influence sur les foules. Il faut les serrer de près, les tenir à l'œil.

Le soir, à l'écart, Jésus prend son repas avec les siens. Il doit y régner une atmosphère étrange. Toute la ville est en effervescence. Beaucoup attendent un signe qui marquera l'avènement du royaume. Jésus et les siens savent que tout peut se jouer très vite, comme pour un accouchement, dans la douleur et les cris, ou la joie de la délivrance. Jésus a probablement gratifié ses proches d'une parole ou d'un acte en accord avec la solennité de l'instant. La libération est proche. Il faut à la fois contenir son impatience et s'apprêter à tout donner.

Le petit groupe se retire en dehors de la ville, pour y veiller ou retrouver d'autres sympathisants. C'est là qu'un détachement de soldats romains met la main sur Jésus, et peut-être l'un ou l'autre responsable du mouvement. Il fallait faire vite, de nuit, pour éviter les troubles. Sans attendre, le gouverneur romain Ponce Pilate fixe son sort. Accusé d'avoir excité la nation à la révolte, de s'être opposé au paiement du tribut à César et de s'être prétendu messie-roi, Jésus l'agitateur est condamné à la croix.

Il est possible qu'une comparution secrète du prisonnier ait été organisée au préalable devant quelques dignitaires juifs, comparution illégale puisque non tenue devant le Sanhédrin au complet, de jour et dans le temple. Tout comme est concevable un passage rapide devant l'autorité de Galilée, Hérode Antipas, présent à Jérusalem pour la pâque, puisque Jésus est galiléen. Toutefois, comme le précise Olivier en commentaire, ces comparutions de Jésus devant les

autorités juives ne sont peut-être qu'un ajout postérieur, dû à l'écriture des évangiles après la révolte juive de la fin des années soixante contre le pouvoir romain. À cette époque, le mouvement est en marche dans tout l'empire, et il faut tout faire pour en faciliter le succès. Mieux vaut dès lors mouiller les Juifs et leurs autorités, comme seuls « vrais » responsables de la mort de Jésus, et sauvegarder la réputation de Rome, Ponce Pilate ayant voulu gracier le rebelle.

Le plus probable est que l'autorité de Rome, voyant monter le péril d'une émeute, ait profité de la venue à Jérusalem de Jésus et des responsables de son mouvement pour les arrêter, discrètement, et les empêcher de nuire à jamais, avec la complicité, cela n'est pas exclu, de l'une ou l'autre autorité juive intéressée par cette éradication. Le gouverneur ordonne alors à ses unités d'élite de procéder à l'exécution. Jésus est d'abord flagellé, châtiment préliminaire pour les esclaves insubordonnés et les condamnés à la crucifixion. Le chef d'accusation est rédigé en latin, grec et hébreu : « Voici Jésus, le roi des Juifs », et c'est probablement avec un tel écriteau autour du cou qu'il est conduit au lieu de l'exécution, le bras de la croix sur son dos. Cet écriteau est fixé à la potence afin que nul n'ignore les raisons de la condamnation : la sédition. Jésus est nu, ligoté et cloué, les avant-bras sur le bois de traverse, les talons au pieu vertical, exposé à la vue de tous. Il attend une mort lente et atroce, résultat de crampes, déshydratation, perte de sang et suffocation. S'il faut hâter sa mort, avant le début de la pâque, on lui brisera les os des jambes afin qu'il ne puisse plus prendre appui pour respirer. C'est comme ça que l'empire de Rome matait les sujets étrangers qui voulaient malmener son autorité.

Pendu à la croix, Jésus sait-il que tout est fini, ou espère-t-il encore l'intervention libératrice de Dieu ? Il pense peut-être que sa mort, après celle de Jean, va sonner l'heure du jugement, l'heure de la venue définitive du Père, l'heure du royaume éternel pour tous les humbles et les justes. Il pense peut-être qu'il doit faire cet ultime sacrifice, celui du messie souffrant et non l'acte de bravoure d'un messie en gloire, pour que le nouvel Israël et la Jérusalem céleste s'installent parmi tous les siens. Il doit peut-être entamer une dernière fois cette prière de David, celle de l'homme agonisant qui

sera finalement sauvé de la mort, et qui commence par « *Elohai, Elohai, lama sabaqtani* », « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quand un soldat s'approche et enfonce sa lance dans le flanc du supplicé pour vérifier son état, il ne réagit plus. Jésus est mort.

Laussart marque un temps d'arrêt, ému. Il sait que dans le scénario du triangle, c'est ici que prend fin le premier côté, le Jésus de l'histoire. Il sait aussi qu'il y a près de deux mille ans, c'est ici qu'a pris fin, dans la douleur et le désespoir, une extraordinaire aventure humaine pour des milliers de Juifs sincères qui, à la suite de Jean et de Jésus, avaient tout misé sur l'irruption dans leur vie du royaume de Dieu tant attendu. Martin se sent proche d'eux, entendant les pleurs et les cris de lamentation. Il se voit dans les rues de Jérusalem, lisant la stupeur sur le visage de ces hommes et de ces femmes apprenant au petit matin la mort de leur doux rabbi. Il se voit dans les villes et les villages de Galilée, parmi ceux découvrant au retour des pèlerins que la brutalité de Rome et la lâcheté des chefs ont eu raison de leurs espoirs. La sympathie de Laussart pour Jésus est à son comble. S'il pouvait, il l'embrasserait, et lui glisserait à l'oreille : « Moi non plus, tu ne m'as pas déçu. »

Pourtant, le mouvement a continué, par-delà cette pâque funeste... Martin regarde sa montre : sept heures moins dix ! Je vais rater mes collègues, se dit-il. Avec hâte, il range livre et carnet, enfile sa veste, et se rend en voiture au lieu du rendez-vous.

Arrivé au Pot, il pousse la porte, balaie du regard le petit établissement, et aperçoit Marianne assise à la table du fond, à côté du comptoir.

— Je suis contente d'avoir terminé cette journée, lui dit-elle en l'accueillant d'une embrassade.

— Des problèmes ?

— Beaucoup trop de discussions à la rédaction... On a encore eu droit à un grand numéro de Daniel sur l'attribution des reportages. À la longue, c'est épuisant.

— Je comprends, réplique Laussart de sa voix la plus douce. Heureusement, tu as échappé à l'ère d'avant Andrieux. C'était tous les jours comme ça, un enfer permanent... Où est Gérard ?

— Il aura un peu de retard. Il clôture un sujet de dernière minute.

— J'en profite pour te remercier.

— Me remercier ?

— Philippe Junin...

— Oh, ce n'est rien, lâche Marianne un rien embarrassée, tu aurais fait pareil. De toute façon, cela n'a pas été d'un grand secours.

Martin s'interrompt, laissant Marianne suspendue à ses lèvres. Il hésite à faire le pas, à évoquer les sentiments qui animent sa collègue, mais il n'est pas prêt. Il a encore besoin de temps.

— Voici Gérard, lance Marianne, heureuse de pouvoir rompre ce silence gênant.

— Salut, l'affreux, tu as l'air en forme...

— Pas autant que toi, mon Gérard !

— J'ai congé demain, vois-tu, et je pars en Alsace avec ma femme pour un week-end en amoureux... Dis donc, sympa, ce petit café.

— À l'image du club de rallye, et tu réalises le jeu de mots pour une taverne... le Pot d'échappement ?

— Où en es-tu avec ton frère ?

— Toujours aucune trace, répond lentement Martin, nullement décontenancé par la brusque question de Gérard.

— Pourquoi reste-t-il silencieux ?

— Je l'ignore, et ça me pompe.

— Tu gardes le moral ?

— J'assume, et je passe mon temps à lire. Je suis d'ailleurs en train de devenir exégète néotestamentaire et historien de la Palestine romaine.

— Une reconversion ? interroge Marianne.

— J'ai épluché l'ordinateur d'Olivier à la recherche d'indices, et je suis tombé sur ses fiches de lecture. Mon frère a dévoré des livres et des articles à n'en plus finir sur Jésus et son mouvement, et j'avoue que je n'arrive pas à décrocher. C'est follement intéressant.

— En quoi cela concerne-t-il la disparition d'Olivier ? intervient Marianne d'un ton vif.

— Je sais, cela semble étranger à son départ, mais en réalité, c'est directement lié.

— Comment ça ? renchérit Gérard.

— Mon frère est occupé à réformer son cours de religion de fond

en comble, et il semble avoir fait des découvertes qui l'ont profondément affecté. Je crois qu'il est parti sur un gros coup de blues, et je veux trouver la raison de sa déprime.

La serveuse vient prendre la commande, interrompant la conversation. Impatiente, Marianne n'attend pas qu'elle ait tourné les talons pour reprendre la discussion.

— Tu en es où ?

— Sur Jésus, j'ai beaucoup appris, mais sur Olivier, je n'ai encore que des hypothèses.

— Qui vont dans quel sens ? lance Marianne, qui ne relâche pas l'étreinte.

Gérard et Martin se regardent, esquissant un sourire complice. Par son interrogatoire serré, Marianne signifie à Martin qu'elle s'intéresse à lui et à tout ce qui lui est cher, mais elle ne l'exprimera pas. Il doit le lire entre les lignes. Ses deux collègues l'ont bien compris.

— Quoi ? reprend Marianne, qui a perçu leur connivence, j'ai envie de savoir...

— Je pense que mon frère traverse une grave crise d'identité, répond Martin d'une voix posée. Il a misé sa vie sur un projet, et il a dû se rendre compte qu'il s'était trompé. Cela pourrait suffire à expliquer sa fugue.

— Par son GSM, demande Gérard, on ne peut pas le localiser ?

— Il a tout laissé chez lui, téléphone, carte bancaire. Il a bien préparé son coup. Lui seul peut nous contacter, quand il le voudra.

— Je comprends que ça t'énerve, tu es impuissant. Ça ne te ressemble pas, ça...

— Olivier m'a cadennassé.

— Vous étiez les frères spécialistes des énigmes, vous deux, non ?

— Tu peux dire que c'est une terrible énigme, un chef-d'œuvre...

— Je suis sûr que tu le retrouveras, tôt ou tard.

— Et si tu as besoin de nous, ajoute Marianne, tu nous appelles, d'accord ?

— Bien sûr, vous êtes mes préférés, ma garde rapprochée.

— Bien, vous m'excuserez, les amis, mais j'ai des valises à faire. Qu'avez-vous au programme ce week-end ?

— Je vais rentrer, répond Martin, et regarder un film à la télé pour

me vider la tête. Demain, je crois que j'irai à la mer, me tremper les pieds dans l'eau, m'oxygéner, penser à autre chose.

— Excellente idée, conclut Gérard, et toi, Marianne ?

— Euh, rien de spécial, répond-elle après une courte hésitation, le temps de voir si elle ne proposerait pas à Martin de l'accompagner au littoral, avant de se raviser. J'ai quelques travaux en retard à la maison.

Gérard règle les consommations, et prend congé, laissant Martin seul avec Marianne. Il finit sa bière, et elle, son thé à la menthe. Il lui revient l'envie d'aborder la délicate question. Elle se demande si elle ne devrait pas lui dire explicitement ce qu'elle ressent, mais aucun ne fait le premier pas. Martin se lève, préférant couper court à son indécision. Marianne l'imité, reportant son acte de bravoure à plus tard. Ils se quittent sur le devant du café, convaincus qu'ils ne pourront plus se fuir indéfiniment.

7

Un monde cassé

Depuis une heure, Martin roule en direction de la mer. Malgré un ciel serein, ses pensées restent sombres, car il ne peut s'enlever de la tête qu'il y a exactement deux semaines ce vendredi, Olivier vidait ses comptes. Une question obsédante l'habite : pourquoi son frère ne lui a-t-il rien dit ? Il déprime, se remet en cause puis part en silence en gommant des années de complicité, Martin n'arrive pas à comprendre. Il a beau se dire qu'il a manqué d'intérêt, d'empathie et de réelle présence, Olivier n'a pas pu lui en vouloir à ce point. Ce n'est pas un revanchard, il doit y avoir autre chose.

Le village côtier se profile. À l'approche des premières maisons, Laussart prend une petite rue à droite. Il connaît ce raccourci depuis toujours. Il mène à une place discrète, bien à l'abri des ardeurs du soleil et de la cohue estivale. Il immobilise son véhicule, et coupe le moteur. Il faut que je sorte, se dit-il, que je cesse de gamberger, et que j'aille marcher sur la plage. Il ouvre le coffre, et saisit ses chaussures de marche, prêt à se mesurer à la plage des heures durant. Le vent est soutenu, vivifiant. Martin se dirige vers le sentier qui conduit à la plage. Les dunes ont un reflet doré qu'il ne connaissait pas. Pourtant, les dunes, c'est toute son enfance, quand il jouait avec Olivier aux chevaliers errants et aux bâtisseurs de châteaux forts.

Les séjours à la mer étaient les vacances préférées de ses parents. Olivier et lui ont sillonné le littoral dans tous les sens. Leur père n'aurait raté pour rien au monde une bonne marche dans le sable humide des petits matins. Leur chienne Laïka était de toutes les randonnées. Elle prenait un malin plaisir à courir dans l'écume fuyante des vagues, aboyait à la vue du moindre crabe, et devait être solidement tenue en laisse à l'approche de cavaliers. Une année, elle s'est mise à courir, laisse abattue, aux côtés d'une jeune cavalière. Il a fallu deux heures pour la retrouver. La laisse s'était prise dans les ramifications d'un tronc échoué sur la plage. Laïka les attendait fièrement, assise sur le bois, contente de son équipée.

Martin ne se lasse pas de ces virées au grand air. Il s'enivre d'iode et de vent frais. Le bruit des vagues le berce dans ses réflexions. Il lui arrive, par temps clair, de rester immobile de longs moments à toiser l'horizon. Il est comme absorbé par l'immensité. Les gens autour, le ricanement des mouettes n'ont plus prise sur lui. Il se fond dans le bleu du ciel et de l'océan, et se vide de tous ses maux.

La mer, c'est aussi le visage rayonnant de Mireille. Martin l'emmenait souvent sur la terre de ses exploits. Il lui racontait comment, gamin, il avait mis le village en émoi après avoir déterré une mine de la dernière guerre, qui n'était en réalité que la coiffe métallique d'un piquet de plage qu'il avait pris à tort pour un détonateur rouillé. Il lui expliquait comment son frère et lui étaient devenus des spécialistes de la flore côtière. Il lui apprenait comment reconnaître les coquillages, consolider un château de sable, profiter du vent pour faire virevolter un cerf-volant. Mireille l'écoutait, patiemment, simplement heureuse d'être à ses côtés.

C'est aussi à la mer, un soir d'été, à l'abri des dunes, loin des regards indiscrets, que Mireille a pris Martin par la main, et l'a entraîné doucement dans les plaisirs de l'amour. Ce soir-là est à jamais gravé dans sa mémoire. Elle lui a fait découvrir son corps, lentement, et l'a aidé à découvrir le sien. Plus jamais, il n'a connu un moment d'une telle intensité. Inconsciemment, chaque fois qu'il accourt sur le sable, c'est peut-être ce bonheur perdu qu'il tente de retrouver, et son amour envolé par-delà les eaux, quand il scrute l'horizon.

Sur la plage, il croise un jeune couple et ses deux enfants, deux

garçons enjoués à qui le monde appartient. Ils s’amusent sans retenue, courant dans les vagues, shootant dans les bouts d’algues, et tirant des langues aux nuages. Martin se revoit avec Olivier, dans la joyeuse insouciance de leurs dix ans, et repense à Amandine, la fille de l’épicier. Elle était de leur âge. Son père avait quitté l’intérieur des terres pour reprendre l’épicerie du village, pensant que le bon air du large ferait du bien à sa fille asthmatique. Olivier et lui l’avaient adoptée. Elle n’avait ni frère ni sœur, et s’embêtait beaucoup pendant la période d’été. Son père travaillait dur pour nourrir les vacanciers. Elle s’était vite liée d’amitié avec les frères Laussart, ravis de bénéficier d’une petite sœur d’emprunt. Amandine était espiègle, mais avait le cœur sur la main. Tous les trois, ils passaient des journées entières à jouer sur la plage, dans les dunes ou dans la remise de l’épicerie par temps de pluie. Amandine n’était pas très forte pour résoudre les énigmes, mais elle avait beaucoup de chance aux jeux, et malgré son asthme, il lui arrivait souvent de battre Olivier et Martin au tennis de table ou à la course à pied. Martin a toujours pensé qu’elle avait un petit faible pour son frère, sans jamais le lui avoir déclaré.

Cette terrible lettre, deux jours avant le Noël de ses douze ans, il s’en souvient comme si c’était hier. L’épicier du village avait écrit à ses parents pour leur annoncer l’effroyable nouvelle. Sa fille Amandine n’avait pas survécu à une crise d’asthme. Elle était morte dans ses bras, juste après lui avoir dit qu’elle l’aimait très fort. L’homme ne s’en est jamais remis. Après avoir vendu l’épicerie, il a quitté le village sans laisser d’adresse, et personne ne sait ce qu’il est devenu. Le jour de cette lettre, Olivier et Martin furent inconsolables. Ils pleurèrent sans arrêt, un abominable Noël dans la vie de Martin, qui pense aujourd’hui encore que beaucoup de ses illusions sont parties avec Amandine. Ce goût amer de la mort injuste, cette saveur qu’il retrouvera avec le décès de ses parents, il les a éprouvés avec la disparition tragique de sa petite sœur d’emprunt. Elle était la joie de vivre, sa maladie ne comptait pas. Elle semait du bonheur partout où elle passait. S’il y avait quelqu’un qui ne méritait pas de mourir, c’était elle. Martin a vécu son départ comme la pire des injustices. Malgré son jeune âge, il a bien senti que quelque chose n’allait pas, qu’il vivait dans un monde cassé. Les yeux pour toujours éteints

d'Amandine lui ont laissé au cœur une plaie qui ne s'est jamais refermée.

Il marche depuis une heure et commence à ressentir les bienfaits de sa promenade. Il devait venir ici, retrouver ses marques. Son escapade est un retour aux sources, un pèlerinage sur la terre des bienfaits. Ses parents, son frère, Mireille et Amandine l'ont chéri et protégé. Partout transpire la réminiscence de leur amour, et les coups de vent frais sur son visage n'en sont que des rappels. Aimer est bien la voie, se convainc Martin, celle qu'ils ont emprunté, celle sur laquelle il aimerait s'engager davantage. Envers ses parents, ce serait un hommage posthume, et envers Amandine, une manière de poursuivre son œuvre. Pour Mireille, ce serait une façon de lui demander pardon. Quant à Olivier, ce serait l'humble aveu, tardif mais sincère, qu'il a toujours eu raison. Les larmes s'invitent aux coins des yeux du marcheur. Comme il se l'est promis, il ne les sèche pas, laissant le vent s'en charger. Il regarde ses pas dans le sable, et s'encourage à faire le bon choix. Jésus, cet ami de fraîche date, ne le démentirait pas. Royaume ou pas, on n'a pas d'autre choix que l'amour.

Le pèlerin des sables termine sa balade. Les jambes fatiguées, il quitte la plage pour s'enfoncer dans les rues du village, et pousser la porte du seul café-restaurant ouvert en cette saison. Il s'assied à la fenêtre, et se débarrasse de ses vêtements trop lourds. Avec le tenancier, il échange quelques mots convenus, et commande un repas léger. Seuls deux habitués sont au comptoir, amarrés à leur bière. Martin regarde dehors, et contemple le peu d'animation. Il pense à ses collègues, au journal. Il pense surtout à Marianne, qui représente une épreuve dans son nouvel engagement. Il l'apprécie beaucoup, mais l'aime-t-il au point de vouloir partager sa vie ? Olivier l'aiderait sur ce coup, comme il l'a fait avec Mireille, mais son frère n'est pas là. Il lui rappellerait sans doute que tout n'est pas prévisible dans la vie. Il lui conseillerait peut-être de lâcher du lest, de se laisser faire, de s'ouvrir à Marianne, et de lui dire ce qu'il a sur le cœur. Finalement, se dit Laussart, aimer n'est pas si simple.

Le patron apporte du potage et un sandwich au fromage. Martin n'a pas très faim, mais se force à manger. Une des paroles fétiches de son frère lui revient à l'esprit : « Aime et fais ce que tu veux. » C'est

un précepte célèbre d'Augustin, un des premiers philosophes chrétiens. Olivier le lui a souvent commenté. Ce n'est pas une incitation à la débauche, à l'égoïsme et au laisser-faire, c'est au contraire la toute grande exigence morale de l'amour. Il n'y a qu'un commandement, celui d'aimer, mais il demande beaucoup. Quoi qu'on fasse, cela doit être par amour, et si c'est par amour, on peut faire ce qu'on veut, car tout ce qu'on fera sera bon. Rien de mauvais ne peut sortir d'un cœur qui aime vraiment. Martin revoit Olivier lui expliquer cette vérité avec fougue. C'était du Jésus concentré, se dit-il, mais maintenant, que doit-il faire pour aimer, reculer ou avancer ?

C'est décidé, conclut-il en avalant sa dernière cuillerée, quand l'occasion se présentera, il parlera à Marianne. Il n'y a pas de raison d'avoir peur, c'est une femme intelligente. Elle comprendra, et ils verront ensemble ce qu'il y a lieu de faire... Cette décision soulage Laussart, qui s'offre un café bien serré puis règle l'addition, heureux d'avoir passé cette première épreuve. La route l'attend pour rentrer chez lui.

8

Quelques-uns doutent

En prenant son petit-déjeuner, Martin se propose de passer quelques jours à l'abbaye Notre-Dame des grâces. Sa balade de la veille lui a tellement souri qu'il a envie de jouer les prolongations. Il pourrait profiter de la beauté du cadre, et la sérénité des lieux l'aiderait dans ses investigations. En outre, Olivier, qui est un habitué de l'abbaye, y a peut-être laissé des traces. Il saisit son téléphone, et forme le numéro de l'hôtellerie.

— Bonjour, mon père, je suis Martin Laussart, le frère de l'abbé Olivier Laussart, qui séjourne souvent chez vous. Vous serait-il possible de m'héberger deux ou trois jours ?

— Vous comptez venir avec votre frère ?

— Euh, non, je serai seul.

— Souhaitez-vous intégrer un groupe de retraitants ?

— Non, je préférerais rester seul pour ma retraite.

— Alors, vous pouvez venir aujourd'hui. Le déjeuner est servi à midi trente. Je vous y réserve une place ?

— Volontiers. Il est bientôt neuf heures, je serai à l'abbaye avant midi.

— C'est parfait. Je vous attends. Faites bonne route.

Le subterfuge de l'abbé Martin ne le poursuivra pas. Soulagé de

ne pas avoir été reconnu, Laussart se lance sans tarder dans son paquetage, prenant soin de ne pas oublier un nouveau carnet de notes. Il se passera par contre de ses grandes feuilles murales, les moines ne voyant sans doute pas d'un bon œil qu'il transforme une de leurs chambres en Q.G. de campagne.

Après avoir fait deux fois le tour de l'appartement de son frère pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié, il se jette dans sa voiture tout excité à l'idée de découvrir de nouveaux indices. Il quitte aisément le centre-ville, prend la nationale en direction de l'abbaye, et se met à réfléchir à son plan de bataille. Il doit procéder de la même façon que pour le Jésus de l'histoire. Même si les commentaires de son frère semblent moins nombreux et plus disparates, il faut qu'il dégage un cadre de référence sur la fabrication du Christ, ce qui délimitera sa zone d'enquête. Puis il appliquera la technique des ronds dans l'eau : du centre bien net vers le flou de la périphérie, du plus solide vers le moins sûr.

Son escapade côtière lui revient à l'esprit. Il voit désormais un peu plus clair sur lui-même, sachant dans quel sens orienter sa vie à défaut d'avoir déjà une destination précise. Cette résolution un peu folle de mieux vivre et de mieux aimer, impensable il y a encore quelques semaines, confirme son pressentiment que la fugue d'Olivier ne devait pas le laisser indemne. Il mesure aujourd'hui le chemin parcouru, et chantonne sur un air à la radio. Plus rien ne l'énerve. Il admire le paysage, et sourit aux automobilistes qui le dépassent. L'angoisse est derrière lui.

Il quitte la nationale, et s'enfonce dans une forêt majestueuse. La route serpente un long moment jusqu'à l'abbaye, dans un environnement idyllique. Les moines trappistes ont toujours eu l'art de dégouter de beaux coins, se dit Laussart, qui range son véhicule au parking des hôtes. Il prend sa valise, et s'arrête devant le portique d'entrée, parcourant des yeux le bâtiment à la pierre claire et aux lignes pures. Il est soufflé par la magnificence du lieu. Il repense à ses vieux cours de philosophie et aux discussions sur les universaux. Il ignore si la théorie a raison, mais en ce moment précis, il est envahi par un sentiment de plénitude où le beau, le vrai et le bon agissent de concert. Tout ce qui est beau est vrai, se dit Martin, et tout ce qui est vrai est bon. Ici et maintenant, en tout cas, j'en suis

sûr. Il avance lentement vers l'hôtellerie, son regard ne décollant pas des merveilles à l'entour. Cette retraite est pleine de promesses.

— Bienvenu, monsieur Laussart. Vous avez fait bon voyage

— Excellent. C'est la première fois que je viens ici, et je suis sous le charme. Cet endroit est divin, si je peux dire.

— Vous pouvez le dire, répond le père hôtelier en souriant. Veuillez remplir cette petite fiche... Le repas de midi sera bientôt servi.

Le moine saisit la clé d'une chambre, et conduit Martin vers sa cellule.

— Au fait, j'aimerais avoir un entretien avec le père qui d'ordinaire reçoit mon frère, l'abbé Laussart.

— Vous savez de quel père il s'agit ?

— Non, malheureusement, je l'ignore.

— Je me renseigne auprès du père abbé, et je reviens vers vous. Pour les horaires, vous devez savoir que nous fermons les portes de l'abbaye à vingt heures trente, après l'office des complies. Vous êtes d'ailleurs le bienvenu à tous nos offices, mais sans obligation. Nous commençons à quatre heures du matin avec les vigiles, et l'eucharistie suit les laudes à six heures trente. Tous les offices ont lieu à l'église, qui est le grand bâtiment central, au bout de la cour. Quant aux repas, vous trouverez l'horaire dans votre chambre. Au moindre besoin, vous pouvez me trouver à l'accueil, en dehors des offices.

— Très bien...

— Comme c'est la première fois que vous venez, je vous informe d'une petite règle de vie au sein de l'abbaye. Nous souhaitons maintenir partout une ambiance de calme et de recueillement. C'est pourquoi nous demandons à tous nos hôtes de respecter le silence, aux repas comme dans tous les lieux communs, la cour, les couloirs et les chambres. Si vous le souhaitez, des parloirs sont à votre disposition, et nous avons aussi deux salles de réunion. Le parc et les bois environnants sont libres d'accès. Il y a de superbes promenades à faire. Bon séjour chez nous, conclut le moine en prenant congé de Martin.

La chambre est spacieuse, et remplie de lumière. Un grand lit confortable, un bureau, un fauteuil et une armoire, le strict nécessaire

mais du mobilier de qualité, et une décoration chaleureuse avec des rideaux de couleur et des photos aux murs rappellent la majesté du domaine. Laussart installe son matériel et range ses vêtements. Il arrive le dernier au déjeuner, les convives s'asseyant déjà après la prière du père hôtelier. Il prend place à son tour. Le réfectoire est à l'image de tout ce qu'il a vu depuis son arrivée. C'est une pièce grandiose, au carrelage magnifique et au plafond voûté. Les grandes fenêtres gothiques, qui donnent sur la cour, sont habillées de vitraux modernes, aux tonalités chaudes. Les tables sont en chêne massif, et les chaises semblent remonter au Moyen Âge. Le moine commence à servir les retraits, après avoir mis comme musique de fond une symphonie douce que Martin ne parvient pas à identifier.

Il est assis à côté d'une religieuse aux cheveux grisonnants. Elle est vêtue de sombre, une grande croix en pendentif ne laissant planer aucun doute sur son engagement de vie. Il fait face à un prêtre, probablement du même âge. Jeans élimé, pull défraîchi et petite croix au revers du veston, l'abbé ne roule pas sur l'or, mais il a dans les yeux une richesse qui interpelle. Laussart est fasciné par ce que dégage cet homme. Il le regarde autant qu'il peut, sans pour autant le dévisager. Une telle aura, c'est rare. Martin devine l'intensité de la vie intérieure de ce prêtre, le jalosant un peu. C'est sûr, il est bien dans l'univers d'Olivier. Ce monde n'est pas le sien, mais il s'y sent bien. Il sert de l'eau à ses voisins de table, qui lui rendent la pareille avec le panier de pain. Après un repas tout en douceur et l'action de grâces finale du père hôtelier, Martin regagne sa chambre, bien décidé à en découdre avec le trésor de son frère.

Qu'est-ce qui est sûr après la mort de Jésus ? se demande Laussart en allumant son ordinateur portable. Il regarde le plafond et réfléchit. Les croyants répondent : sa résurrection. Ils insistent même pour dire que si Jésus n'est pas ressuscité, tout est vain. Leur foi repose là-dessus, car sans résurrection, pas de salut ! Laussart n'est toutefois pas convaincu. Pour lui, la résurrection relève du super miracle auquel il ne croit pas. L'embellissement par l'effet du rétroviseur, le coup du héros magique, l'exagération des fans, d'accord, mais une résurrection physique, avec un corps régénéré et des fonctions vitales restaurées, Martin ne peut s'y résoudre. En théorie, il sait qu'il peut se tromper puisqu'on ne pourra jamais

écarter l'hypothèse d'une singularité qui se serait jouée des lois de la physique un jour d'avril de l'an 30, à Jérusalem, pour ramener à la vie Iéshoua, le rabbi de Nazareth. Par principe, Laussart reste prudent, mais au fond de lui-même, il n'y croit pas. De toute façon, la résurrection est trop controversée. Beaucoup de croyants reconnaissent eux-mêmes qu'elle est de l'ordre de la foi, pas du constat. Elle ne peut donc pas être ce rond central, bien net, que cherche Martin comme point de départ.

Ce qui est sûr après la mort de Jésus, se dit-il finalement, c'est que le mouvement a continué. Comme certitude, c'est peu, car la simple continuation du mouvement ne dit rien sur son contenu, mais c'est beaucoup également, car la survie d'un tel mouvement suppose maturité et motivation, bien au-delà de la présence de ses deux meneurs, morts tragiquement. Le mouvement ne s'identifiait ni à Jean ni à Jésus puisqu'il leur a survécu. Son moteur n'était ni le messie-prêtre ni le messie-roi, mais le règne imminent de Dieu sur terre qu'il fallait continuer à annoncer et à préparer. Ce point de départ dans l'après-Jésus est extrêmement intéressant, conclut Laussart, car il va falloir expliquer pourquoi le messie-roi, humble serviteur du règne de Dieu que les Romains ont jeté par la porte, est finalement revenu par la fenêtre en Christ triomphateur, occupant tout l'espace d'un mouvement qui va devenir l'Église, remplissant ses pensées, ses prières et son œuvre. Si ce n'est pas la résurrection, qu'est-ce qui explique cette victoire du Christ sur Jésus ?

Martin sillonne les fichiers de son frère. Cet épisode de la résurrection de Jésus l'obsède, car c'est l'obstacle principal, la montagne qu'il faut gravir. Écarter cette résurrection d'un revers de main n'est pas satisfaisant. Il ne suffit pas de se dire « la résurrection est impossible » pour prouver qu'elle n'a pas eu lieu, et passer à autre chose. Intellectuellement, c'est incorrect. Il faut donc analyser les faits, pour peu qu'ils nous soient accessibles, et la principale difficulté est là : la résurrection ne repose pas sur des faits, mais sur des témoignages indirects, qui ont nourri une croyance. On ne dispose ni de vidéos, ni de photos, ni de comptes-rendus neutres établis par des personnes étrangères à la cause. Les éléments sur lesquels on se base sont des confessions de sympathisants de Jésus. Pour un observateur extérieur, c'est évidemment fragile, mais on n'a

rien d'autre au menu.

Laussart dévore les lectures d'Olivier sur la question. Son stylo s'échauffe sur le carnet de notes. De temps à autre, machinalement, il jette un regard par la fenêtre, pour réfléchir ou reprendre haleine, mais il est trop absorbé par sa tâche, et ne voit pas la beauté de la cour intérieure, sa pièce d'eau, les rayons du soleil caressant les montages floraux. Il n'entend pas le carillon sonnante les heures, ni le roucoulement des colombes sous le toit. Subitement, il tombe sur un fichier qui le sidère. L'évangile de Marc, le premier donc le plus ancien des quatre récits canoniques, s'achevait initialement sur la découverte du tombeau vide, au verset 8 du chapitre 16, car la suite, si elle a existé, est inconnue.

La plus ancienne source évangélique ne mentionne pas d'apparition de Jésus puisque la fin de l'évangile de Marc que nous connaissons aujourd'hui, soit les versets 9 à 20 du dernier chapitre, est un ajout. C'est une compilation des apparitions de Jésus empruntées aux trois autres évangiles, dans un style très différent du grec utilisé par Marc. Au troisième siècle, des auteurs chrétiens comme Clément d'Alexandrie et Origène ignoraient toujours l'existence de ces versets 9 à 20. Ce qui signifie, conclut Laussart avec stupéfaction, que vers les années 70 de notre ère, quand l'évangile de Marc est rédigé, on ne tient pas pour essentiel que Jésus a été vu après sa mort par des membres du mouvement. Pour les communautés qui ont porté cet évangile, la résurrection authentifiée de Jésus par des témoins ne semble pas indispensable. Le seul fait certifié, c'est la découverte d'une tombe sans dépouille. Certains Juifs diront d'ailleurs que le corps de Jésus a été enlevé puis dissimulé, pour faire croire à sa résurrection. L'évangile de Marc ne se prononce pas.

C'est inimaginable, se dit Laussart en quittant son bureau pour se planter devant la fenêtre de sa chambre. Pendant une quarantaine d'années au moins, soit de la mort de Jésus à la rédaction de l'évangile de Marc, des groupes de croyants ont apparemment vécu sur une foi différente, loin des autres traditions évangéliques. Des croyances diverses ont coexisté dans le mouvement, certaines basées sur la résurrection alors que d'autres ne semblaient pas lui accorder une place essentielle. C'est prodigieux, commente Laussart, qui se

rassied pour relire ses notes avec hâte.

Les traditions pro-résurrection ne sont pas un modèle de cohérence. Il y a beaucoup de flottement dans les expressions utilisées. Les lieux, les témoins et les circonstances varient considérablement d'une tradition à l'autre. Dans leur ensemble, les récits post-mortem de Jésus apparaissent bien moins achevés et convaincants que les récits de son vivant.

Premier constat, reprend-il en résumant : personne n'a été témoin direct de la résurrection de Jésus, même parmi ses proches. Selon les récits, nul ne voit la résurrection, c'est Jésus qui se fait voir après coup, et cette expression « se faire voir » est importante. Elle semble indiquer que les « apparitions » relèvent davantage de l'expérience intérieure que de l'observation objective.

Deuxième constat : dans le Nouveau Testament, l'expression « résurrection » n'est pas la seule utilisée pour évoquer les événements. Les auteurs parlent d'un Jésus relevé ou réveillé d'entre les morts, d'un Jésus exalté, glorifié, monté à la droite de Dieu, toutes expressions qui sentent bon l'allégorie et le symbole, et qui peuvent faire l'économie de l'aspect matériel d'une résurrection. C'est encore plus frappant avec l'expression le « Vivant ». Si Jésus est le Vivant, c'est bien sûr qu'il n'appartient plus au monde des morts, mais il peut très bien s'en être affranchi sans avoir emporté son corps avec lui. Cette vision satisfera les Grecs, pour qui la vie est assurée par l'immortalité de l'âme, le corps-prison disparaissant à tout jamais. Elle satisfera moins les Juifs qui tiennent le corps et l'âme pour indissociables, mais présenter Jésus comme le Vivant permet aux deux univers, le grec et le juif, de se rallier à l'idée d'une victoire sur la mort sans s'attarder sur le sort du corps.

Troisième constat, à faire frémir des enquêteurs de police, plaisante Laussart : la discordance des récits. Les auteurs ne s'accordent pas sur le lieu des apparitions, qui surviennent un peu partout, à Jérusalem, dans sa périphérie, en Galilée. Ils ne s'accordent pas plus sur les bénéficiaires des apparitions, isolés ou collectifs. Ce sont des femmes de son groupe, l'un ou l'autre de ses proches, quelques pèlerins sur la route d'Emmaüs, ou tout d'une fois cinq cents membres du mouvement. Ils ne s'accordent pas non plus sur l'apparence du ressuscité. Il n'est pas toujours reconnu d'emblée,

même par des proches qui l'ont encore côtoyé peu de jours auparavant. Il semble être tout à la fois un corps spirituel et un esprit de chair et de sang, puisqu'il apparaît dans une maison dont toutes les portes sont verrouillées, et qu'on peut toucher ses plaies de la main.

Pour le journaliste, ce faisceau d'indices est parlant. Il conforte son hypothèse selon laquelle il n'y a pas eu de résurrection comme le soutient la grande Église depuis des siècles. Après la mort de Jésus, des groupes ont continué à annoncer le règne imminent de Dieu et à préparer sa venue sans se focaliser sur une résurrection du maître. Parmi les groupes qui ont eu un égard pour cette résurrection, les témoignages sont tellement flous et les récits, allégoriques et discordants, qu'on a peine à croire que la résurrection du maître a été vécue autrement que comme une expérience spirituelle ou une réalité diffuse.

Il suffit pour s'en convaincre de relever ces deux remarques qui trônent en bonne place parmi les lectures d'Olivier. Après sa mort, Jésus est un être qu'on voit à peine, ou trop tard, ou qu'on reconnaît quand il n'est plus là, comme les pèlerins d'Emmaüs pour qui les yeux s'ouvrent quand Jésus disparaît. Dans le final de l'évangile de Mathieu, bien que des disciples se prosternent devant Jésus ressuscité, « quelques-uns ont quand même des doutes. » On ne peut mieux dire que de tous temps, la résurrection a été controversée, même parmi les fondateurs.

La prochaine tâche de Martin sera de voir comment ont pu naître ces expériences de la résurrection, et comment elles ont été consacrées dans tout le mouvement, mais pour l'heure, il faut se rendre au dîner. Sur le chemin du réfectoire, il repense à sa conclusion. Il sait que la non-résurrection est une hypothèse qu'on ne peut démontrer. Par méthode, il doit donc rester prudent, et n'avancer que sur indices, sans preuve, mais il ne voit pas non plus comment l'hypothèse de la résurrection pourrait être davantage démontrée. On est donc au niveau des croyances, des signes auxquels on se raccroche pour faire confiance à l'une ou l'autre hypothèse, et au vu des éléments qu'il a alignés, c'est à la thèse de la non-résurrection qu'il accorde son crédit.

— Monsieur Laussart ?

Martin se retourne. C'est le père hôtelier qui l'interpelle dans le couloir.

— Comment se passe votre retraite ?

— Très bien, je vous remercie.

— J'ai interrogé le père abbé sur l'identité du conseiller spirituel de votre frère. C'est le père Alain.

— Pourrais-je le rencontrer ?

— En temps normal, oui, mais malheureusement pour vous, il est parti dans une abbaye sœur en Provence pour y former des frères novices.

Martin, qui a l'esprit aiguisé par son après-midi studieux, réagit au quart de tour, se demandant si le départ du père Alain ne serait pas concomitant à celui de son frère. Olivier serait-il un de ces novices, parti en Provence dans le plus grand secret ?

— Si ce n'est pas indiscret, pourrais-je savoir quand est parti le père Alain ?

— Cela fait bientôt six mois.

Six mois, réfléchit Martin, c'est beaucoup. À l'époque, Olivier n'affichait aucune envie de s'enfermer à la Trappe. Il y a peu de chance qu'il soit parti retrouver son conseiller dans le Midi...

— Si vous le souhaitez, je peux demander à un autre père de vous recevoir.

— Vous êtes aimable, mais c'est vraiment le père Alain que je désirais voir. Quand doit-il revenir ?

— Dans un mois ou deux.

— Alors, j'attendrai son retour.

— D'accord. Je vous laisse, car je dois accueillir les retraits pour le repas.

— Merci pour votre aide.

Dans les milieux chrétiens, se dit Laussart, le souci des autres n'est vraiment pas un vain mot, et c'est un réel plaisir de pouvoir en bénéficier. Il a décidé de bien faire de venir chez ces pères trappistes.

9

Pourquoi te caches-tu si bien ?

Après le dîner et une promenade digestive dans la cour de l'abbaye, Laussart s'est endormi comme une masse. Il comptait poursuivre ses lectures après le repas, mais la fatigue a eu raison de son enthousiasme. L'alarme de son GSM l'a tiré de ses rêves à l'heure du petit-déjeuner. Il est ce matin ce qu'on peut dire en pleine forme. S'il pouvait, il se mettrait à siffloter dans les couloirs de l'abbaye. En entrant dans le réfectoire, il le trouve encore plus beau que la veille. Les rayons chauds du soleil levant font éclater les couleurs des vitraux, et la pierre jaune des grandes fenêtres resplendit sous un déluge de lumière.

Ses commensaux ont changé. Il est à une table d'adolescents qui ont de la peine à garder leur sérieux. Un professeur, à l'autre bout de la table, fait de grands yeux en leur direction. Se taire à cet âge, c'est un supplice, sourit Laussart, qui échange la corbeille de pain et le plat de fromage avec ses jeunes voisins. Il remarque qu'une jolie fille aux yeux clairs et à la grande chevelure bouclée le regarde avec insistance, comme lui, hier, le prêtre au déjeuner, mais certainement pour d'autres raisons. Il fixe devant lui son assiette et son bol de café noir, n'osant pas croiser le regard de l'étudiante. En d'autres temps, il s'en serait amusé. Aujourd'hui, il aimerait plutôt partager avec elle

ses récentes découvertes, qui devraient l'intéresser davantage que sa récollection, mais leur agenda ne le permettra pas.

De retour dans sa chambre, le retraitant actif se remet au boulot. Il sait qu'il tient son rond central et son cadre de référence, il n'a plus qu'à remplir les espaces vides. L'événement capital, ce n'est pas la résurrection, mais la mort tragique du messie-roi. Pour les partisans du mouvement né autour de Jean et de Jésus, ce qui anime et fait courir partout, c'est le règne de Dieu, sa venue imminente, or leurs deux messies devaient les introduire dans ce royaume, et ne pas connaître la mort. Leur disparition, coup sur coup, est un drame sans nom, et le règne n'est toujours pas là. Certains ne se remettent pas de cette abomination. Ils quittent le mouvement, déçus ou dégoûtés. D'autres vont rejoindre des mouvements concurrents, comme les résistants zélotes pour les plus décidés, les groupes pharisiens pour les plus placides, ou d'autres mouvements messianiques, qui ne manquaient pas dans la Palestine du premier siècle.

Pourtant d'autres encore continuent malgré l'adversité. Ils restent fidèles au message de Jean et de Jésus, poursuivant sans se décourager leur annonce du règne, qui va bien finir par arriver. Ils prêchent, baptisent, guérissent, exorcisent. Cette persévérance est remarquable, souligne Laussart dans son carnet. À la même époque, d'autres chefs rebelles et leaders messianiques ont été exécutés par les Romains, et leurs mouvements ont vite périclité. Celui de Jésus est passé outre. Pour quelles raisons ? En rassemblant ses notes, Martin voit trois explications à cette exceptionnelle pérennité.

La première, et peut-être la plus importante à ses yeux, c'est que le message a toujours primé sur le messager. Quoi qu'il advienne, ce message doit être délivré. La fin des temps est arrivée, et le règne est proche. Il faut poursuivre l'annonce de cette bonne nouvelle. La deuxième explication, c'est que le mouvement peut compter sur un socle ferme, celui de la famille de Jésus, avec Marie sa mère et Jacques son frère, et quelques solides piliers comme les proches disciples de la première heure, Pierre en tête. La troisième explication, certainement la plus paradoxale, c'est que le déchaînement de violence qui s'est abattu sur le mouvement est un signe supplémentaire que la fin est proche. Nourris de psaumes et de littérature prophétique, certains dans le mouvement vont acquérir la

conviction que, contre toutes apparences, la mort tragique de leur maître n'est pas une erreur de scénario. Le modèle du messie triomphant était certes prédominant à l'époque, mais il n'était pas unique. Des prophètes ont annoncé un autre modèle, celui du serviteur souffrant, de la pierre rejetée par les bâtisseurs, de celui qui comme l'agneau se laisserait mener à l'abattoir en portant avec lui le péché des multitudes.

Dans le mouvement qui se poursuit, les rênes sont désormais aux mains des chefs historiques, Jacques et Pierre. Son cœur reste Jérusalem puisque c'est là que Dieu doit établir son roi, selon David lui-même. Sa vie communautaire demeure rythmée par l'annonce de la bonne nouvelle, le partage des biens, la prière et les repas pris ensemble autour du pain et du vin, à l'image du royaume qui vient. Dans ce mouvement se renforce peu à peu l'idée que la mort de Jésus a un sens. Certes, même si elle a pu apparaître rapidement, cette interprétation nouvelle du supplice du maître n'a pas dû convaincre tout le monde. Elle était sans doute portée par les milieux les plus prophétiques, les plus lettrés ou les plus mystiques, mais elle a fait son chemin et gagné du terrain, s'enrichissant au fil du temps de nouveaux éléments.

Jésus ne serait pas mort en vain. Le juste parmi les justes a donné sa vie pour la multitude. Son sacrifice a peut-être un sens dans la venue du règne, comme une anticipation du royaume, une alliance nouvelle pour les temps nouveaux. Oui mais alors, se dit Laussart en paraphrasant les adeptes du mouvement, si sa mort a un sens, s'il est le serviteur souffrant qui anticipe le royaume, Dieu doit le justifier, tôt ou tard. S'il est le premier par sa mort à sceller le royaume qui vient, il doit également être le premier à se voir glorifié, à être relevé des morts, à siéger à la droite du Père, comme les prophètes l'ont aussi annoncé. Pourquoi devrait-il attendre le jour du jugement pour être justifié, et siéger avec Dieu dans le royaume ?

C'est sans doute ici, insiste Laussart, conscient de l'importance du moment, qu'a eu lieu le tournant capital. Si tout le monde dans le mouvement en était resté à l'idée d'une mort abrupte et inexplicée du maître, on aurait continué à annoncer la venue imminente du règne en faisant le gros dos, espérant se retrouver tous, le maître en premier, rapidement, dans la félicité du Père. Toutefois une autre idée

a surgi, celle d'une mort justifiée du maître dans la perspective du règne, et cette idée en a entraîné une autre : celle de sa résurrection anticipée. Suivant quelle logique ? Celle de la singularité.

Dans sa mort, Jésus s'est démarqué de tous les autres justes avant lui par un sacrifice qui signe, une bonne fois pour toutes, la venue ferme et définitive du royaume. Il ne serait donc pas normal que pour sa justification, sa glorification, il reste aligné sur tous les autres justes, et doive attendre le jour du jugement pour être relevé des morts. Si sa mort est unique dans l'histoire du règne, alors sa résurrection doit l'être aussi. En conséquence, le maître n'a pas attendu le jour du jugement pour être relevé des morts avec tous les autres justes, il siège déjà à la droite du Père.

C'est un raisonnement puissant, qui peut tenir la route, mais comment a-t-il pu percer dans le mouvement ? Ce n'est après tout qu'une construction de l'esprit, une formule théologique, qui n'est même pas indispensable à l'annonce du règne. Martin se lève et se dégorde les jambes. Il sait qu'il est au cœur du mystère, sentant confusément que cette interprétation de la mort du maître est l'événement capital de l'après-Jésus. Comme à son habitude, il se plante devant la fenêtre de sa chambre, les mains dans les poches, réfléchissant à ce scénario post-mortem.

Bien sûr, concède-t-il, ce serait plus simple de croire à la résurrection pour tout expliquer. Jésus serait mort suivant le plan de Dieu pour sauver l'humanité, et il aurait été ressuscité le troisième jour pour marquer la victoire finale de la vie sur la mort. Tout le reste en découlerait, facilement : les apparitions, l'annonce de sa résurrection, le don de l'Esprit saint pour continuer son œuvre à travers l'Église, en attendant son retour triomphal à la fin des temps, et la vie éternelle pour les croyants. C'est la thèse officielle que l'Église défend depuis des siècles, mais Laussart ne peut s'y résoudre, persuadé que cette thèse s'est élaborée longtemps après les faits, et contrairement à beaucoup de faits. Il doit encore fonder sa propre thèse, celle qu'il suit sur les traces de son frère.

Il enfile sa veste et sort se promener dans la cour de l'abbaye. Il marche à pas lents, humant l'air frais comme un prisonnier sorti de sa cellule. Et si je repartais en arrière ? s'interroge-t-il soudain. Après la mort de Jean et avant sa montée à Jérusalem, Jésus évoque avec

ses proches la possibilité d'une fin tragique. Il ne la souhaite pas, mais elle pourrait s'imposer à lui comme elle s'est imposée à Jean et à bien d'autres prophètes. Cette perspective l'effraie sans toutefois le dissuader de poursuivre. Les discussions sont vives dans le mouvement. Le messie ne peut mourir, soutiennent certains, il ne faut donc pas se jeter dans la gueule du loup. Au contraire, rétorquent d'autres, il faut porter le message au cœur de Jérusalem, là où doit survenir le royaume, quel qu'en soit le prix. D'autres encore, minoritaires sans doute, estiment que la souffrance du messie est un passage obligé vers la libération du mal et de Satan, comme l'ont prédit certains prophètes.

Quand Jésus agonise sur la croix, ces discussions lui reviennent peut-être à l'esprit. Dieu l'a-t-il abandonné ? S'est-il trompé en narguant les puissants au cœur de la cité du temple ? Le royaume va-t-il surgir en pleine gloire, son dernier souffle à peine rendu ? Après la crucifixion, les mêmes questions vont resurgir au sein du mouvement. N'est-on pas venu trop tôt à Jérusalem ? Ne fallait-il pas privilégier la croissance du mouvement avec Jésus à sa tête ? Ne nous sommes-nous pas trompés dans la lecture des signes du temps ? Cependant, ceux qui le pensaient avant le pensent toujours après : la mort du rabbi est dans le scénario du règne. Ce n'est pas un messie triomphant, guerrier, qui inaugurerait le royaume, mais un messie humble et souffrant, que Dieu va justifier pour fonder ses temps nouveaux et sa terre nouvelle.

D'accord, marmonne Laussart, qui continue à faire les cents pas dans la cour, jusqu'ici, tout se tient. Certains pensent qu'il faut continuer à annoncer la bonne nouvelle du règne malgré la mort scandaleuse du maître. D'autres pensent même que cette mort, contre toute attente, renforce cette bonne nouvelle, mais pourquoi une résurrection anticipée ? Ceux qui à l'époque croyaient à la résurrection des morts n'y voyaient qu'une justification, unique et collective, des serviteurs de Dieu à la fin des temps. Ils n'envisageaient pas la résurrection individuelle d'un juste avant tous les autres, or c'est précisément ce que vont avancer certains dans le mouvement. Est-ce qu'un messie humble et souffrant ne pouvait justement pas attendre la fin des temps pour ressusciter avec tous les autres ? Apparemment, non. C'est embêtant, juge Laussart, car

l'hypothèse d'une résurrection individuelle et anticipée est encore plus difficile à faire passer que celle d'une mort justifiée du messie. Pourtant, elle a fini par s'imposer.

Martin reprend la direction de sa chambre. Il s'étend de tout son long dans le fauteuil, et se croise les doigts derrière la nuque. Il est revenu en arrière, mais ne prendrait-il pas le problème du mauvais côté ? Il a privilégié un scénario déductif : la mort de Jésus doit avoir un sens, elle est unique dans l'avènement du règne, donc sa résurrection doit l'être aussi. Il n'arrive toutefois pas à accrocher ce scénario à la réalité du mouvement, et se demande s'il ne devrait pas partir à l'envers. Le scénario serait alors inductif : la résurrection de Jésus ne serait pas l'aboutissement d'une construction théorique, mais le point de départ d'un cheminement pratique, débouchant sur l'affirmation d'un fait ou d'une croyance. Ce raisonnement lui paraît mieux engagé. Il suffit de refaire l'épreuve contraire.

Nous sommes après la mort du maître. Le mouvement se poursuit, déforcé par certains départs, et sans doute sur un mode mineur pour éviter les persécutions. Malgré les discussions d'avant la montée fatale à Jérusalem, l'hypothèse d'une mort explicable de Jésus n'a pas encore cours. L'attention reste centrée sur la venue imminente du règne, et les retrouvailles avec Jean et Jésus qui ressusciteront avec tous les justes.

Ce qui va tout changer, c'est le sentiment qu'éprouvent certains de la présence du maître à leurs côtés, non pas comme le décriront les récits évangéliques des dizaines d'années plus tard, avec un corps spirituel mal défini ou un esprit de chair et de sang qu'on reconnaît sans reconnaître, mais plutôt comme Martin en a fait involontairement l'expérience avec son frère, quand il a eu l'intense sensation de sa présence. Comment d'ailleurs rendre compte d'une telle expérience ? Il y a bien un sentiment de présence, mais la personne n'est pas là. Ce n'est ni un rêve ni une hallucination, juste une sensation, mais forte et bien réelle.

Voilà le fait troublant que beaucoup ont voulu comprendre, et qui a guidé les réflexions sur le sort particulier de Jésus : si nous sommes plusieurs à avoir ressenti sa présence, c'est que le maître est vivant, libéré de la mort, et déjà à la droite du Père. Il est au cœur du royaume, et il va revenir. Sa présence à nos côtés est une autre bonne

nouvelle.

Sa mort prend dès lors une autre signification. Elle n'était qu'un passage, puisque le rabbi est le premier né dans le royaume. Il était donc bien le messie, qui confirme la venue du règne. C'est du pain béni pour le mouvement. La mort-résurrection du maître est le signe ultime de Dieu qu'on n'attendait pas, et le proclamer va redonner du courage et de la conviction. Désormais, l'annonce du règne se double de l'annonce d'une résurrection, et les deux annonces vont se confondre.

Ce scénario plaît à Martin. C'est probablement une montée inductive de ce type, partant d'expériences spirituelles et de réalités diffuses, qui explique la présence progressive du ressuscité dans le mouvement. Rien n'empêche qu'après coup, des théoriciens aient voulu expliquer cette réalité au moyen de formules théologiques, mais l'origine du ressuscité est bien dans le sentiment d'une présence, pas dans un raisonnement déductif. Martin souffle, pensant avoir relevé le défi. Il jette un coup d'œil à travers la fenêtre. Le temps se gâte, mais il ne pleut pas. Étrangement, lui d'ordinaire sensible à la couleur du ciel, il reste indifférent à la venue de nuages lourds. Il est toujours immergé dans son raisonnement.

Le carillon sonne les douze coups de midi. L'heure du déjeuner approche, mais Martin n'a pas faim. Sa tension intellectuelle lui tient lieu de nourriture. Il a connu cela tant de fois à la rédaction, quand quelques cafés serrés bien sucrés l'aidaient à tromper son estomac, qu'il s'est juré de ne plus se faire avoir. Il se résout donc à prendre la direction du réfectoire où, une fois n'est pas coutume, il est le premier à table.

Pendant tout le déjeuner, il se rejoue le scénario de l'après-crucifixion. À plusieurs reprises, il est tiré de ses pensées par ses voisins de table qui lui passent les plats. Il s'en excuse volontiers, plaidant la distraction. Quand il a une idée en tête, le monde autour de lui peut s'écrouler. Contre cela, il n'a aucun remède, ayant renoncé depuis longtemps à s'amender, c'est peine perdue.

Que devient la dépouille de Jésus, alors ? se demande-t-il en rejoignant sa chambre, car la résurrection possible du maître pose la question de son corps. Dans l'anthropologie juive, corps et âme ne font qu'un. Si Jésus est ressuscité, c'est chair et esprit tout à la fois.

Les Grecs peuvent s'accommoder d'une résurrection spirituelle, le corps n'étant qu'une enveloppe dont l'âme peut très bien se passer. Pour les Juifs, c'est autre chose. Si le maître siège aujourd'hui à la droite du Père, son corps ne peut plus reposer dans une sépulture ici-bas. Une résurrection individuelle avant la fin des temps, il fallait déjà oser, mais si, en plus, c'est une résurrection uniquement en esprit...

Martin interroge ses notes. Il sèche, ne voyant pas comment résoudre le problème. Il y a bien l'hypothèse d'un enlèvement du corps pendant la nuit, par les autorités du temple ou le pouvoir romain, pour éviter qu'une vénération se développe autour de l'illuminé de Nazareth, mais le problème n'est peut-être pas là. Il se peut que la question du corps n'ait pas agité les esprits de l'époque comme nous le pensons aujourd'hui. Les expériences de présence du maître, qui ont conduit à l'idée de sa résurrection, ont avant tout été vécues comme des preuves d'authenticité de son message. La localisation de la dépouille devenait secondaire, s'effaçant devant la certification que le royaume était proche, signature ultime de Dieu.

Donc, résume Martin en s'étirant les bras, cette foi naissante en la résurrection du maître va propulser le mouvement. Du vivant de Jésus, les guérisons, les exorcismes, l'enthousiasme des foules étaient autant d'indices de la venue du règne et du bien-fondé de la mission. L'élévation de Jésus à la droite de Dieu devient le signe suprême et inattendu de la vérité du royaume. En le relevant des morts, Dieu a effacé l'ignominie du supplice, et a scellé la promesse de sa venue salvatrice. Il faut dès lors annoncer partout que la mort-résurrection de Jésus rapproche encore plus de la délivrance.

Si on fait un instantané du mouvement peu de temps après cette pâque tragique, qu'obtient-on ? Des défections, sans doute nombreuses, qui ont éclairci les rangs, mais des convaincus aussi qui continuent à annoncer le salut, et parmi eux, un noyau dur soutenant que Jésus est vivant. Ce courant « résurrectionniste » apporte un nouvel argument à la cause. En glorifiant son messie, Dieu leur procure l'arme absolue, car s'il a ressuscité son messie avant tous les autres justes, c'est que la fin des temps est vraiment proche.

On s'imagine facilement que l'argument de la résurrection a changé la donne. L'autorité est désormais réclamée par ceux à qui le

maître s'est fait voir. La branche familiale du mouvement autour de Jacques, sa branche plus institutionnelle autour de Pierre, les branches moins organisées des charismatiques ou des prophétiques autour de Marie de Magdala revendiquent tour à tour leur adoubement par le ressuscité. Voilà très probablement, souligne Martin avec satisfaction, l'origine de tous ces récits d'apparition dans les évangiles, avec chacun sa touche personnelle et sa couleur locale, donnant au final un aspect de fatras. Les auteurs des évangiles ont collecté ces récits discordants comme autant de lettres de créance des différentes sensibilités du mouvement, toutes signées de la main du ressuscité.

Les plus fonceurs vont tout miser sur cet argument, et l'arbre va peu à peu cacher la forêt. Conçue au départ comme le signe ultime de Dieu attestant de la venue du règne, la mort-résurrection de Jésus se transforme en thème central de la bonne nouvelle et de la foi. Le messager devient le message. De messie humble et souffrant, Jésus se mue en ressuscité magnifique, Christ en gloire, Seigneur et Fils du Dieu tout-puissant. On va lui rendre un culte, comme à un véritable Dieu. Saül de Tarse, mieux connu sous son nom romain de Paul, va être pour beaucoup dans le développement de ce courant. Il n'a pas côtoyé Jésus, mais va se proclamer l'apôtre des gentils, celui qui a mission d'annoncer la bonne nouvelle au monde entier. Il n'a pas connu Jésus selon la chair, qu'à cela ne tienne : il le connaît selon l'esprit. Ses visions mystiques compensent, et pour faire pièce à la nouvelle autorité des « adoubés », Paul aura aussi sa reconnaissance directe. Le ressuscité lui apparaîtra, à lui « l'avorton », sur le chemin de Damas. C'est sa lettre de créance, qui validera la nouvelle aventure...

Martin relit un passage souligné par Olivier dans ses fiches : « C'est probablement cette foi généreuse et enthousiaste en la résurrection de Jésus qui a ouvert la porte à toutes les dérives. Le mythe christique et le système paulinien vont s'engouffrer dans la brèche. Les fondateurs du mouvement se retrouveront vite dépossédés de leur royaume et de leur maître. L'Église et le Christ vont progressivement prendre leur place. » Ces quelques lignes placent l'enquêteur à la charnière du Jésus de l'histoire et du Christ façonné. C'est ici que tout s'est joué.

Martin a besoin d'air. Il a parcouru une belle distance sur le deuxième côté de son triangle d'or, il doit maintenant digérer. Le ciel reste nuageux, mais la pluie ne menace pas. Une bonne marche le tente. Il manquera le goûter, mais c'est peu de choses. Il enfle de nouveau sa veste, et se dirige vers la porte menant aux bois environnants. L'excitation de ses découvertes l'a éreinté. Il se réjouit d'arpenter des chemins de verdure.

Les sentiers forestiers sont majestueux. Ils traversent des futaies imposantes, et côtoient des feuillus centenaires. L'air est tonifiant, et le silence, sacré. Au détour du chemin, Martin aperçoit l'abbaye. Il s'arrête et contemple, prenant tout à coup conscience de sa chance d'être là. Il est vivant, et il le sent. Il sait que cet instant va passer, et pourtant il aimerait qu'il dure à jamais. Il aimerait tant que l'éternité existe, que son bonheur soit sans fin... Il suspend son monologue intérieur, lève les yeux et sent couler ses premières larmes. Malheureusement, une éternité de bonheur n'est qu'un rêve. J'aimerais tellement que tu existes, crie soudainement Martin en direction de nulle part, toi le Dieu d'Olivier et de Jésus, mais je n'arrive pas à t'imaginer. J'aimerais remercier quelqu'un pour tant de beauté, mais je ne vois qu'un ciel vide. Je ne sens aucun sourire pour m'accueillir après ma mort, personne pour me consoler. Pourquoi te caches-tu si bien si tu es là... ?

Le promeneur reprend sa marche, le cœur gros. Il est triste que la vie soit si belle et pourtant sans réponse. Il se désespère devant cette énigme sans issue. Il en a fait des cauchemars quand il était jeune, et Olivier devait le prendre dans ses bras, car il n'y avait rien d'autre à faire. Olivier n'avait pas la clé, personne ne l'a. Il faut juste prendre l'existence comme un cadeau, sans savoir d'où elle vient. Martin a toujours haï cette incertitude, mais contre un tel mystère, il n'y a rien à faire. Le journaliste a renoncé à le percer, contre son gré. Il rejoint l'enceinte de l'abbaye pour reprendre sa quête. C'est son seul moyen de vivre avec son frère, sa meilleure façon d'exister.

10

Le royaume ne vient pas

Si je résume bien, se dit Laussart après avoir patiemment relu ses dernières notes, vissé à son petit bureau monacal, trois facteurs clés vont jouer dans la mythification de Jésus. Il y a l'éloignement géographique, quand le mouvement va essaimer aux quatre coins de l'empire romain, et prendre ses distances avec les repères palestiniens. Il y a l'éloignement chronologique, quand le royaume en retard va laisser la place à d'autres références. Il y a enfin le coup de grâce porté par la répression des révoltes juives et la destruction du temple de Jérusalem en 70, qui vont faire éclater le centre de gravité historique du mouvement. Cela me semble assez net comme résumé, conclut Laussart, mes ronds dans l'eau ont belle figure.

Après la mort de Jésus, le mouvement se structure en trois cercles. Le premier, central, est la communauté historique à Jérusalem, avec à sa tête Jacques et ses autres frères. Le deuxième cercle est celui des communautés satellites, basées en Judée, en Galilée et à la périphérie immédiate de la Palestine. Le troisième cercle, ce sont les communautés fraîchement établies dans tout le monde romain, à Alexandrie, en Syrie, en Asie mineure, en Grèce et peut-être déjà à Rome. Ces dernières poussent au sein de la diaspora juive, à l'initiative de sympathisants venus de Palestine ou de retour

de pèlerinage à Jérusalem. Des non-Juifs gravitant autour des synagogues de la diaspora commencent probablement à se joindre au mouvement. La religion juive, licite dans l'empire, a toujours attiré des autochtones, prosélytes ou simples craignant-Dieu. La rigueur morale de ce petit peuple sémitique et son incroyable audace à ne proclamer l'existence que d'un seul Dieu font forte impression, et suscitent çà et là de la sympathie.

À ces trois cercles se superposent les différents courants actifs dans le mouvement. Il y a le courant dynastique, attaché à l'ascendance davidique de Jésus et de sa famille, le courant institutionnel, fidèle aux piliers historiques que sont les disciples de la première heure, le courant charismatique, sensible à l'action spontanée de Dieu à travers les guérisons, les exorcismes ou les visions prophétiques, et peut-être d'autres courants encore, restés proches de leur sensibilité d'origine dans le judaïsme d'alors.

Dans l'entrelacs de ces cercles et de ces courants navigue la bonne nouvelle, basée sur l'annonce du règne qui vient et le changement de vie que cela implique. Cette annonce se double de celle de la mort-résurrection de Jésus qui, pour certains, est l'événement capital effaçant tous les autres. C'est dans cette sensibilité que va s'enraciner l'avenir de tout le mouvement, avec comme principe actif le très remuant apôtre Paul.

À ce moment, cette branche novatrice est minoritaire. Elle gagne surtout des suffrages dans les communautés éloignées de la Palestine, et les tenants de cette mouvance doivent batailler ferme avec les patrons à Jérusalem. Le fameux concile, dont les Actes des apôtres ont gardé la trace, est représentatif de cette lutte d'influence. Paul y défend le développement non-juif et hellénisant du mouvement. Comme tout le monde reste convaincu que l'arrivée du royaume est imminente, cette excroissance un rien exotique est tolérée. Pas la peine de se battre outre mesure : Dieu va installer son règne d'ici peu, et tout régler par la même occasion.

L'éloignement géographique va d'abord faire son œuvre. Puisque Jérusalem ferme les yeux sur les particularités non-juives du mouvement, les hellénisants ne vont pas se priver. Le vivier dans l'empire est immense, et Paul est infatigable dans ses tentatives de colonisation. Pour gagner des ouailles, il se fera Juif avec les Juifs,

Grec avec les Grecs, et Romain avec les Romains. Les particularités locales commencent à colorer le discours, et le nombre des convertis augmente. Jésus et ses témoins palestiniens sont loin.

L'éloignement chronologique va prendre le relais, et c'est sans doute ce facteur temps qui va peser le plus. Jésus avait misé sur l'urgence : le règne de Dieu arrive, et il faut tout lui sacrifier. Jésus avait même dit que beaucoup parmi ses auditeurs ne verraient pas la mort avant que le royaume s'installe dans toute sa gloire, or le temps passe, et le règne n'est toujours pas là. La fièvre messianique retombe. Les témoins de la première heure disparaissent les uns après les autres. Le calendrier prophétique prévoyait la fin des temps quelques années tout au plus après la mort de Jésus, mais les années passent, inexorablement, et la fin des temps, le retour en gloire de Jésus à la droite du Père se font cruellement attendre. Se serait-on trompé ?

Pendant ce temps, loin de Jérusalem, de la Galilée et du monde palestinien, les communautés de Paul et des autres missionnaires hellénisants continuent à prospérer. On s'interroge sur leurs discours, et on se demande s'ils n'ont pas raison. Que disent-ils au juste ? Qu'il faut repenser le règne autrement : il n'est sans doute pas pour tout de suite, car il faudra d'abord porter la bonne nouvelle à tous les peuples de la terre. Le règne ne sera pas pour les seuls enfants d'Israël. Toutes les nations seront invitées au banquet du royaume, il suffit qu'elles aient foi en Jésus ressuscité.

À bien y regarder, c'est un tout autre mouvement qui prend forme. Le « ici et maintenant » du règne devient une promesse de « partout et plus tard ». Le rabbi messager se transforme en héros divin, la foi dans le Christ sauveur tient lieu de viatique. L'Église, assemblée des croyants, se profile comme l'antichambre du royaume, sa salle d'attente. Avec ses structures, ses pratiques, son culte et ses rites naissants, cette Église prend peu à peu de l'épaisseur, devenant le substitut obligé du règne.

L'écrasement par les Romains des révoltes juives en Palestine, fin des années 60, et la destruction du temple de Jérusalem en 70, marquent la fin du mouvement historique de Jésus. Les Juifs sont réprimés, et beaucoup doivent quitter leurs terres. Le temple détruit, c'est toute la structure culturelle traditionnelle qui s'effondre. Le

mouvement pharisien va reprendre le judaïsme en main, et le recentrer, non plus sur le temple, mais sur la Torah, l'étude des textes et la synagogue. Le mouvement de Jésus à Jérusalem, en Judée et en Galilée, est emporté dans la tourmente. Il doit se replier en bordure de Palestine. Des communautés cherchent refuge dans les territoires limitrophes ou dans les contrées éloignées de la diaspora. Le contrepoids aux branches hellénisantes du mouvement décline. Le centre de gravité n'est plus à Jérusalem, il est éclaté en de multiples points autour de la Méditerranée. Le mouvement historique est mourant. C'est désormais à Alexandrie, à Antioche, en Asie mineure, en Grèce ou à Rome qu'on donne le ton. Les cadres y ont été formés ou influencés par l'enseignement de Paul. La porte est désormais grande ouverte au christianisme de l'apôtre des gentils et à la consécration de ses Églises.

Ce que Jean et Jésus ont refusé de faire, Paul l'a fait : il a jeté les fondements d'une nouvelle religion. Elle sera basée sur le Christ sauveur, et quand son système doctrinal sera mûr, on l'appellera le christianisme. À travers son enseignement et ses lettres, Paul martèle que la Torah, cette loi juive qui marque l'alliance entre Dieu et son peuple, n'est plus la valeur centrale, et qu'Israël, en tant que nation choisie par Dieu, n'est plus le peuple élu. À leur place, une nouvelle loi selon l'esprit est instaurée, celle de la foi en Christ, et un nouvel Israël selon l'esprit est désigné, celui du peuple des croyants à travers le monde.

Paul présente Jésus comme l'égal de Dieu, le premier né de toute la création. Il a pris la forme de serviteur, est descendu sur terre, a souffert, et est mort pour laver les péchés de la multitude. Dieu l'a ressuscité pour notre justification. Il est maintenant à la droite du Père, et il reviendra à la fin des temps pour juger les vivants et les morts. Tous ceux, Juifs ou non, qui acceptent le sacrifice de ce Christ, et le reconnaissent comme Seigneur et Dieu, seront pardonnés, et recevront le don de la vie éternelle. Le jour du jugement, Dieu relèvera les morts en leur rendant un corps spirituel, et les vivants s'élèveront dans l'esprit en quittant leur corps de chair. Les vivants et les morts monteront vers les nuées du ciel à la rencontre du Christ sauveur. Ce sera l'heure du royaume spirituel, dont la chair et le sang ne peuvent hériter.

Qu'est-ce que cela a encore à voir, se demande Martin, avec le royaume chaleureux, fraternel et imminent que Jésus annonçait ? Paul s'est certainement nourri des multiples courants de la pensée juive, comme ces mouvements spiritualistes qui exaltent la sphère céleste, la préexistence de sauveurs cosmiques et les récompenses dans l'au-delà après la mort. Il a même probablement fait siens des concepts non-juifs forgés dans le monde hellénistique, parmi les multiples rites, mythes et croyances qui circulent autour de la Méditerranée. En mélangeant le tout à l'héritage palestinien des premières heures du mouvement, il a fini par créer une vision du monde et du salut qui fondera le christianisme à venir. L'évangile de Paul, c'est un Christ céleste, préexistant et éternel, qui sauve l'humanité par sa mort sur la croix, et qui est source de vie dans le royaume spirituel pour tous ceux qui ont foi en lui. C'est le mystère caché depuis des siècles que Paul peut enfin révéler, car il tient cette bonne nouvelle directement du Christ, du haut du ciel.

Martin comprend que le credo de ce Paul fut longtemps jugé suspect à Jérusalem, où on l'a pris pour un battant généreux mais divaguant dans ses visions mystiques, et même dangereux dans ses emportements de langage. Puis les années ont passé. Les communautés de Paul et de ses semblables se sont multipliées. Elles sont devenues majoritaires, et quand le couperet romain est tombé sur Jérusalem et la Palestine, les Églises hellénisantes ont eu un boulevard devant elles.

En résumé, note rapidement Laussart dans un coin de son carnet, en l'espace de quelques décennies, le royaume imminent de Dieu sur terre est devenu une entreprise céleste à échéance indéterminée, la fièvre messianique s'est éteinte au profit d'une Église s'instituant, le rabbi Jésus s'est mué en Christ cosmique, le corps s'est effacé devant l'esprit, et les œuvres se sont estompées au profit de la foi. Le Jésus de l'histoire étant mort, vive le Christ de la foi ! Cela fait frémir, conclut Laussart, qui imagine sans peine la déception d'Olivier.

Pourtant, les tenants du mouvement originel se sont battus pour subsister. On en trouve traces dans le Nouveau Testament et d'autres écrits non-canoniques. Ces groupes de résistants n'ont jamais affublé Jésus d'un caractère divin. Ils n'ont pas plus accordé de crédit à la thèse qui finira par l'emporter, selon laquelle Jésus aurait fait

sacrifice de sa chair et de son sang pour sauver l'humanité. On sait que des groupes d'adeptes sont restés réticents à l'idée que Jésus ait été ressuscité des morts avant la justification collective de tous les saints à la fin des temps. Pour ces tenants de la ligne historique, le pardon des péchés et l'entrée dans le royaume dépendent d'une vie honorable et de bonnes actions.

Au quatrième siècle, on retrouvera encore des groupes d'ébionites dans les zones orientales de la Palestine. Ces « pauvres », selon l'étymologie hébraïque, se rattachent au cercle de Jérusalem. Ils se sont réfugiés en Transjordanie après la répression romaine de la fin des années 60. Ils faisaient de Jésus un homme ordinaire, né de Marie et de son époux, et pas le Fils de Dieu. Ils continuaient à observer les commandements de la Torah, essentiels pour eux au salut, ne reconnaissaient que la version hébraïque de l'évangile de Matthieu, et considéraient Paul comme un traître.

Ces tenants de la ligne originelle, aussi multiples et variés qu'ils aient pu être, n'ont guère eu d'influence sur la définition ultérieure de l'orthodoxie. La grande Église s'est construite sans eux. Le Nouveau Testament, quand on a dû arrêter la liste des écrits fiables, ne leur a laissé qu'une toute petite place. Les générations de croyants se sont succédé dans tout l'empire en ignorant même qu'ils aient pu exister.

Paradoxalement, quand Paul a dénaturé le mouvement en l'adaptant au goût des non-Juifs et des non-Palestiniens, il a contribué à pérenniser la marque « Jésus » à travers le monde. Transformant le judaïsme qu'il aimait pour l'offrir au monde qu'il aimait tout autant, il a dénationalisé puis dématérialisé le royaume de Dieu. Pour les Grecs et les Romains, parfois plus ouverts et mieux disposés que ses frères juifs, il a troqué le salut par la restauration d'Israël contre le salut par la foi en Christ, devenant sans le vouloir le fondateur du futur christianisme.

Quand il meurt dans les années 60, Paul croit toujours à l'imminence du royaume de Dieu, et les ponts ne sont pas coupés avec le judaïsme. Ce n'est qu'un siècle plus tard, quand Églises et synagogues vont s'excommunier les unes les autres, que le christianisme tel que nous le connaissons va s'inventer. À ce moment, il faut trouver un inventeur, et l'apôtre Paul a le meilleur

profil.

Martin quitte son bureau et fait les cents pas dans la chambre. Les mains dans les poches, comme toujours, regardant alternativement le plancher et le plafond, il réfléchit aux conséquences de cette dénaturation. C'est l'éloignement progressif dans l'espace et le temps, autorisé par les retards du règne, qui a permis les déformations. Dès le moment où l'idée du Christ-ressuscité-sauveur s'est autonomisée, elle a cheminé un peu partout, se chargeant d'espoirs divers et d'interprétations nouvelles. Paul et les missionnaires de sa trempe ont rencontré des audiences faciles sur des terrains favorables. Pour s'assurer le succès de l'idée, ils ont naturellement composé, mâtiné, inclus.

Ils se sont mesurés à la gnose, ce courant très prégnant pour lequel le salut est dans la connaissance intime du divin, et qui a influencé de nombreuses écoles de pensée, jusque dans le judaïsme. Sa théorie des deux mondes, l'un parfait, celui d'en haut, et l'autre imparfait, celui d'en bas, a connu le succès autour de la Méditerranée. L'homme participe de ces deux mondes, et sa part divine n'aspire qu'à réintégrer la sphère céleste. Pour cela, il est aidé par des messagers divins qui le conduisent sur le chemin de la libération par la connaissance, la gnose. Beaucoup voient en Jésus le messager divin par excellence. En tant que Christ, il est le Logos divin incarné, le Verbe de Dieu, la Raison qui conduit au salut, à la communion avec la source divine transcendante.

La gnose forge des confessions de foi qui agiteront beaucoup d'Églises au cours des premiers siècles. Plusieurs évangiles, comme ceux de Thomas et de Judas, seront rejetés du canon officiel parce qu'ils laissent transparaître trop clairement leur attachement à la gnose, qui, malgré tout, contribuera à définir des concepts clés de la doctrine à venir. Au commencement était le logos, le logos était Dieu, il s'est fait chair, et a résidé parmi nous. Jésus est le logos, le chemin, la vérité, la vie. La foi en lui mène à la connaissance intime de Dieu et au salut... Dans l'évangile de Jean, l'influence gnostique est palpable.

Les cultes initiatiques venus d'Orient, bien répandus dans l'empire romain, ont eu aussi un effet de contagion. Ces cultes à mystères reposent sur les secrets d'une révélation, assurant aux

initiés un contact intime avec les divinités, et un espoir de survie après la mort. Le culte de Mithra fut un concurrent sérieux du mouvement de Jésus. Mithra, dieu perse de la Lumière, est fêté le 25 décembre, jour anniversaire de sa naissance, par le sacrifice d'un taureau. L'animal est égorgé par un pieu sacré au-dessus d'une fosse, et son sang régénère ceux qu'il inonde, les faisant renaître pour l'éternité. Ce baptême du sang confère l'immortalité de l'âme.

Il est difficile de nier l'influence qu'ont pu avoir de tels cultes, très populaires à certains endroits de l'empire, sur les premières liturgies chrétiennes. Les adeptes de Mithra prenaient des repas en commun pour commémorer le festin de leur divinité et du soleil après la création du monde, peut-être en y consommant la chair d'un taureau sacrifié. Les repas pris en commun par les adeptes de Jésus ont pu lorgner sur la thématique de leurs rivaux mithraïstes. La chair et le sang qui sauvent, au fond, c'est ceux de Jésus. Le baptême qui régénère pour l'éternité, c'est le sacrifice du Christ sur la croix. Il est tentant d'associer cette symbolique au partage du pain et du vin dans les eucharisties, pour renforcer le lien des communautés avec le Ressuscité, et dire par la même occasion à qui veut l'entendre que le véritable culte qui libère, c'est celui rendu au Christ, au corps et au sang duquel on communie.

La liste de ces influences peut être longue, se dit Laussart en se rasseyant à son bureau. Les audiences touchées par les missionnaires du mouvement de Jésus sont bercées depuis leur enfance par les récits fantastiques de héros, mi-hommes mi-dieux. Ces audiences ont pu facilement voir en Marie la jeune femme que Dieu a fécondée pour donner naissance à son héros. Zeus et Jupiter l'ont fait à de nombreuses reprises, multipliant leurs progénitures avec des mortelles. Comment ne pas lire la vie et l'œuvre de ce fils de Marie comme la geste prodigieuse du héros parmi tous les héros ? Vaincre des méchants, dominer la nature, mâter des forces hostiles, faire le ménage dans les enfers, c'est très courant dans la mythologie d'alors. Le Christ se devait d'en faire autant...

Le message du mouvement de Jésus a progressé en s'adaptant à ces multiples auditoires, se confortant de ses succès. Puisque le monde entier en atteste, notre thèse est juste. Il faut donc continuer, amplifier, élargir, et contre vents et marées, gagner tous les peuples

de la terre.

Martin jette un œil sur le coin du bureau où sommeille un exemplaire de la Bible. Il sourit en repensant aux évangiles, ces textes qui ne l'irritent plus parce qu'il les comprend mieux. Quand les rédacteurs de ces textes collectent les récits et les traditions à leur disposition, tellement de choses se sont déjà passées. Le temple de Jérusalem est détruit, et avec lui la plupart des souvenirs historiques de Jésus. Ce qui fait vivre les croyants porteurs de ces évangiles, c'est le Christ de la foi, ressuscité d'entre les morts pour enlever le péché du monde, le Seigneur qui siège à la droite du Père et dont on attend le retour pour fêter la venue définitive du règne.

Au sein du judaïsme, ces communautés résistent à la reprise en main des rabbis pharisiens, dont un portrait peu flatteur atterrit rétrospectivement dans la bouche de Jésus. Au sein du monde gréco-romain, elles cherchent leurs marques, et ajustent leurs discours pour implanter la bonne nouvelle du salut, ce que les évangiles trahissent par des épisodes grossis ou inventés. Les faits et gestes de Jésus sont passés à la moulinette du rétroviseur magique. C'est un Christ divinisé, faiseur de miracles prodigieux, appelant de son vivant à croire en son sacrifice et en sa filiation divine, qui est la véritable vedette des évangiles trônant sur la table de Martin.

Moi aussi, s'inquiète Laussart, je suis peut-être en train de me construire un Jésus à ma mesure, un Jésus qui me plaît et me ressemble. Il se lève, et va se planter devant la fenêtre de sa chambre, le regard tourné vers l'extérieur, sans rien voir. Cette interrogation est radicale. Est-il tombé dans le piège qu'Albert Schweitzer dénonçait dans son ouvrage consacré aux recherches sur la vie de Jésus ? Le célèbre Alsacien y montrait que chaque historien a construit son Jésus selon son idée et son époque, rationaliste, romantique, révolutionnaire ou moraliste bourgeois. Chacun a tendance à voir midi à sa porte, et Jésus à sa façon. Laussart est-il tombé dans le panneau ?

Il marche nerveusement dans la chambre, tourmenté par cette question sans réponse. Aurait-il fait tout cela pour rien ? Sa gorge se noue. Il sent monter l'angoisse, et n'a aucun médicament pour se soulager. Il se rend dans la cour, et se met à respirer profondément. Il ne doit pas céder à la panique, mais réfléchir calmement pour

reprendre pied. Il n'a pourtant plus la force de récapituler, son esprit s'embrouille. Il marche sans but, en bras de chemise, dans la fraîcheur du soir qui tombe, puis sans crier gare surgit une lumière. Elle a pour nom Albert Schweitzer, encore lui. Le médecin-théologien insistait sur l'importance de la proche venue du royaume de Dieu pour comprendre l'énigme Jésus. On y revient, se dit Martin, soulagé. L'annonce de l'imminence de ce règne et de l'urgence de la conversion est au cœur de l'énigme. Tout en découle, la vie de Jésus, son exécution et l'endurance de son mouvement. Même si c'est finalement l'Église qui est venue et pas le royaume, pour reprendre la phrase célèbre d'Alfred Loisy, cette Église imprévue n'aurait pu voir le jour sans l'annonce primordiale de Jésus.

Laussart se rassure, il est arrivé, non sans mal, au bout du deuxième côté de son triangle. Jésus est direct, sans dogme complexe, sans spéculation mystique sur sa propre personne. Rien d'autre ne compte que l'arrivée du royaume et l'urgence à s'y préparer. Puis le temps passe. La fièvre eschatologique s'éteint, et l'inculturation dans le monde gréco-romain fait son œuvre. Le messenger devient le message. Jésus se mue en Christ. La foi nouvelle se bâtit autour du mythe paulinien du Fils de Dieu rédempteur, du mysticisme johannique du Logos, du symbolisme croissant des rites et des sacrements, des spéculations de haut vol sur un Dieu trine et un Christ à double nature, à la fois homme et Dieu. L'Église remplace peu à peu le royaume, forge ses dogmes et étend sa discipline.

Le carillon de l'abbaye sonne. Il est huit heures du soir. Laussart a manqué le dîner. Il lui reste une pomme et une banane dans sa chambre, il s'en accommodera. Il se décide d'assister à la prière des moines, et se rend à l'office des complies. L'église est à deux pas. Il s'y engouffre, et s'assied sur le dernier banc. Les moines arrivent un à un, dans leur long habit blanc de cérémonie. Ils s'inclinent devant l'autel, et prennent place chacun dans leur stalle. Sans s'en rendre compte, Martin repart dans ses pensées, et ne réalise pas que l'office commence. « Dieu, viens à mon aide », chante le prieur, « Seigneur, à notre secours », répondent en chœur les autres moines. Il se lève et s'assied au rythme des psaumes, entraîné par le mouvement des autres retraitants, mais son esprit est ailleurs. Il gambade en

Palestine, à Éphèse ou à Alexandrie, essayant de s'imaginer les communautés de croyants, le prêche des missionnaires, les débats houleux avec les contradicteurs juifs ou romains, les prières enthousiastes au lever du jour, et les espoirs de salut par-delà les persécutions.

Tout cela, il le doit à Olivier, qui lui a fait percevoir le défi spirituel, la richesse historique et l'épaisseur humaine de cette folle épopée du mouvement de Jésus. Subitement, les lumières s'éteignent, et l'obscurité tire Laussart de ses pensées. Il ignore ce qu'il se passe, regarde autour de lui, mais tout le monde fait silence. Il attend, suspendu à la moindre réaction de l'assemblée. « *Salve* » lance le moine prieur en chantant d'une voix haute, « *Regina* » poursuivent les autres moines sur un air grégorien. Martin est pris à la gorge par la beauté de cette psalmodie. C'est un hymne à Marie, sur une mélodie douce, planante, envoûtante. Il ne l'avait jamais entendu, et s'extasie devant la performance vocale de ces hommes. Il se laisse porter par l'harmonie du chant, envahi par le même sentiment de plénitude qu'il a éprouvé en arrivant à l'abbaye. De nouveau, se dit-il, le beau sonne vrai, et le vrai sonne bon. Et si c'était tout bêtement ça, le royaume des cieux...

11

Pontifex maximus

Tout roule pour Laussart depuis son lever à l'abbaye. Édith lui a communiqué les coordonnées d'un spécialiste en histoire de l'Église des premiers siècles, un certain Michel Vilaumont, qui a supervisé son travail de fin d'études, et qui enseigne aujourd'hui dans un institut de recherche au nord de Paris. L'historien accepte de rencontrer Martin ce lundi après-midi, pour une interview présentée comme pièce maîtresse dans une série journalistique sur Jésus et son héritage. Le chercheur devant se rendre aux États-Unis le lendemain, la demande de Laussart ne pouvait mieux tomber.

La seule chose qui ennuie Martin, c'est qu'il se retrouve sans magnétophone pour interviewer le spécialiste. Qu'à cela ne tienne, ce matin, il est remonté. Il interviewerait le pape ou la reine d'Angleterre pour le même prix. C'est un sentiment qu'il connaît bien, pour l'avoir souvent rencontré à la fin d'une longue enquête, comme si le corps se relâchait après l'effort, et pressentait un dénouement heureux.

Au moment de régler la note du séjour, le père hôtelier lui a fait cette réflexion : « Vous avez l'œil qui pétille, monsieur Laussart. On dirait que cette petite retraite a été bénéfique. » Martin a dû l'avouer, il s'est regonflé la voilure dans cette abbaye, mais son frère reste

introuvable, et aucun indice n'a surgi d'entre les murs de Notre-Dame des grâces. Il avale maintenant, sans rien dire, les kilomètres le séparant de Vilaumont, qui l'a rassuré sur son itinéraire final. Après la sortie de l'autoroute, il suffit de suivre les indications routières, tout est fléché jusqu'à l'institut.

Le professeur ayant dit vrai, Laussart aboutit sans peine dans le parking des visiteurs, et découvre un bâtiment moderne fait de béton, de verre et d'acier. Ce centre de recherches tient ses fonds de riches mécènes passionnés par l'histoire et les civilisations de la Méditerranée, et les fonds ne semblent pas manquer. L'institut mène en permanence des campagnes de fouilles dans tout le bassin méditerranéen, organise régulièrement des colloques et des séminaires, et ses publications rivalisent d'intérêt avec les revues des plus prestigieuses universités à travers le monde. Laussart est à la bonne porte.

— Bonjour, je suis Michel Vilaumont. Je vous ai vu arriver par la fenêtre de mon bureau. Vous avez fait bonne route ?

— Oui, merci, tout s'est bien passé.

— Excusez-moi de vous recevoir en coup de vent, mais je dois encore terminer deux ou trois petites choses avant mon départ pour les États-Unis.

— C'est moi qui vous demande pardon de vous presser ainsi.

— Vous êtes le bienvenu. C'est plutôt rare de recevoir un journaliste à l'institut. Vos confrères se font très discrets, malgré les invitations répétées à nos colloques et conférences.

— Sans doute que Jésus et l'Antiquité, ce n'est pas très vendeur pour eux.

— Vous devez avoir raison. Venez dans mon bureau, nous y serons plus à l'aise.

L'antre du professeur est comme Martin l'imaginait. Les murs ne sont qu'une étagère de livres et de revues scientifiques. Seules quelques photos de famille viennent rompre cette lourde atmosphère de savoir. Pourtant, Vilaumont n'a rien de l'historien austère. Il a plutôt l'air enjoué, ce qui est de bon augure pour l'interview.

— Alors, dites-moi, monsieur Laussart, qu'est-ce qui vous amène à l'Église des premiers siècles ?

— Une histoire de famille, si je peux dire. Mon frère a accumulé

ces dernières années une somme impressionnante de lectures sur Jésus, son mouvement et les premières Églises. J'ai parcouru toutes ses notes, et j'y ai découvert des choses extraordinaires, d'authentiques révélations pour moi qui suis un grand profane. Mon réflexe de journaliste a été de me dire : « Ce serait trop bête de garder ça pour moi. » J'ai donc en projet la publication d'une série d'articles sur le Jésus de l'histoire, l'élaboration d'un Christ et la consécration de son mouvement à travers l'empire romain.

— Projet ambitieux...

— Je vous rassure : ce n'est qu'une approche de journaliste, sans prétention scientifique. Mes articles ne seront qu'une synthèse, la plus accessible possible, d'un sujet qui remplit des bibliothèques entières à travers le monde. Les lecteurs ne devront pas s'attendre à une vérité absolue.

— Tant mieux. J'avais une appréhension à l'entame de cette interview, car j'ai eu quelques expériences malheureuses avec certains de vos confrères. Ils m'ont fait dire des choses que je n'avais jamais soutenues, et ils ont agrémenté leurs articles d'amalgames et de raccourcis qui m'ont valu la réprobation de mes pairs. Vous me semblez plus modeste, et plus sérieux... Veuillez m'excuser un instant. J'entends mon collègue dans le couloir, et je dois absolument lui toucher un mot avant qu'il quitte l'institut.

Laussart sent que cette mise au point commune, d'entrée de jeu, va faciliter les échanges. Il ne se repasse même pas en tête le canevas de son interview. Il sait que tout ira bien, qu'il est dans un jour faste.

— Alors, monsieur Laussart, sur quels points précis puis-je vous aider ?

— J'aimerais qu'on aborde les moments clés du jeune mouvement chrétien. Comment réagissez-vous, en tant qu'historien, à la célèbre phrase d'Alfred Loisy : « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue. »

— C'est une phrase qui résume très bien la situation, aux yeux de l'historien que je suis, mais il faut s'entendre sur ce qu'on met derrière les mots « royaume » et « Église », et sur le lien qui les unit.

— Précisez, je vous prie...

— Sur le profil exact du royaume annoncé par Jésus, les exégètes ont dépensé une énergie considérable à tenter de le cerner sans avoir

pu, à mon sens, se mettre d'accord sur une formulation unanime. C'est qu'au premier siècle en Palestine, les visions de ce royaume de Dieu sont multiples. Les Juifs et leurs courants religieux ont des attentes différentes envers ce règne qui doit venir sur terre, dans les cieux ou les deux à la fois, de manière imprévisible par la seule volonté de Dieu, ou poussé par des actes volontaristes des fils d'Israël. Les évangiles nous décrivent un Jésus prudent dans la définition de ce royaume. Il en parle par images, par allégories, et il ne se prononce jamais sur le moment précis de sa venue. La seule chose que l'on peut dire avec certitude, c'est que Jésus croit à la venue imminente de ce royaume.

— Or ce royaume n'est pas venu...

— C'est l'autre chose que l'on peut dire avec certitude. Quels que soient son contour et son contenu précis, ce royaume n'est pas venu, ni du temps de Jésus, ni du vivant de ses disciples immédiats, ni au cours des générations qui vont suivre. Alors vous comprenez que dans la phrase de Loisy, tout va dépendre de ce que vous mettez derrière le mot « Église » et du lien qui relie cette Église au royaume annoncé. L'historien que je suis n'a pas à se prononcer sur la qualité intrinsèque de ce lien. L'héritage en droite ligne, la transition immédiate entre le royaume annoncé et l'Église qui est venue sont-ils justifiés ou indus ? Cette question est très controversée, et c'est plutôt aux théologiens, voire aux croyants eux-mêmes à trancher. Moi, je dois me limiter aux faits et à leur explication sans apporter de jugement de valeur, et je constate que le royaume annoncé n'est pas venu, que les disciples de Jésus ont continué à l'annoncer, doublant cette annonce de celle de la mort et de la résurrection de leur maître, que leur mouvement n'a pas réussi à convaincre la majorité des Juifs, mais qu'il s'est implanté dans tout le monde romain de l'époque en débordant sur les Gentils, à savoir les non-Juifs. C'est dans ce monde romain, hors de Palestine, que se sont développées et organisées les Églises, les « assemblées de croyants », qui donneront progressivement naissance au christianisme, avant que celui-ci ne s'impose comme religion d'État dans tout l'empire.

— Si le mouvement de Jésus était resté confiné au monde juif, sans s'étendre aux Gentils, on n'en parlerait peut-être plus aujourd'hui...

— C'est possible, encore qu'on ne puisse imaginer ce que serait devenu ce mouvement dans cette hypothèse, mais le fait est là. Il a débordé sur le monde des non-Juifs, et nous sommes là aujourd'hui à en parler.

— Le premier moment important de l'histoire chrétienne n'est-il pas là, justement, dans cette exportation de la bonne nouvelle en dehors des frontières d'Israël ?

— Je ne dirais pas ça. Je verrais plutôt ce premier moment un rien plus tard, en l'an 70, avec la destruction du temple de Jérusalem par les Romains, et les conséquences fondamentales que cela va entraîner au sein du judaïsme. Pendant les quarante années qui séparent la mort de Jésus de cette destruction du temple, le mouvement messianique autour de sa mémoire, et de l'annonce de son retour avec le royaume de Dieu, tente urgemment de convaincre ses coreligionnaires juifs, de Palestine et de la diaspora, mais sans vraiment y parvenir. Si la mission s'étend peu à peu aux sympathisants grecs et romains du judaïsme, c'est parce qu'elle rencontre chez eux des succès croissants, mais il ne faut pas se tromper. Tout le monde à ce moment reste « judéocentré ». Même Paul et les partisans d'une intégration des Gentils dans la foi nouvelle sont dans le cadre de pensée du judaïsme.

— En quoi l'an 70 est-il un tournant ?

— Les armées romaines viennent à bout des révoltes juives, et détruisent, avec le temple de Jérusalem, le symbole et le cœur de cette nation rebelle. L'identité juive doit se reconstruire sur autre chose. Le mouvement pharisien propose une refondation du judaïsme sur la Loi et la synagogue. Le mouvement de Jésus insiste sur l'actualité de son enseignement et la foi en son messie ressuscité, temple de la nouvelle alliance avec Dieu. Les deux mouvements entrent en concurrence directe sur les ruines du judaïsme ancien, et finissent par s'excommunier l'un l'autre. Les juifs « chrétiens » sont chassés des synagogues par les juifs « orthodoxes ». Ces « chrétiens » vont se recentrer sur leur jeune tradition, et produire leurs premiers écrits, les évangiles, dans lesquels, comme vous le savez, ils auront la main très lourde envers les pharisiens. Le premier grand tournant est là : Jérusalem est détruite, et avec elle, l'espoir d'encore y voir inaugurer le règne de Dieu. Les frères juifs, sous la

conduite des rabbis pharisiens, se détournent ostensiblement de la foi nouvelle, mais dans la diaspora, les craignant-Dieu et autres sympathisants non-juifs marquent de l'intérêt à rejoindre les partisans de la Voie, comme se nomment les disciples de Jésus. Dans les dernières années du premier siècle, les bases sont jetées. Le christianisme va naître de cet affranchissement du judaïsme, et prendre son envol dans le paganisme gréco-romain.

— Pourtant, à cette époque, le monde romain y est plutôt hostile...

— Pour les élites romaines, le christianisme naissant est une superstition détestable, qui relève de l'irrationnel, et qui n'a aucun fondement ancien. Le héros de ce culte nouveau est un agitateur, un excité ennemi de Rome qu'on a fini par crucifier. Les chrétiens sont donc des ennemis de la société, des misanthropes qui vivent à l'écart des autres, et qui réclament la venue d'un royaume qui sera le rival de l'empire. En général, la population s'en méfie, et les autorités leur mènent la vie dure.

— Comment expliquer alors que ce culte nouveau gagne malgré tout du terrain ?

— Il en gagne très peu. Les communautés de chrétiens, qu'ils soient d'origine juive ou païenne, restent extrêmement minoritaires, mais je pense qu'on peut attribuer l'accumulation des petits succès à deux facteurs principaux. Le premier est d'ordre historique. Depuis leur exil et leur installation dans la diaspora, cinq à six siècles auparavant, les communautés juives bénéficient d'un petit courant de sympathie parmi les populations locales, à côté, il faut bien le dire, d'un très grand courant de haine. Certains sont attirés, voire fascinés par la grande rigueur morale de ces Juifs et par leur obstination à ne confesser qu'un seul Dieu. En retour, et à côté d'un courant anti-Gentils tout aussi prononcé, un courant universaliste s'est installé chez les Juifs de la diaspora. Ces sympathisants de la gentilité vont jusqu'à voir les Nations invitées au banquet du royaume de Dieu et se mettre sous la protection du Tout-Puissant. Cette ouverture réciproque est un terreau favorable à la foi chrétienne qui arrive. Le second facteur, lui, est très circonstanciel. Il tient au langage neuf des missionnaires chrétiens, qui ont spiritualisé puis adapté les concepts juifs dans un sens plus favorable aux Grecs et aux Romains. Les

contraintes de la circoncision, du shabbat, des interdits alimentaires finissent par tomber. Avec le messie Jésus, le salut, le Dieu unique et la rigueur morale deviennent bien plus abordables. Celles et ceux qui étaient restés en marge des synagogues n'hésitent plus à franchir le pas.

— Quand survient le deuxième moment clé de l'histoire chrétienne ?

— Vers le milieu du deuxième siècle quand...

Subitement, la sonnerie du téléphone retentit, faisant sursauter l'interlocuteur de Laussart, qui entame une conversation à voix basse avec son correspondant. Martin en profite pour relire ce qu'il a déjà écrit. L'interviewé parle d'un ton posé, son débit est lent, ce qui facilite la prise de notes. Il a surtout l'avantage d'être dense et concis. Inutile de répéter les questions, ni de le couper dans des digressions sans fin, on dirait qu'il est rompu à l'exercice de l'interview. Vilaumont raccroche le combiné.

— Excusez-moi. Où en étions-nous ?

— Nous abordions le deuxième moment clé de la jeune histoire chrétienne.

— Ah, oui, il se situe, selon moi, vers le milieu du deuxième siècle de notre ère. Nous sommes plus de cent ans après la mort de Jésus. Les derniers témoins oculaires du rabbi galiléen ont disparu depuis longtemps. La fièvre messianique est retombée. L'espérance d'un retour imminent du Christ et de la venue concomitante du royaume s'est affaiblie. La rupture avec le judaïsme est consommée, et les adeptes de la foi nouvelle, même si leur nombre grandit, restent minoritaires dans l'empire, souffrant même de persécutions sporadiques.

— Le tableau est noir...

— Pas autant qu'il y paraît. Cela n'a l'air de rien, mais cette foi nouvelle, ce culte nouveau, diraient les Romains, ce « proto-christianisme », si vous me passez l'expression, a réussi à survivre, en interne, aux tentatives de récupération du judaïsme rabbinique, et en externe, à l'hostilité ambiante de la société gréco-romaine, malgré la grande déception du royaume qui ne vient pas. C'est une prouesse, d'autant que cette foi nouvelle a une grande diversité d'expressions, ce qui fragilise d'autant sa pérennisation. L'élément nouveau, au

cours de ce deuxième siècle, c'est que ce christianisme naissant va prendre conscience de sa force, de sa richesse et de son identité. Il va se définir par rapport à ses racines juives en soutenant, face au judaïsme, qu'il est, lui, la véritable prophétie accomplie. Il va se définir par rapport à l'empire et aux autorités civiles comme un authentique monothéisme moral, et il va se définir par rapport aux multiples « hérésies », ces choix doctrinaux faits à l'intérieur du mouvement, en jetant les bases de sa future orthodoxie. C'est le fondement de la « grande Église » à venir.

— Autrement dit, ce deuxième moment clé, c'est quand les jeunes Églises surmontent leur déception du royaume qui tarde, et commencent à s'organiser pour s'installer dans la durée.

— Vous résumez bien. La plus belle illustration de ce moment est sans doute Justin. C'est un philosophe d'origine païenne qui s'est converti au christianisme. Il va tenter de convaincre l'empereur et les élites romaines que le christianisme est la véritable philosophie. Ce n'est pas une superstition, c'est une manière d'être et de vivre fondée sur une spéculation d'ordre théorique, sur une vérité rationnelle donnée par Dieu. Les chrétiens sont mesurés, honnêtes, chastes, et ne commettent rien de mal. En outre, le christianisme a la noblesse de l'ancienneté, ce fameux critère de sélection cher aux Romains, car il est à la fois l'héritier et l'accomplissement de toutes les autres philosophies. Vous voyez, on est loin de l'esprit des catacombes, et en parallèle, Justin va tenter de convaincre les Juifs que le christianisme est le véritable judaïsme. Avec d'autres apologistes, il soutient que toute l'ancienne alliance pointait en fait vers Jésus. L'ancien Israël a aujourd'hui perdu les faveurs de Dieu, comme le montre encore la défaite du « messie » Bar Kochba quelques années auparavant. Le peuple élu authentique, c'est le peuple chrétien.

— Et les hérésies ?

— Elles sont nombreuses à l'époque. Ce sont des choix, des options doctrinales, des tendances si vous voulez. Elles traversent les différentes Églises, sur tout le territoire de l'empire. Au deuxième siècle, il n'y a pas d'autorité doctrinale capable d'imposer une mesure universelle à toutes les Églises, comme le pape le fera dans les siècles plus tard. À cette époque, l'évêque de Rome n'a aucune autorité sur ses pairs, tout au plus une primauté honorifique ou

symbolique. Donc les tenants d'un christianisme « historique », aux racines et aux pratiques juives encore bien marquées, peuvent coexister avec les tenants d'un christianisme « moderniste », dirais-je, qui rejette, comme avec Marcion, toutes les références à la loi de Moïse et au Dieu des Juifs. Le courant gnostique, aussi, influence beaucoup de monde dans les Églises. Le Jésus d'après Pâques y devient le grand révélateur de la vraie nature de Dieu et du salut par-delà la déchéance de la création et le côté démoniaque du vieux monde. Le salut, chez les gnostiques, s'obtient par la connaissance de ces choses révélées, et non par des actes. Au deuxième siècle, il y a un foisonnement d'idées et d'écrits. On croule sous les évangiles, les actes, les épîtres et les apocalypses, dont beaucoup seront finalement condamnés et pourchassés par le feu. Le tournant identitaire, au milieu de ce siècle, conduit à vouloir resserrer la définition chrétienne autour de croyances homogènes. On va commencer à labelliser le penser juste et le croire juste, donc à combattre les hérésies centrifuges.

— Permettez-moi de faire une pause pour mieux synthétiser.

— Je vous en prie.

Laussart rabat les premières feuilles de son carnet, et survole rapidement ses notes. Comme à son habitude, il souligne, trace des cercles et des flèches pour organiser son texte, lui donner du relief et l'aider à structurer sa pensée.

— Donc, selon vous, après la mort de Jésus, le premier moment clé de son mouvement, ce n'est pas le débordement très rapide de l'annonce de la bonne nouvelle au-delà des cercles juifs, car tout reste alors centré sur l'imminence du règne dans le cadre de référence du judaïsme, mais c'est la destruction du temple de Jérusalem, en 70, qui force tous les courants juifs, y compris le mouvement de Jésus, à se repositionner.

— Exact.

— Le deuxième moment clé survient près d'un siècle plus tard quand les Églises, prenant conscience de leurs forces et de leurs richesses, se lancent dans un grand chantier identitaire et centripète face au judaïsme, au paganisme gréco-romain et aux hérésies internes.

— C'est parfaitement résumé, on sent la maîtrise du journaliste...

— Quelle est alors l'étape suivante, demande Laussart en réprimant à peine un sourire de satisfaction ?

— Pour être honnête, je dois vous dire que beaucoup de mes confrères vous présenteraient la suite avec plusieurs étapes clés jusqu'au summum de la fin du quatrième siècle, quand le christianisme devient la seule religion d'État. Moi, je vois plutôt la suite, jusqu'au quatrième siècle, comme une lente et longue consolidation de ce qui a été initié au milieu du deuxième siècle. Mon présupposé est que l'essentiel vient d'être fait pour assurer la pérennité du christianisme et de ses Églises. Les adeptes de la nouvelle foi ont surmonté le choc du royaume qui n'est pas venu, et ils ont jeté les bases doctrinales et organisationnelles de ce qui va devenir la grande Église chrétienne. Selon moi, le plus dur est fait.

— Comment se passe cette consolidation ?

— Les intellectuels païens commencent à s'inquiéter de la progression du christianisme. Celse, par exemple, dénonce l'aspect séditieux de ce culte, qui sape les fondements de l'empire. Cela reste pour lui une croyance irrationnelle, qui ne peut séduire que les femmes, les enfants et les idiots, et qu'est-ce que c'est que ce Dieu imparfait qui se fait homme ? Épisodiquement, les empereurs continuent à mener des campagnes de persécution, pour purifier l'empire de toutes les religions étrangères, et resserrer les rangs derrière les dieux traditionnels. En réponse, les Églises se structurent et s'organisent. Elles s'arment intellectuellement pour se défendre. Elles développent une hiérarchie interne et des réseaux d'assistance à leurs membres. Elles se ramifient aussi au point d'offrir à certains endroits de l'empire des organisations bien mieux huilées et beaucoup plus efficaces que l'administration romaine, et ces efforts finissent par payer. Petit à petit, les conversions augmentent.

— Comment peut-on les expliquer ?

— Il y a certainement une fatigue de la population envers les cultes romains traditionnels. Ces cultes aux dieux de la cité sont avant tout des actes sociaux, des demandes de protection, des rituels sans contenu, où il n'y a pas de foi. Certains s'en détournent au profit de religions plus intimistes, de cultes à mystères, qui sont tolérés par les autorités pour autant que cela ne perturbe pas le pacte social et la tranquillité de l'empire. La religion chrétienne bénéficie de ce

courant rénovateur parmi la population, même si les chrétiens refusent de sacrifier aux dieux de la cité et au culte à l'empereur. Il y a aussi une grande nouveauté qui séduit dans cette foi au Christ et à son salut. Dieu n'est plus un être immortel lointain, ne s'occupant que de lui-même, comme tous ces vieux dieux de la mythologie gréco-romaine. Le Dieu des chrétiens devient un être suprême gigantesque, qui remplit tout l'espace, qui s'occupe des hommes, qui leur dit ce qu'ils doivent faire et qui leur promet une destinée surnaturelle, faite de félicité éternelle. C'est très tentant. Pour les intellectuels exigeants, les Églises vont développer une théologie de plus en plus élaborée, avec des concepts empruntés aux discours et à l'argumentaire païens. Un bel exemple, c'est la montée du néoplatonisme au troisième siècle, qui se profile comme un monothéisme païen. C'est du pain béni pour les théologiens chrétiens, qui n'auront pas de mal à expliquer aux païens que leur être suprême, c'est en fait le Dieu unique révélé par le Christ et son Église.

— Au bout de cette longue consolidation arrive l'étape ultime...

— ... qui se déploie en deux temps. D'abord la reconnaissance officielle du christianisme avec l'empereur Constantin, au début du quatrième siècle, puis sa consécration en unique religion de l'empire avec Théodose, à la fin de ce même quatrième siècle.

— Là, la messe est dite.

— En effet, mais il est intéressant de voir comment on y est arrivé. Constantin a avant tout le souci de consolider son pouvoir et son empire, et c'est par pragmatisme qu'il choisit de s'aider de la religion chrétienne. Comme tous ses prédécesseurs, il cherche un dieu d'appui pour fonder sa sacralité impériale. Les monothéismes ont la cote à son époque, et il pourrait jeter son dévolu sur le culte solaire, mais il opte pour le Dieu chrétien. Cette religion nouvelle est solide. Elle a résisté à de nombreuses campagnes de persécution, et elle est présente dans tout l'empire. Son organisation structurée et hiérarchisée facilite le contrôle et les prises de décision. La discipline des chrétiens est remarquable. Ils agissent sur ordre des évêques locaux. Dans sa lutte contre la décadence des mœurs, Constantin admire les vertus morales de ces chrétiens, qui prônent la justice et la probité. Comme on ne peut pas les battre, rallions-les, a-t-il dû se

dire. Son édit de 313 reconnaît la religion chrétienne, qui devient licite dans l'empire. Constantin va même la favoriser. Les Églises vont recevoir de l'argent public, qui va leur permettre de construire des lieux de culte, de copier des bibles, d'organiser la charité et d'exercer des services de « magistrats », les évêques devenant de véritables politiciens locaux. En retour, pour obtenir des faveurs ou se placer dans les rouages de l'empire, les convertis vont se multiplier, mais les chrétiens exclusifs restent une minorité. Les nouveaux venus conservent leurs pratiques païennes. Beaucoup ont adhéré à la foi nouvelle par opportunisme, et dans l'ensemble, tous ces chrétiens, convaincus ou de façade, ne totalisent pas plus de 4 à 5 millions de personnes au début du quatrième siècle, sur une population estimée à 60 millions dans tout l'empire.

— Ce succès est-il sans frais pour les Églises ?

— Pas du tout, il y a un prix à payer pour ce coup de pouce de l'empereur. Les Églises perdent leur indépendance, devenant une machine au service de l'État. Elles doivent contribuer à l'unité de l'empire, et servir l'autorité de son chef. C'est pour cela que Constantin intervient dans les querelles doctrinales des Églises. Les chrétiens se divisent violemment sur la nature du Fils et son rapport au Père. L'empereur convoque un concile pour aplanir les différends. Il faut une unité doctrinale pour soutenir l'unité de l'empire. Constantin force le compromis, sous menace d'exil pour les récalcitrants. Pour la première fois, une autorité centrale contraint les Églises à l'harmonisation. L'empereur devient « pontifex maximus », souverain pontife, un titre que le pape reprendra plus tard dans l'Église romaine. Comme l'évêque est le vicaire du Christ dans son Église, l'empereur sera le vicaire du Christ dans la vie civile. Les Églises sont instrumentalisées par le pouvoir.

— L'empereur Théodose apporte alors la cerise sur le gâteau...

— On peut le dire. En 380, il fait du christianisme la seule religion officielle de l'empire, et quelques années plus tard, il interdit les cultes païens et pourchasse les hérétiques, ceux qui ne se rallient pas à la théologie officielle. C'est l'esprit constantinien en surmultiplié. Les évêques, les prêtres, les moines reçoivent des dispenses de charges, bénéficient de legs importants, et se muent en agents persécuteurs au service de l'Église et de l'État. Puisque c'est

l'Église qui a la vérité, tout le reste est dans l'erreur. Comme l'a bien résumé quelqu'un, quand on est persécuté, on prône l'amour du prochain, et quand on devient persécuteur, on prône l'amour de la vérité.

— Ainsi, il a fallu moins de quatre siècles pour que Jésus, prophète galiléen vivant sous la loi juive, avec peut-être Israël comme seul horizon, exécuté par les Romains en tant qu'agitateur dangereux, devienne le Christ universel, le Seigneur dominant Rome et l'empire, la figure centrale d'une religion promue religion exclusive de l'État.

— Cela vous étonne ?

Quelqu'un frappe à la porte du bureau. Un assistant vient remettre à Vilaumont un projet d'article pour la revue de l'institut. Une conversation rapide s'engage. Laussart en profite pour faire le point sur son interview. Il pense avoir récolté suffisamment de matière pour le troisième côté de son triangle d'or, mais il lui manque une conclusion. Il va demander au professeur son sentiment sur la « success story » du christianisme, ce qui aura valeur récapitulative.

— J'aimerais vous poser une dernière question. Comment analysez-vous ce succès du mouvement de Jésus, qui est devenu religion de tout un empire ?

— C'est la question à cent mille euros. Croyez bien que nous sommes nombreux à nous la poser très souvent. Je peux vous répondre en reprenant les facteurs explicatifs les plus couramment cités, car la véritable raison du succès est sans doute dans un savant mélange de tous ces facteurs. Tout d'abord, on peut dire que le christianisme répondait à certaines attentes de l'époque. Il était dans l'air du temps. Je serais tenté de dire que si cela n'avait pas été le christianisme, cela aurait été un autre courant qui lui ressemblait très fort. Comme je vous l'ai dit, on commençait à se fatiguer du caractère formel, vide, éculé de la religiosité antique. Les grandes mythologies ne suffisaient plus à convaincre. La myriade de dieux et de héros aux mœurs futiles faisaient peu à peu mauvais genre dans un monde de plus en plus globalisé. Il y avait donc une attente pour une religiosité plus vraie, plus moderne, plus intime. Les discours sur une divinité plus personnelle, plus impliquée dans la vie des hommes, et sur un avenir au-delà de la mort suscitaient de plus en

plus d'intérêt. Les multiples cultes initiatiques, le mouvement de la gnose, des courants philosophiques à caractère religieux comme le néoplatonisme ont contribué à répondre à cette attente diffuse. Le judaïsme aussi aurait pu le faire s'il avait été par essence une religion ouverte aux non-Juifs, sans préceptes dissuasifs comme la circoncision, le shabbat ou les interdits alimentaires. C'est le christianisme, ou plutôt les christianismes, si l'on peut dire avant leur homogénéisation progressive, qui se sont retrouvés aux bons endroits, aux bons moments. Ce culte nouveau offrait, comme les Juifs, un monothéisme radical tourné vers l'humain et une moralité exemplaire, mais à l'accès simplifié. Il offrait, comme les cultes à mystères, une forme de religiosité plus intérieure et, comme les courants philosophiques, une explication du monde et de la vie englobant le réel et le surnaturel.

— Il a fallu pour cela que ce christianisme quitte son cadre et ses références palestiniennes...

— Bien sûr, dès le premier siècle, le virage est pris. Certains missionnaires ont adopté un langage moins juif, des références plus gréco-romaines, et des concepts plus universels. Cette adaptabilité du mouvement de Jésus, sa faculté à tenir compte des particularités du temps et du lieu, sa capacité à intégrer et à « christianiser » des éléments concurrents ont été pour beaucoup dans le succès qu'il rencontrera un ou deux siècles plus tard. Autre facteur important : la structure éprouvée et la bonne organisation de ce qui deviendra la grande Église. C'est ce moyen de défense et cette intendance bien rodée qui permettront au christianisme de résister à l'hostilité, et de passer à travers les vagues de persécution. À l'inverse, c'est probablement par manque d'organisation que des courants minoritaires, comme la gnose, ont fini par disparaître.

— Le christianisme a aussi pu survivre à son instrumentalisation par le pouvoir romain...

— Le christianisme a démontré qu'il était soluble dans la politique, comme il le démontrera par après à de nombreuses reprises. L'OPA du pouvoir romain ne lui a pas été fatale. Le paradoxe, c'est que sa récupération pour les besoins de l'empire, qui lui a assuré de solides assises matérielles et sociales, aurait pu le faire sombrer corps et biens avec la dissolution de cet empire, mais le

christianisme a résisté. Il faut dire que beaucoup de peuplades germaniques avaient déjà été christianisées avant d’envahir le sud du continent. Il n’empêche, le christianisme survivra à ses protecteurs romains, preuve s’il en est qu’il collait bien aux attentes de son temps. Finalement, c’est l’antiquité gréco-romaine tardive qui a forgé le christianisme à sa mesure, parce qu’elle l’attendait en creux. Elle s’est façonné une nouvelle religion à sa taille...

— C’est très impressionnant, conclut Laussart en terminant sa prise de notes, merci pour toutes ces informations...

Après l’avoir félicité pour la qualité de son interview, le professeur raccompagne le journaliste à sa voiture. Ils échangent encore quelques mots, puis Martin prend congé de son hôte.

Il est à peine sur l’autoroute du retour qu’il jette un regard prolongé sur son sac, déposé à l’avant du véhicule. Tout s’y trouve, les fichiers de son frère, ses carnets de notes, ses synthèses, ses commentaires et sa longue interview de Vilaumont. En temps normal, il jubilerait, conscient que sa grande enquête est bouclée, mais il ne jubile pas. Il a même une pointe d’angoisse.

Tout se trouve dans son sac sauf la certitude de retrouver Olivier. Son absence l’envahit, culpabilisante. Contre le retour de son frère, il serait prêt à échanger toute son enquête. Il n’a jamais eu autant besoin d’Olivier. Son triangle d’or est un vrai chemin de croix. Il y a Jésus, le Christ et l’Église, mais il y a surtout l’amour, l’humilité et le pardon.

Martin lève les yeux, et contemple les nuages à travers le pare-brise. Il se demande quand finira sa pénitence.

12

Cette fantastique histoire

Le retour de Paris a été long. Les kilomètres n'en finissaient pas, et la nuit est tombée sur Martin comme un reproche. Doit-il s'acharner à retrouver son frère ? Agit-il par détermination ou par entêtement ? Tout devenait confus. Après tout, Olivier lui a demandé de ne pas partir à sa recherche, et les quelques lignes envoyées à l'évêché étaient claires : son frère veut tourner la page, changer de vie. L'attitude « grand reporter sur la brèche » ne lui sert finalement qu'à calmer son anxiété, tromper sa culpabilité ou flatter son orgueil. Son frère est en droit de poursuivre sa vie sans lui. C'est peut-être Daniel qui a raison.

Il s'est mis au lit inquiet, craignant que cet examen de conscience l'empêche de s'endormir. Toutes ces remises en cause lui donnaient la nausée. Il n'a jamais autant espéré le sommeil, pour ne plus penser, ne plus frémir, et c'est presque étonné qu'il s'est réveillé le lendemain, apaisé, caressé par la douce lumière d'un soleil naissant.

— Allô, Marc ? Excuse-moi de te déranger avant ta conférence de rédaction...

— Il n'y a pas de mal, c'est Nicole qui la prépare ce matin. Alors, où en es-tu dans tes recherches ?

— Je ne l'ai toujours pas retrouvé.

— Ne te décourage pas, le bout du tunnel est proche.

— J'ai aussi beaucoup appris en fouillant dans ses documents...

— ... et tu viens me proposer une série d'articles sur Jésus.

— Comment as-tu deviné ?

— Je te connais comme si je t'avais fait, répond Andrieux en riant. Marianne et Gérard m'ont parlé de votre entrevue, il y a quelques jours, et ils m'ont dit que tu étais devenu un spécialiste du Nouveau Testament.

— N'exagérons pas. Ce qui est vrai, c'est qu'Olivier a collecté des informations très intéressantes sur Jésus et les débuts de l'Église, et ce serait bien de les partager avec nos lecteurs.

— Pourquoi pas ? Comment comptes-tu t'y prendre ?

— J'ai pensé te faire un plan détaillé de la série que j'ai en tête. Je te l'envoie par mail, et on en discute. Ça va pour toi ?

— Pour moi, c'est bon. Tu me l'envoies aujourd'hui ?

— Avant midi, si j'arrive à tout boucler.

— Parfait, j'attends ça avec intérêt. Bon travail.

Laussart retrouve de l'énergie. Il sait qu'il va transpirer sur son clavier, chercher l'inspiration, et se battre avec les tournures de phrases, mais au bout de ses articles l'attend une forme de libération joyeuse. Il pressent d'ailleurs que cette série se rédigera d'une traite. Il a tous les éléments en tête, il les rumine depuis des jours, et il a très envie de coucher sur le papier de son journal cette fantastique histoire qui lui tient lieu de compagne depuis le départ de son frère. C'est l'élément le plus précieux qui le relie à Olivier. Il s'installe à son bureau, allume l'ordinateur, ouvre ses carnets, et déploie sa documentation. C'est maintenant qu'il doit donner le meilleur de lui-même.

Quel angle d'attaque donner à la série ? s'interroge-t-il en scrutant le plafond. Il ne peut pas faire état de la disparition d'Olivier, cela ne regarde pas le lecteur. Les bras croisés, il se retient d'aller faire les cent pas dans le salon, résolu à trouver d'emblée. Il va miser sur la singularité toute particulière de Jésus de Nazareth. Après tout, il n'y en a pas deux comme lui dans l'histoire de l'humanité. Il tient son entame, crée un fichier et se lance avec empressement dans la rédaction de son plan.

Tout le monde connaît Jésus ou en a entendu parler, tape-t-il les

yeux rivés sur l'écran. C'est un fondateur de religion pour certains, un marchand d'illusions pour d'autres, et pour des millions de croyants, c'est un dieu vivant leur promettant bonheur et éternité. Chacun a ses certitudes. Il y a pourtant dans l'ombre une armée de chercheurs qui tentent patiemment de résoudre le mystère Jésus. Qui était ce rabbi galiléen ? Qu'a-t-il vraiment dit et fait ? Les lignes qui suivent apportent un éclairage nouveau sur cette figure légendaire.

Iéshoua, pour reprendre son nom d'origine en araméen, vit au premier siècle de notre ère. Son pays, la Palestine, est ébranlée par des tentatives répétées d'hellénisation, une exploitation romaine récente et rude, et des poussées de fièvre messianique annonçant à tout bout de champ la fin de ce monde. Il est issu d'une famille de Galilée d'ascendance royale, comptant plusieurs frères et sœurs. Par goût personnel ou par éducation, il est versé dans la piété d'Israël, la connaissance de la Loi et des textes sacrés.

Dans la maturité de l'âge, il se rallie au mouvement baptiste initié par Jean, un parent appartenant à la tribu des prêtres. Ils prêchent ensemble l'arrivée imminente du royaume de Dieu, invitant leurs semblables à changer de vie, et à préparer cette venue. Ils parlent avec autorité, enseignent par images et symboles, guérissent quand ils le peuvent, et finissent par rassembler un mouvement conséquent autour de l'imminence de ce règne. Dieu va enfin installer cette ère de paix, de justice et de consolation promise par les prophètes. Il va restaurer la nation d'Israël, et faire de Jérusalem la capitale de ce nouveau monde auquel tous les peuples seront invités. Dieu va régner en père et maître, dans le ciel et sur la terre.

La conviction de Jésus et de Jean d'être sur la bonne voie se renforce au fur et à mesure. Il y a les visions prophétiques de Daniel qui annonçaient les temps qu'ils vivent. Les soixante-dix semaines d'années après Esdras vont bientôt prendre fin, marquant le grand dénouement de l'histoire. Les quatre royaumes qui se sont succédé en terre sainte, Babylone, la Perse, la Grèce et Rome, vont être irrémédiablement balayés par le royaume éternel que Dieu est en passe d'instaurer. La prédiction des deux messies annoncés pour la fin des temps est peut-être en train de se réaliser, avec Jean comme messie-prêtre, et Jésus comme messie-roi. Il y a le succès croissant du mouvement parmi la population, signe parmi tant d'autres que

Dieu est avec eux. Il y a la résistance de plus en plus forte de Satan à la marche vers le royaume, confirmation paradoxale que les jours du mal sont comptés.

L'arrestation et l'exécution de Jean traumatisent les adeptes du mouvement, mais ne les arrêtent pas, persuadés que ce déchaînement de violence marque l'imminence de la fin. Jésus continue sa prédication, faisant de l'amour universel la seule porte d'entrée dans le royaume de Dieu. Même s'il lui arrive de douter, il est remis en selle par la pression de son mouvement, l'enthousiasme des foules, et l'urgence des événements. Il faut porter la bonne nouvelle de la libération jusqu'au cœur de Jérusalem et du temple, car c'est là que Dieu inaugurerait son règne. Il faut porter la contradiction devant les autorités d'Israël pour qu'elles se rallient, et le peuple avec elles, à cette foi ultime. La fête de la pâque qui approche est peut-être la dernière, celle qui verra la consécration des espérances.

C'est la veille de cette fête de Pâque de l'an trente, à Jérusalem, que Jésus est arrêté par l'occupant romain, avec peut-être la complicité de Juifs hostiles au rabbi galiléen. Il est rapidement jugé, condamné au supplice de la croix, et exécuté pour sédition contre l'empire. Rome n'aime pas les agitateurs qui se font les hérauts d'un pouvoir concurrent, même s'il est attribué à Dieu. Tout aurait pu en rester là. Nombreux sont les mouvements qui ont disparu après la mort de leurs leaders. Celui de Jésus a continué, malgré les défections qui ont dû survenir après l'élimination coup sur coup des deux messies.

Laussart suspend sa frappe, balaie ses notes du regard, relit le dernier paragraphe de son plan, et se remet à écrire, satisfait.

La persistance du mouvement doit beaucoup à l'originalité de ses fondateurs. Ni Jean ni Jésus ne se sont mis en avant. Ils n'ont d'ailleurs jamais voulu fonder de nouvelle religion. Ils se sont contentés de rappeler les valeurs fondamentales de la foi d'Israël, se concentrant sur un seul message : Dieu vient, et son règne avec lui. Ils ont particulièrement insisté sur l'urgence : il n'y a plus de temps à perdre, changez de vie et tournez-vous vers l'amour sauveur. La simplicité et l'urgence du message primaient sur les messagers. Même révoltante, la mort de ces messagers n'avait rien de fatal. Les piliers du mouvement tenaient toujours bon autour de la mère de

Jésus, ses frères, et les disciples confidents de la première heure. Certains étaient même convaincus que la mort tragique de leurs maîtres pouvait concourir au plan de Dieu, le modèle du messie guerrier et triomphant faisant place à un tout autre modèle, celui du messie serviteur, souffrant, rejeté par les puissants, que Dieu relèvera et justifiera.

Ce mouvement, même décapité et amoindri, va poursuivre l'annonce de la venue imminente du royaume de Dieu. Des membres ressentent à leur côté comme une présence réconfortante, celle du maître. Ils ont l'impression qu'il est là, parmi eux, les conseillant, les encourageant. Ce sentiment de présence est parfois fort, troublant, enthousiasmant, mais ces expériences divisent. Certains doutent quand d'autres y voient la confirmation de ce qu'ils pressentaient sans trop y croire. Si le rabbi se fait sentir, se fait voir parmi les frères, c'est qu'il est vivant auprès de Dieu. Il est bien le messie souffrant, le serviteur rejeté par les autorités d'Israël que Dieu a justifié et glorifié. Comme les prophètes l'avaient annoncé, Dieu l'a ressuscité à la fin des temps, juste parmi les justes, parce que la fin des temps est bien là. Le règne arrive, et le maître l'inaugure par sa résurrection d'entre les morts.

On appellerait ça, aujourd'hui, de l'audace théologique. Laussart sourit. Les tenants de cette ligne révolutionnent les canons juifs du salut. C'est par un messie mort et ressuscité que Dieu signe la venue définitive de son règne, c'est inouï. Il va falloir l'annoncer, contre vents et marées, et ils vont l'annoncer. Certains s'en tiennent au message d'avant la pâque, d'autres le doublent de cette annonce novatrice : Jésus est vivant, Dieu l'a ressuscité. Il n'y a pas plus grand signe que le règne vient.

L'annonce de la résurrection de Jésus va rapidement se confondre avec l'annonce du royaume, et s'y substituer. Le messager devient le message. Dans l'immédiat, cette « bonne nouvelle » redonne des couleurs au mouvement. Les prêches et les opérations missionnaires sont bien plus motivants quand il s'agit d'annoncer que celui que l'on a croisé et apprécié sur les chemins de Palestine est bien le messie qu'Israël attendait, puisque Dieu l'a relevé d'entre les morts. À terme, toutefois, cette requalification du message va entraîner une requalification des croyances et des espérances.

C'est particulièrement vrai pour les communautés juives les plus distantes de Jésus dans l'espace et le temps. Ces Juifs des pourtours immédiats de la Palestine et ceux de la diaspora disséminés à travers tout l'empire romain vivent loin de Jérusalem, des lieux d'enseignement et de vie du mouvement de Jésus. Certains reçoivent avec enthousiasme le message du messie ressuscité, garant du royaume qui vient. Beaucoup de non-Juifs sympathisants aussi, eux qui depuis longtemps sont fascinés par le Dieu unique et la rigueur morale d'Israël. Cette foi nouvelle est leur meilleur gage d'intégration dans la grande communauté des croyants.

Petit à petit, les missionnaires au long cours adaptent le message aux auditoires. Saül de Tarse, dit l'apôtre Paul, en est le meilleur exemple. Pour porter loin la foi nouvelle, il se fait Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs, et Romain avec les Romains. Influencés par les croyances et les divers courants de pensée qui se disputent la Méditerranée, ces propagateurs mâtinent leurs discours de références extérieures au mouvement de Jésus. Ils se veulent novateurs et modernes pour gagner les âmes et les cœurs. Ce qui sera d'abord toléré par les autorités à Jérusalem, en raison même de cette imminence du royaume qui relativise tout et rend ridicules les querelles durables, va finalement s'imposer dans les communautés juives de tout l'empire, et parmi les Grecs et les Romains acquis à la cause.

Alors que les premiers cercles du mouvement, en Judée et en Galilée, attendent toujours fébrilement le royaume et le retour de Jésus en gloire, les cercles plus distants, plus hétéroclites de l'immense diaspora en sont déjà à penser à un royaume plus universel, à une nouvelle loi selon l'esprit, à une révélation par le Logos, et à un salut plus désincarné.

Laussart se penche sur ses carnets pour vérifier deux ou trois choses puis reprend sa rédaction, fébrilement.

À l'audace théologique du messie souffrant et ressuscité va correspondre un deuxième virage fondamental dans le mouvement de Jésus, celui du retard du règne et de la fin du temple. Jusque-là, pendant les quarante années qui ont suivi la mort de Jésus, le centre de gravité est resté Jérusalem, et l'imminence de la venue du royaume. C'est dans cette cité sainte que Dieu inaugurerait son règne,

et toutes les communautés du mouvement de Jésus sont focalisées sur cet accomplissement de l'histoire. Les libertés que prennent les autres communautés du mouvement, loin de la Palestine, ont peu de poids, mais le temps passe, et le royaume ne vient pas. Même ceux à qui Jésus avait dit qu'ils ne connaîtraient pas la mort avant l'arrivée du règne ont fini par disparaître. Dans les communautés, les meneurs ont de plus en plus de peine à soutenir la foi défaillante de leurs frères.

L'écrasement par les Romains des révoltes juives en Palestine, fin des années 60, et la destruction du temple de Jérusalem en 70 ponctuent le chamboulement. Les Juifs sont réprimés, et beaucoup doivent quitter leurs terres. Les conséquences sont gigantesques. À l'intérieur du mouvement de Jésus, les références palestiniennes déclinent. Le centre de gravité n'est plus à Jérusalem, mais il est éclaté entre Alexandrie, Antioche, l'Asie mineure, la Grèce et Rome. Les branches hellénisantes du mouvement, de plus en plus nombreuses, prennent la main. À l'extérieur du mouvement, dans le judaïsme qu'on appellera plus orthodoxe de ceux qui ne croient pas à Jésus, les références au culte du temple et à ses autorités volent en éclats. Désormais, le courant pharisien reprend les choses en main pour réorganiser le judaïsme autour de la synagogue et de la Loi de Moïse.

Parce qu'après l'an 70, les attentes et les espérances du mouvement de Jésus ne sont plus tournées vers Jérusalem, et parce que les pharisiens vont petit à petit exclure des synagogues juives les adeptes du « magicien » de Nazareth, les conditions sont réunies pour une nouvelle religion. Dans son enseignement et ses lettres, l'apôtre Paul en avait déjà jeté les fondements. La nouvelle loi selon l'esprit, celle de la foi dans le Christ sauveur, devait remplacer la Torah ancienne, et le peuple des croyants à travers le monde devait figurer ce nouvel Israël selon l'esprit, successeur de l'ancien peuple élu.

Le temps passant ne fait qu'accentuer cette requalification des croyances. Le royaume « ici et maintenant » cède le pas à une promesse de « partout et plus tard ». Ce règne viendra sûrement quand tous les peuples de la terre seront baptisés. Le rabbi messager, déjà devenu messie ressuscité, se métamorphose en héros divin. La

foi nouvelle se construit, ici, autour du mythe paulinien du Fils de Dieu rédempteur, du Christ sauveur, là, autour du mysticisme du Logos révélé, comme celui choyé dans l'évangile de Jean et les milieux gnostiques, là encore, autour du symbolisme croissant de rites et de sacrements, comme rencontrés dans les nombreuses religions à mystères de l'époque.

Loin de la Galilée et de la Judée, le mouvement de Jésus est devenu méconnaissable. Le Iéshoua direct, sans dogme complexe, sans spéculation mystique sur sa propre personne, pour qui rien d'autre ne comptait que la survenance du royaume de Dieu et l'urgence à s'y préparer, s'est enfoncé dans les oubliettes de l'histoire. Ses adeptes, tout autour de la Méditerranée, ne connaissent plus qu'un Seigneur glorieux, un Logos fait chair, un rédempteur de l'humanité. Ses Églises ont peu à peu remplacé le royaume. Elles se sont organisées pour résister aux persécutions du pouvoir. Elles ont patiemment étendu leur discipline. Elles se sont même mises à la spéculation de haut vol. Leurs dogmes parlent désormais d'un Dieu trine, et d'un Christ à double nature humaine et divine. Le mouvement de Jésus a pris pied dans le grand monde gréco-romain. Sa reconversion est complète.

Laussart s'arrête. Sans quitter son siège, il s'étire le dos et les bras, puis se décontracte le cou. Il évalue la longueur de son plan. Déjà quatre pages, il doit abréger pour la fin.

Il a sans doute fallu peu de temps pour que la géniale audace du « messie souffrant ressuscité » relance définitivement le mouvement de Jésus après l'échec traumatisant de la croix.

Il a fallu quarante ans pour que la destruction du temple de Jérusalem prive le mouvement de Jésus de ses amarres juives, et l'arrime pour de bon dans le vaste univers gréco-romain.

Il a fallu un peu moins de quatre cents ans pour que ce qui restait du mouvement de Jésus se transforme en religion d'État à travers tout l'empire, et que le christianisme épouse les besoins d'une religiosité moderne dans toute l'antiquité tardive.

Les élites romaines, d'abord hostiles à cette « superstition détestable », vont investir ce courant de pensée. Les autorités politiques, de méfiantes, voire persécutantes, vont se muer en stratèges protecteurs. En 313, l'empereur Constantin reconnaît la

religion chrétienne. Soixante-sept ans plus tard, son homologue Théodose en fait la seule religion officielle. Le christianisme s'installe dans tous les recoins de l'empire. Côté cour, il régent la vie publique, et sert d'instrument au pouvoir. Côté jardin, il gagne les âmes et les cœurs par un discours rencontrant les aspirations du temps. Les anciens dieux, la mythologie poussiéreuse et les vieux cultes obsolètes finissaient par lasser. Les chrétiens ont un Dieu respectable et aimant, donnant sens à l'univers et à l'histoire des hommes, s'occupant de chacun d'eux, et leur promettant la félicité éternelle. Cette religion sent le frais, et donne des raisons de vivre.

Le Christ universel domine désormais Rome et l'empire. Il a aussi pris racine parmi les peuples du nord qui vont bientôt s'installer tout autour de la Méditerranée. Résistant et déterminé, le christianisme s'est adapté aux besoins nouveaux de toute une civilisation. Il va régner en maître incontesté pendant plus de mille ans...

Laussart a bouclé son plan. Il enregistre son fichier, se connecte à internet et envoie le mail promis à Andrieux. Sans appréhension, il espère le feu vert de son rédacteur en chef. Il sait que son patron ergotera sur l'une ou l'autre chose, mais le projet de série emportera son adhésion.

Il quitte son bureau, et se met à fouiner dans l'appartement de son frère, machinalement, la tête encore remplie du texte qu'il vient d'écrire. Il se rend à la boîte aux lettres pour y relever le courrier, donne deux ou trois coups de fil, et se prépare un petit café pour se redonner du courage. Son GSM sonne, c'est Andrieux.

— Bien, super, ton plan est séduisant. Évidemment, tu vas aussi nous expliquer ce qu'est un rabbi, un logos, un messie, et toutes ces choses un peu obscures.

— Bien sûr, tu me connais.

— Et les évangiles, tu n'en parles pas ?

— Je compte en faire un encadré pour expliquer en quoi le Jésus de la série est si distant du Jésus des évangiles.

— Tu me rassures, c'est quand même par les évangiles qu'on connaît Jésus, non ?

— Oui, même s'ils sont de fameux écrans...

— Que veux-tu dire ?

— Un écran sert de support pour visualiser, comme un film au

cinéma ou un diaporama dans une salle de conférence, mais un écran sert aussi à cacher et à protéger, et il y a bien des choses dissimulées derrière nos quatre évangiles.

— Nom de Dieu, Martin, j'ai vraiment hâte de te lire. Peut-on commencer après-demain ?

— D'accord, je serai prêt. Après tout, je n'ai que ça à faire...

— Alors, je te propose une demi-page dans le journal de jeudi, une autre demi-page dans celui de vendredi, et tu finis la série par une page complète, samedi, dans le supplément du week-end.

— Très bien.

— Quand m'envoies-tu tes premiers articles ?

— Demain matin, au plus tard.

Laussart ferme son GSM, termine son café, et s'assied devant l'ordinateur. Il commence la rédaction de sa série. Le monde autour de lui n'existe plus.

13

Enfer et résurrection

Sans signe de vie d'Olivier, Martin a préféré revenir au journal, revoir ses collègues, et se remettre à ses occupations ordinaires, pour ne plus penser. La série, publiée au cours de la semaine écoulée, a eu son petit effet. Andrieux l'a complimenté pour la qualité de son travail. Fond et forme sont dans la lignée du meilleur Laussart, lui a écrit le patron. Martin a sauvegardé le mail, comme un trophée.

Étrangement, Marianne est absente ce lundi. Elle est pourtant reprise au rôle, mais personne n'a pu donner d'explication à Martin. Il est avide de reconnaissance, surtout de la part de sa collègue dont il attend l'approbation comme un réconfort.

— Martin ! Cela me fait plaisir de te revoir.

Paul, du judiciaire, s'avance vers Laussart.

— Bonjour, Maigret, cela fait une paye...

— On m'avait dit que tu ne reviendrais pas avant un mois.

— Quoi, déjà un reproche ?

— Bien sûr que non, je suis content que tu sois là, et tu vas me raconter ce qu'il s'est passé.

— D'accord, mais pas aujourd'hui. Sais-tu pourquoi Marianne est absente ?

— Elle doit terminer quelque chose en urgence chez elle, mais je

n'en sais pas plus. Je peux t'aider ?

— Non, non, cela n'a rien à voir avec le boulot.

— Bien, alors, je te laisse, et félicitations pour ta série. Ma femme n'a pas aimé du tout, mais tu la connais, c'est une vraie grenouille de bénitier. Moi, par contre, j'ai adoré.

— Dis, Paul, lance Laussart, souriant, à l'adresse de son collègue qui s'éloigne, tu n'aurais pas un tuyau sur qui a donné Jésus aux Romains ?

— Je vais interroger mes contacts, répond l'enquêteur, riant à ce bon mot matinal.

Martin retrouve ses marques, et se rassure. Il sait qu'il va pouvoir se glisser doucement dans ses habitudes, sans heurt, la routine ayant pris un autre visage. Il veut s'en faire une amie, qui l'aidera à traverser un tunnel qu'il redoute encore long.

Dans sa nombreuse correspondance, il remarque une lettre à l'adresse calligraphiée. L'expéditeur est une dame, que Martin ne connaît pas. « Cher Monsieur, c'est avec un profond plaisir que je me suis lancée dans la lecture de vos articles sur Jésus. Les premières lignes m'ont rassurée sur la modestie de vos propos, mais la suite m'a décontenancée. Vous affirmez sans preuve que... » Laussart survole les paragraphes de la lettre. Le style est choisi, et l'orthographe, irréprochable. Les arguments, par contre, sont du plus haut convenu, du catéchisme rabâché. Il s'arrête à la fin de la missive. « Vous faites donc partie, désormais, de la très longue liste des intellectuels de gauche, écrivains athées et artistes sans talent qui se sont mis en tête d'abattre ce que notre civilisation a produit de meilleur : l'Église catholique et sa foi en un Dieu vivant. Raison pour laquelle je ne vous salue pas. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma sincère désapprobation. » Merci, Madame, se dit Laussart, en repliant la lettre, ce sera toujours un plaisir de se décarcasser pour vous.

Il passe en revue les nouvelles d'agences tombées depuis hier soir, sans rien relever d'intéressant. Au moins, il est à jour, et peut se rendre sans crainte à la conférence de rédaction.

— Mesdames et messieurs, bonjour, lance Andrieux aux journalistes présents dans son bureau. Soyez les bienvenus à cette première conférence de rédaction d'une semaine qui s'annonce

brillante pour notre journal.

— Comme toutes les autres, réplique d'une voix étouffée quelqu'un qui ne veut pas être reconnu, provoquant un rire général.

— Guisseret, je sais que c'est toi, lance à l'intéressé un Andrieux hilare, qui se pique au jeu. À moins que ce ne soit toi, Gomez, que l'abominable général Franco nous a envoyé pour nous punir de notre irrépressible joie de vivre.

Une nouvelle salve de rires remplit le bureau.

— Bien, un peu de sérieux, se reprend le rédacteur en chef. Je tiens d'abord à saluer le retour de Martin Laussart, qui a profité d'un long congé pour nous gratifier d'une belle série.

L'assentiment pointe çà et là dans l'assemblée. Martin sourit.

— Je précise qu'à cette heure, poursuit Andrieux, ni lui ni moi n'avons encore reçu de notification de licenciement.

Les rires retombent quelque peu.

— Alors, le journal de ce matin, qui veut le commenter ?

Laussart n'écoute que d'une oreille, s'attardant sur le visage de ses collègues. Ils sont sans doute tous des hommes et des femmes de grande valeur, mais il ne les connaît pas, ou si peu. Il repense à Olivier, à sa vie méconnue et pourtant si riche.

— Et à l'agenda de ce matin, qu'est-ce qu'on a ? demande Andrieux en se tournant vers Martin.

— Pas grand-chose, répond-il, tiré de ses pensées, mais donnant le change en professionnel avisé. Il y a cette manifestation surprise des éboueurs, qui va sans doute déboucher sur une réaction à la presse des autorités de la ville. Cela pourrait devenir un des gros sujets du jour.

— Où est Leroux ? demande le patron à la cantonade.

— Il est cloué au lit depuis vendredi, répond la secrétaire de rédaction.

— Martin, reprend Andrieux, tu peux t'occuper de ce dossier, rappeler les antécédents, et suivre les développements en journée ?

— Sans problème, répond Laussart, imperturbable.

— On refait le point à quinze heures avec les responsables de services, conclut le rédacteur en chef en libérant ses journalistes.

— J'ai un mot à te dire, glisse le patron à l'oreille de Martin, tout en lui retenant le bras. Assieds-toi un instant.

Laussart s'exécute, s'interrogeant sur les raisons de ce colloque singulier.

— Comment se passe ton premier jour ? lui demande Andrieux sur un ton paternel.

— Très bien, répond un Martin soulagé.

— Je t'ai senti ailleurs pendant la réunion.

— Je pensais à beaucoup de choses, mais ne t'inquiète pas. Je suis là, tout va bien.

— J'ai reçu plusieurs mails en réaction à ta série. J'ai répondu à quelques-uns d'entre eux en te mettant en copie, et je t'ai transféré les autres. Réponds-y si tu veux, il y en a qui sont sans intérêt. Rien d'incendiaire de ton côté ?

— Pas que je sache, car je n'ai pas encore lu tous mes mails.

— Je pense que les autorités ecclésiastiques ne bougeront pas. Engager une polémique serait nous faire une belle publicité, et elles ont plutôt intérêt à ce qu'on oublie vite. Bien, en cas de coup dur, viens me voir...

Martin regagne son bureau, et appelle le service de documentation. Les archives concernant les éboueurs de la ville lui seront préparées sous peu. Il consulte les dernières dépêches puis se lance dans ses mails sur Jésus. Le message poignant d'une mère célibataire l'émeut. La famille de cette femme lui en a toujours voulu de ne pas être restée une bonne chrétienne. Elle a pris très tôt ses distances avec la morale et les instructions de l'Église, et son père l'a finalement mise dehors le jour de sa majorité. Elle a mis du temps à se relever de ce pénible exil, mais l'épreuve n'a pas endurci son cœur. Elle s'est sentie proche d'un Jésus qu'on s'était ingénié à lui cacher, un homme bon et sensible dont elle a retrouvé les traits dans les articles de Martin. Elle le remercie de l'avoir remise sur les traces de ce compagnon de voyage.

Un rabbin félicite Laussart de lui avoir rappelé que Jésus était un fleuron d'Israël, et qu'à ce titre, Juifs et Chrétiens partagent un des plus grands trésors de l'humanité. Un monsieur, dont on ne sait rien de la profession ni de l'érudition, explique à Laussart avec force citations et références bibliographiques que les prophéties de Daniel et consorts ne sont que pipi de chat, et qu'il faut considérer comme élucubrations l'échéance des 490 années après Esdras, la succession

des quatre royaumes, et l'annonce finale des deux messies. Une dame, enseignant la religion réformée, reproche à Laussart d'avoir omis de signaler, de façon trop voyante à son goût, tout ce que la science et les connaissances modernes sur Jésus doivent à la tradition protestante. Si on en était resté à la seule Église catholique, soutient-elle, qu'auriez-vous pu écrire sur votre Jésus ?

Puis, Laussart s'y attendait, il y a les réactions épidermiques, les insultes et les messages orduriers. Pour les avoir tellement croisées, il reste impassible devant ces stupides attaques. Il ouvre le dernier mail, reçu pendant la conférence de rédaction. « Tu n'es qu'un escroc, Laussart. Ce n'est pas parce que ton frère s'est suicidé que tu dois te venger sur l'Église. C'est toi le coupable. Va donc le rejoindre. » Martin est estomaqué, le coup est bas et violent. Il regarde à la ronde, et vérifie que personne ne l'a dévisagé. Il ferme le mail, et se prend la tête entre les mains, comme s'il réfléchissait.

Olivier, suicidé ? Non, ce n'est pas possible, se convainc Laussart, c'est impossible, se répète-t-il longuement en dodelinant de la tête. Il est K.O. assis, comme un boxeur qui n'a rien vu venir. Il rouvre le message, et le relit lentement. Une adresse de complaisance et un mail qui n'est pas signé, cela peut être n'importe qui. C'est en tout cas quelqu'un qui sait qu'Olivier a disparu, et qu'il était au plus mal au moment de partir. Serait-ce quelqu'un de la rédaction ? Martin redresse la tête, et balaie le plateau du regard. Personne ne semble épier sa réaction.

— Mais qui voilà ?

Gérard fait son entrée à la rédaction, et salue bruyamment son vieil ami Laussart.

— Tu en fais une tête, lui lance-t-il, surpris.

— Non, non, ça va, répond Martin d'un ton qui ne rassure pas.

— Toi, tu me caches quelque chose...

Voulant couper court à l'interrogatoire, Martin se lève, et se dirige vers son collègue.

— Sais-tu pourquoi Marianne a pris congé aujourd'hui ?

— Elle m'a dit qu'elle devait voir quelqu'un ce matin.

— C'est pour le boulot ?

— Je ne pense pas... mais, dis donc, toi, voilà que tu t'intéresses à Marianne !

Martin toise Gérard sans rien dire, le silence est lourd.

— On en reparlera plus tard, répond-il à voix basse.

— C'est toujours plus tard avec toi. Quand diras-tu : « c'est maintenant » ?

— Plus tard... et merci pour tes infos sur Marianne.

Laussart regagne son siège, et s'y assied pesamment. Sur l'écran de l'ordinateur, il brave sa messagerie, tenté de rouvrir le message qui l'obsède, mais il renonce. Il se lance plutôt dans l'actualité de ses éboueurs. Il y a aussi des lecteurs qui veulent savoir, et il est là pour ça.

— Marc ? C'est au sujet des éboueurs. Le conflit porte sur la vétusté des outils et les conditions de travail qui empirent.

— Que dit la ville ?

— Qu'elle est bien consciente du problème, mais qu'elle ne peut dégager des moyens pour renouveler un matériel qui n'est de toute façon pas aussi dégradé que le personnel l'affirme.

— Classique...

— Les éboueurs craignent surtout que la ville n'investisse plus dans leur service, et se tourne vers le privé.

— Classique aussi...

— Je t'appelle parce que j'ai un tuyau au sujet d'un conseiller de l'opposition qui suit le dossier, et qui pourrait me faire visiter les installations. Le problème, c'est que je n'arrive pas à le joindre. Il est à l'étranger et ne revient que demain. Connaîtrais-tu quelqu'un d'autre qui pourrait nous ouvrir les portes ?

— Je ne vois pas...

— On pourrait encore faire le reportage aujourd'hui, et le publier dans le journal de demain.

— Donne-moi une heure, je me renseigne.

Martin se replonge dans son article, contrôlant les dépêches d'un œil pour vérifier qu'aucune nouvelle ne lui échappe. Ses doigts courent tout seuls sur le clavier, son histoire est limpide. Il titre : « Les éboueurs en colère : tout un service à la poubelle ? »

— C'est raté.

Le rédacteur en chef approche à grands pas du bureau de son journaliste.

— Pour les services de la ville, je n'ai personne sous la main,

désolé. Tu t'en occupes demain ?

— Sans problème.

Andrieux s'éloigne aussi vite qu'il est venu. Martin interroge la grande horloge de la rédaction. Il s'apprête à passer le relais à son collègue du soir, qui assurera la permanence jusqu'au bouclage. Il se lève tout en regardant ses derniers mails. Une adresse attire son attention, c'est la même que celle de ce matin. L'objet du message est vide. Il double-clique pour l'ouvrir : « Alors, quand vas-tu rejoindre ton frère, et nous débarrasser le plancher ? » Martin baisse la tête, et retombe lourdement sur son siège.

Le coup a porté. La gorge de Martin se contracte, le bas de sa poitrine irradie de douleur, et un étau s'est installé sur ses tempes. Il cherche un anxiolytique dans son tiroir, mais n'en trouve pas. Il tape rageusement du poing sur le haut de sa cuisse. Il est temps pour lui de quitter les lieux, il ne veut pas donner son désarroi en spectacle. Chose qu'il ne fait jamais, il transmet par mail ses consignes au permanencier du soir, et quitte la rédaction sans saluer personne. Il évite l'ascenseur, prend l'escalier de service, et se rend à sa voiture pour y enfermer ses documents. Il n'a pas envie de rentrer. Il va marcher, l'air frais lui fera du bien, même s'il ne sait où aller.

Qui est ce salopard qui m'en veut ? s'interroge-t-il tout le long de l'avenue le conduisant au parc. Les douleurs de l'angoisse ne le lâchent pas. Quand il y pense, il respire lentement et profondément pour tenter de se soulager, mais ses questions sans réponses lui arrachent de trop nombreux soupirs. Quelqu'un veut peut-être se venger de lui en se servant d'Olivier, à moins qu'il veuille s'en prendre à son frère en se rabattant sur lui. Tout s'embrouille dans son esprit. Arrivé au parc, il profite du premier banc pour s'asseoir. La soirée est délicieuse, et l'étang, de toute beauté, mais il ne les remarque pas. Il ne voit plus rien autour de lui. Il se prend la tête entre les mains, et se frotte les tempes. La douleur ne passe pas.

Il ne peut se faire à l'idée du suicide. Qu'on cherche à lui nuire, ce n'est pas la première fois, mais avec la mort de son frère, il ne l'accepte pas. Il pensait avoir réglé la question. Olivier est le dernier homme à pouvoir se suicider, et quand bien même, il aurait laissé un message, une explication, or il n'a rien laissé... Martin redresse la tête. Se promenant au bord de l'étang, un jeune couple d'amoureux

parvient à attirer son regard. Il les suit fixement, mais la tendresse du moment ne réussit pas à l'émouvoir. Soudain, l'effroi lui déchire le visage. Et si malgré tout Olivier s'était suicidé, à cause de lui ? Le sang de Martin se glace. Il est pris de vertiges, et respire difficilement. Il sent venir l'évanouissement. Comme par réflexe, il se jette en avant, et titube jusqu'au bord de l'étang. Il plante un genou au sol, s'asperge le visage d'une eau malodorante, puis retombe en arrière, et s'étend de tout son long, les bras en croix. La respiration lui revient doucement, et les vertiges s'estompent. Il a les yeux plantés au ciel, et pense à la mort. Il se dit qu'il n'en a jamais été aussi proche. L'image de Jésus dans ses derniers moments lui traverse l'esprit. Il le voit angoissé de mourir sans le royaume. Le Galiléen est entré dans sa peur à lui, comme un compagnon de route.

— Monsieur ? Monsieur ?

Une voix douce et inquiète le tire de ses pensées. Il tourne la tête, et aperçoit la jeune fille de l'étang, agenouillée près de lui.

— Vous allez bien ? lui demande-t-elle, soucieuse.

— Oui, merci, je vais mieux.

— On vous a vu tomber à la renverse...

— J'ai eu un malaise, mais ça va maintenant.

Martin se redresse, et s'aide du fiancé pour se remettre debout.

— Je me sens mieux...

— Vous êtes sûr qu'on peut vous laisser seul ? Voulez-vous qu'on appelle les secours ?

— Non, ce n'est pas la peine. Je vais me reposer quelques instants sur le banc, puis j'irai manger quelque chose. J'ai l'estomac vide.

— Que tout aille bien, alors ! lui lance la jeune fille en s'éloignant lentement au bras de son amoureux.

— Encore merci pour votre aide, leur crie Laussart, heureux de leur sollicitude.

Le rescapé n'en revient pas d'avoir été secoué à ce point. Ses mains en tremblent encore. Et si Olivier s'était bien suicidé à cause de lui ? Il se repose la question en boucle, et il frémit. Son frère a peut-être vidé ses comptes pour tout distribuer avant d'en finir. L'hypothèse se confirmant, malheureusement plausible, Martin a un haut-le-cœur. Dépourvu de raison de vivre, Olivier s'est retrouvé seul, au bord du gouffre, n'ayant plus personne vers qui se tourner,

même pas son frère, son frère aimé. Sans soutien, sans espoir, il a mis fin à ses jours.

Martin sanglote. Comme promis, il ne réprime plus ses larmes, mais ces pleurs ne le libèrent pas, et l'enfoncent dans le remord. Il n'a pu offrir à Olivier l'écoute et l'intérêt qu'il méritait. Son frère avait besoin de lui, mais il a fait défaut. Suprême délicatesse, Olivier est parti sans lui adresser le moindre reproche, se contentant d'une lettre pour faire croire qu'il partait loin, et qu'il ne fallait pas le chercher.

Laussart sort un portefeuille de sa veste, et en retire la lettre d'Olivier, dont il ne se sépare plus. Les yeux mouillés, il retisse ce dernier lien avec son frère, lentement. « Frérot, ne m'en veux pas, mais je m'en vais... » Cette phrase résonne comme une tragique énigme. Est-ce un aveu ? Son frère met fin à ses jours, et en demande pardon. Le chagrin de Martin est immense. « Ne me cherche pas. Je ne sais même pas où je vais. » Le pénitent regarde les premières étoiles, qui scintillent davantage à travers ses larmes. Olivier croyait-il encore aux étoiles, au paradis, au mystère ? Pensait-il que seule la nuit l'attendait au bout du voyage, qu'il allait là où il n'y a plus rien à chercher, que la mort n'a pas d'issue ? Martin soupire. Il saisit son mouchoir pour s'essuyer le visage, puis respire profondément. « Sois heureux. On se retrouvera sans doute un jour. »

La nuit tombe, et le temps fraîchit. Martin est insensible au jour qui se retire comme à la fraîcheur qui s'installe, engoncé dans ses pensées. Avec Mireille, il avait commis l'irréparable, et il a recommencé avec Olivier. Petit con, se lance-t-il à voix basse, il pourfend des lubies du bout de son clavier, mais passe à côté des gens qui lui veulent du bien. Il joue au redresseur de monde, au procureur-la-vertu, mais reste incapable d'aimer. Le vrai salopard, c'est moi, se convainc-t-il, rageur, pas mon correspondant anonyme.

Il est perdu, et n'a plus envie de rien, ni de rester, ni de s'en aller. Il s'écoute respirer, et compte ses battements de cœur. Il se sent comme un minéral, jeté là, sans passé ni avenir. Il repense à son engagement, et il désespère. Mieux aimer, la tâche est colossale. Il ne sait par où commencer, et se demande s'il en aura la force. La vie, la mort, à quoi bon ? Si Olivier n'est plus là, il est fichu...

Fatigué de son désarroi, il finit par se lever, et quitte le banc. Il est

seul dans le parc, comme dans sa vie, et il fait noir sous les platanes, comme dans son cœur. Il marche, cherchant les yeux d'Olivier et de Mireille, mais il a besoin d'autres yeux, d'autres visages. Il pense aux bars de la ville. Là, personne ne le jugera, et il pourra boire pour noyer son dégoût.

Il remonte les ruelles du quartier chaud, et s'arrête à la devanture d'un snack. Il commande un sandwich, qu'il met du temps à entamer, mais l'appétit ne vient pas. Trois bouchées suffisent. Il jette le reste dans une poubelle, et poursuit sa route vers le premier bar venu. Celui qui apparaît au coin de la rue lui convient. Il se souvient y avoir mis les pieds pour le boulot. C'est un endroit aisé pour les informateurs. Le local est grand, avec plusieurs accès, et il y a souvent beaucoup de monde, ce qui renforce l'anonymat. De l'anonymat, c'est justement ce dont Laussart a besoin. Il pousse la porte latérale, et va s'asseoir au bout de l'immense bar, près des toilettes. Il dévisage discrètement les clients, mais ne reconnaît personne. Il demande une bière au barman.

Qu'est-il en train de faire ? s'interroge-t-il anxieusement. Il aurait beau passer la nuit dans tous les bars de la ville, cela ne résoudra pas son problème. Le barman s'approche, et dépose un demi bien frais sous le nez de Laussart, qui remercie sans lever les yeux. Quel est son problème ? Pourquoi est-il ainsi ? Pour seule réponse, il redresse la tête, les yeux humides, et dévisage les voisins qui ont remarqué sa peine mais vite détourné le regard, comme s'ils avaient violé une propriété. Laussart n'en a cure. Il n'a plus de réponse, lui dont le métier est d'en trouver. Il ne sait plus où il en est, mais il sent qu'il ne peut plus se mentir, comme s'il allait devoir renaître, sortir à nouveau des entrailles de sa mère. Il porte son verre à la bouche, s'enfile la bière d'un trait, et en réclame une autre, beaucoup d'autres.

L'alcool commence à faire effet, l'aidant à lâcher prise. Son raisonnement baisse d'intensité, comme son anxiété. Ses idées ne s'entrechoquent plus. Il se sent plus léger, plus fluide, comme un avion qui termine sa prise d'altitude et croise au-dessus des nuages. Il s'abandonne à l'instant présent, et lève toute résistance. Les yeux et les figures autour du bar lui font maintenant un bien fou. Il sourit à ce tableau de maître. Voilà la vérité, la seule qui importe, proclame-t-

il sans crainte d'être entendu, nous sommes tous des enfants qui avons peur de mourir, et nous passons notre vie à fuir cette vérité plutôt qu'à nous aimer, tout simplement. Iéshoua, mon vieux Iéshoua, comme tu avais raison...

Il sent une main lui tapoter l'épaule, se retourne et aperçoit une femme, debout. D'une voix douce, elle lui demande la permission de s'asseoir à ses côtés. Laussart la regarde, met un peu de temps à réaliser, et finit par l'inviter à prendre place. Comme embarrassé par cette intrusion, il se tourne vers le barman, et s'apprête à commander un autre verre, puis se ressaisit.

— Je m'appelle Martin, lance-t-il à son interlocutrice en lui tendant la main.

— Enchantée, moi, c'est Aline, répond-elle en lui serrant cette main.

— Je vous offre un verre ?

— Un Martini rouge, s'il vous plaît.

Laussart commande un Martini rouge et un café.

— Vous ne prenez plus de bière ? demande la femme, étonnée.

— J'en ai bu assez, répond Martin en souriant.

— C'est rare un homme qui avoue ses limites, c'est d'autant plus précieux.

Martin scrute le visage de sa compagne de bar. Elle a un regard captivant, des yeux subtilement maquillés, et un rouge-à-lèvres d'une envoûtante brillance.

— Je vous observe depuis un petit temps, confesse-t-elle sans rougir, et franchement, vous êtes un homme à part.

— Ah, bon ! lâche Martin, surpris.

— Vous ne déshabillez pas les femmes du regard, vous n'avez pas jeté un œil de toute la soirée sur le football à la télévision, et vous parlez philosophie tout en buvant tranquillement vos bières.

— J'ignorais que je faisais de la philosophie...

— Qui est votre ami Iéshoua ?

Laussart se pince les lèvres, sans répondre. Il réalise qu'Aline a entendu sa dernière tirade, et qu'elle pourrait l'emmener sur des chemins... tortueux.

— Ce serait une longue histoire, se défend Martin, sans convaincre.

— Mais on a toute la nuit, lui rétorque Aline, en lui prenant le bras.

Martin lui saisit la main, et la regarde droit dans les yeux.

— Non, Iéshoua, c'est une très longue histoire, et je n'ai pas le cœur à te la raconter, s'enhardit-il en la tutoyant.

— J'ai compris que tu avais de la peine quand je t'ai vu pleurer, lui glisse-t-elle dans le creux de l'oreille, mais rassure-toi, poursuit-elle en reprenant distance, je respecte ton intimité. Simplement, je voulais te dire que tu m'as émue. J'ai connu beaucoup d'hommes dans ma vie, mais les seuls que j'ai réellement aimés sont ceux qui osaient pleurer. Les hommes vrais, crois-moi, sont les hommes qui pleurent.

Laussart s'étonne de la situation. Qui est donc cette femme surgie de nulle part, qui partage avec lui ce faible pour les hommes qui pleurent ?

— Soyons francs. Tu es une superbe femme, sensible et très attirante, mais je dois t'avouer que l'amour tarifé ne m'intéresse pas.

La femme soutient son regard sans broncher. Son visage reste doux, un léger sourire s'esquissant sur ses lèvres rutilantes.

— Moi non plus, Martin, l'amour tarifé ne m'intéresse pas.

Laussart reste collé à ce regard de braise. Cette femme l'attire, autant par sa beauté que par son mystère, mais il ne se sent pas la force d'aller plus avant. Cette fois, il refuse de lâcher prise.

— Je suis ravi de t'avoir rencontrée, Aline, mais la fatigue me gagne et...

— Ne t'excuse pas, c'est moi qui t'ai peut-être brusqué. Si c'est le cas, je t'en demande pardon.

— Il n'y a aucun mal. Tu l'entends à ma voix, je tombe de fatigue. Je dois rentrer.

— Alors, laisse-moi t'accompagner.

— C'est que je n'habite pas tout près.

— On prend un taxi, il est pour moi.

Martin règle les consommations, enfile sa veste, et aide Aline à remettre son manteau. Il ignore pourquoi il a accepté qu'elle le raccompagne. Il n'a pas l'intention de lui faire le coup du dernier verre chez lui.

À peine sur le trottoir, Aline crie en direction d'une berline noire

en approche. Le taxi s'arrête. Elle ouvre la portière arrière, et invite Martin à s'installer.

— Nous avons encore le temps de nous dire deux ou trois choses, glisse la dame à son chevalier d'un soir.

— 12, rue de la glacière, s'il vous plaît, lance Martin au chauffeur du taxi. C'est dans le quartier du Mont.

La voiture démarre. Aline saisit le bras de Martin, et se rapproche pour lui parler à mi-voix

— Je suis ingénieur-conseil en informatique, et je termine une mission de deux mois dans une grosse entreprise de la région.

— Ingénieur-conseil en informatique, répète Martin d'un air incrédule.

— Je passe mes soirées entre la télévision, les bouquins, et l'une ou l'autre sortie dans les bars de la ville. Il se trouve que ce soir, je suis tombée sur toi, accroché à tes bières tout au bout d'un comptoir. Tu as attiré mon regard.

Martin l'écoute avec attention. Malgré la fatigue, il est sensible à l'intensité du moment. Aline ne triche pas, il le sent dans sa voix.

— Tu m'as d'abord fait penser à un ami d'école que j'ai perdu de vue depuis longtemps. Je me suis vite rendu compte que tu n'étais pas cet ami, mais j'ai continué à t'observer. J'ai vu dans ton regard quelque chose de particulier.

— Que veux-tu dire ?

— Quelque chose qu'on ne voit pas souvent. J'ai senti en toi un homme profond, intense et blessé...

Aline épie la réaction de Martin, voulant prévenir tout malentendu.

— Mais je ne veux pas savoir, Martin. Ta vie privée ne me concerne pas.

— Continue, Aline, continue.

— Je me suis sentie attirée. Il y avait quelque chose de mystérieux en toi, et j'ai frappé à ta porte.

Martin tourne la tête, et regarde à travers la vitre. Le taxi passe près de l'appartement d'Olivier. Une bouffée d'angoisse envahit Martin. Il se retourne vers Aline, sourit, et lui caresse la joue.

— Merci d'être venue à moi.

La jeune femme lui sourit à son tour, le prend dans ses bras, et le

serre tout contre elle. Il l'enlace pareillement. Le temps est comme suspendu.

— Nous y sommes, interrompt le chauffeur de taxi.

Martin embrasse délicatement le front de sa compagne, et prend congé. Sans un regard, il referme la portière derrière lui, se dirige vers la porte d'entrée de l'immeuble, et attend que le taxi s'éloigne avant de se retourner. Immobile sur le trottoir, Aline ne le quitte pas des yeux.

— Que fais-tu là ? demande-t-il, surpris.

Elle a payé le taxi, et s'en est extraite en silence. Elle ne répond pas à Martin, s'avançant doucement dans sa direction. Inquiet, il ignore s'il doit l'accepter ou la repousser. Elle s'approche en réduisant l'allure, et s'arrête tout contre lui, sentant sur son visage la respiration de Martin qui s'accélère. Il est figé, incapable du moindre geste. Elle lève les mains, lui prend les joues, et conduit ses lèvres sur les siennes. Il sent la douceur de sa bouche, et ses défenses l'abandonner. Il ferme les yeux, la saisit par la taille et se laisse embrasser. Cet instant hors du temps, les odeurs de la nuit, le parfum d'Aline, tout l'enivre. Elle réussit à lui faire lâcher prise, il ne résiste plus.

Dans l'appartement de Martin, l'éclairage de la rue distille une faible lumière. Les amants de ce soir s'en contentent. Arrivés près du lit, ils se déshabillent sans se quitter du regard, avec des mouvements lents et des gestes précis. C'est la chorégraphie de l'amour, tant courue et à chaque fois renouvelée. Martin prend Aline dans ses bras. Ils s'allongent sur le lit. Lui, le cérébral, l'intellectuel, n'a plus envie de rien dire, de rien expliquer. Il n'y a de toute façon rien à dire ni à expliquer. La chaleur du toucher, le plaisir des caresses, l'ivresse des sens ne s'expliquent pas, ils se vivent et se célèbrent. Les lèvres voyagent sur les corps, le couple s'étreint et se relâche. Ils font l'amour comme une délivrance. Martin voit la lumière au bout du tunnel. C'est l'aube qui met fin à la nuit, une véritable résurrection.

14

On a retrouvé ton frère

Une sirène de police tire Martin de son sommeil, qui ouvre un œil et inspecte le réveil sur sa table de chevet. Neuf heures trente, il est en retard pour le boulot. Les bières de la veille n'ont pas eu la main trop lourde, il se sent reposé, détendu. En s'asseyant au bord du lit, il remarque que sa compagne a disparu. Il n'a qu'une envie : se recoucher pour savourer les intenses moments de la veille, mais le journal l'attend. Il se lève, s'étire de tout son long. Dans la salle de bains, il aperçoit une feuille de papier pliée entre deux gobelets. Un seul mot y est écrit : merci ! Il saisit la feuille, et la déplie. Aline lui a laissé un court message. Il lit avec empressement : « Nous sommes tous des enfants qui avons peur de mourir, et nous passons notre vie à fuir cette vérité plutôt qu'à nous aimer, tout simplement... Salue pour moi ton ami Iéshoua, et à bientôt peut-être. Aline. » Martin sourit, repensant à la scène du bar, à ses tirades généreuses, et à l'apparition surprise de cette femme délicieuse. Elle m'a écouté, se dit-il avec émotion, elle a retenu ce que je disais, puis elle m'a aimé, tout simplement.

Il se rase à peine, se rince le visage et saute dans son jeans pour dévaler les escaliers qui le séparent de sa voiture. En sortant de l'immeuble, il se souvient l'avoir laissée au journal. Il débouche sur

l'avenue, et repère un taxi terminant une course. C'est son jour de chance, se dit-il. Il s'engouffre dans le véhicule, et indique l'adresse du journal au chauffeur. Pendant le parcours, son aventure de la veille monopolise ses pensées. Aline était assise là, à ses côtés, le serrant fort dans ses bras. Elle a eu l'audace de franchir ses barrières, de briser sa résistance, pour l'arracher à la solitude et le guérir de sa peur.

À travers la vitre, Martin observe avec admiration les femmes de tous âges arpentant les avenues. À chaque étape de son existence, ce sont les femmes qui l'ont fait grandir, se persuade-t-il. Sa mère lui a donné la vie, Amandine lui a appris le don sans calcul, Mireille l'a éveillé à lui-même, Marianne lui fait comprendre ce qu'est le vrai courage, et voici Aline qui le sort de ses illusions morbides. Les femmes sont une chance, et une bénédiction.

Mister Swing passe à la radio. Martin regarde avec bonheur le conducteur chantonner, et se dandiner sur son siège. « *L'amour lui a ouvert les yeuuuuuuux...* », ces paroles de Michel Jonasz résonnent chez Martin avec justesse. L'amour lui a aussi ouvert les yeux. C'est le grand dénominateur de toutes les femmes de sa vie, le moteur d'Olivier, l'étendard de Jésus. « *L'amour lui a ouvert les yeuuuuuuux...* », reprend le chauffeur au couplet suivant. Pour la première fois depuis longtemps, Martin se sent profondément heureux, sûr qu'Olivier n'est pas mort, et qu'il va le retrouver.

Arrivé au journal, il pousse la porte avec détermination, prêt à tout, même à soutenir les reproches du patron pour son retard.

— Bonjour, Marc. Je peux entrer ?

— Installe-toi, j'en ai pour deux secondes.

Martin scrute l'humeur d'Andrieux, qui n'a pas l'air démonté.

— Tu as déjà fait ton reportage chez les éboueurs ?

— Non, pas encore...

— Ça tombe bien parce que j'ai autre chose pour toi.

— Quoi donc ?

— Un petit instant, impatient ! lui lance Andrieux en souriant.

Le rédacteur en chef saisit son téléphone, et compose un numéro en interne.

— Marianne, tu peux venir ?

Il raccroche, puis se tourne vers Laussart en le dévisageant tel un

complice.

— Tu sais que tu as de la veine, toi ?

— Je ne comprends rien, explique-moi.

— Attendons Marianne...

Laussart fronce les sourcils, et s'interroge. Marianne va-t-elle lui déclarer sa flamme devant son patron ? Si c'est le cas, il dira oui sans hésiter, il est en état de grâce. Quelqu'un frappe à la porte.

— Entre, Marianne, l'homme est là. Dis-lui...

Il sent une vague de chaleur lui parcourir tout le corps, n'imaginant pas être dans d'aussi petits souliers le moment venu. Il fixe les lèvres de Marianne, et attend le verdict.

— Voilà, Martin...

Laussart ferme les yeux, et se sent rougir.

— Je crois qu'on a retrouvé ton frère.

Martin ne bouge plus. Il respire à peine, il est comme tétanisé. Il a juste la force d'ouvrir les yeux, et d'interroger du regard ses deux interlocuteurs.

— C'est une blague ?

— Pas du tout, mon vieux, lui répond Andrieux d'une voix faussement grave.

— On a une photo de lui prise dans le sud de l'Italie il y a quelques jours, poursuit Marianne.

— Dans le sud de l'Italie, mais qu'est-ce qu'il fait là ?

Marianne et Andrieux suspendent leurs explications. Ils savourent le fin spectacle du bonheur incrédule de leur collègue.

— Comment l'avez-vous retrouvé ? demande Martin, les yeux illuminés.

— C'est grâce à un contact à la police, répond Marianne, lentement, comme pour soutenir la joie naissante de son ami. Ils ont un nouveau logiciel de recherche, basé sur le repérage des visages. C'est un système très puissant qui scanne en permanence sur le web toutes les photos de visages accessibles à travers le monde. Il les classe suivant des critères anthropométriques, puis les répertorie au moyen des identifiants disponibles, comme les noms et les commentaires accompagnant les photos, les URL des sites, les adresses IP. C'est comme un Google pour trombines. Les policiers s'en servent pour traquer les fuyards et les criminels qui auraient

laissé des traces sur internet.

— Et pour Olivier ?

— Gérard m'a passé deux photos de famille sur lesquelles ton frère était présent. Il y en avait une où on le voit de face, et une autre de trois quarts. C'était parfait pour introduire une requête dans le système.

— Et vous ne m'avez rien dit ?

— Tu n'avais pas besoin d'aide. C'est ce qu'on a compris, Gérard et moi, puisque tu ne nous as jamais appelés. Alors, on a agi seuls, comme des grands...

Martin comprend l'allusion de Marianne. Il a voulu agir seul... toujours seul, cette solitude réflexe qui l'étreignait comme une seconde nature.

— Tu n'as pas embêté la police ?

— Ce n'était qu'une tâche de fond dans le système. Elle tournait quand les requêtes prioritaires ne mobilisaient pas le logiciel. Mon contact utilise les recherches exploratoires non urgentes pour combler les vides dans l'occupation des serveurs.

— Qu'a trouvé le système, alors ? demande Andrieux.

— Trois photos, dont deux ont été très vite écartées. La première était vieille de deux ans, hébergée sur un site australien. La seconde, plus récente, avait été prise au Canada, mais trop ancienne pour concerner Olivier.

— Et la troisième ? interrompt Martin.

— Elle date d'une dizaine de jours, et a été repérée sur un blog italien dont le propriétaire est un certain Girolamo Castronuovo, habitant Orta Nova, dans la province de Foggia. C'est dans les Pouilles, au sud de l'Italie. Le nom de ton frère n'apparaît pas, mais la comparaison anthropométrique donne une ressemblance à plus de quatre-vingts pourcents.

— Tu as cette photo ?

— J'ai cette photo. Regarde, n'est-ce pas Olivier, là, sur la droite, au deuxième rang ?

— Oh, oui, c'est lui ! Il est vivant !

— Comment ça, vivant ? demande Marianne.

— Euh, rien... Je veux dire qu'il a l'air en forme.

Martin bredouille, il ne se sent plus. Il se passe frénétiquement les

mains dans les cheveux, fait les cent pas dans la pièce, et répète comme une litanie : « C'est lui ! C'est lui ! » Il revient vers Marianne, saisit la feuille où est imprimée la photo, et y jette un dernier coup d'œil.

— Marc, il n'y a pas de doute, c'est mon frère. Donne-moi les vingt jours qu'il me reste. Je pars tout de suite dans les Pouilles le rechercher.

— Tout doux, Martin, tout doux. Il n'y a pas de souci pour tes vingt jours, mais tu ne peux pas partir comme ça à l'aventure. Connais-tu l'italien ?

— Comme toi, *buongiorno, spaghetti, per favore...* Non, bien sûr, je ne parle pas italien, mais je me débrouillerai.

— Sais-tu où tu dois aller ?

— Marianne, passe-moi tout ce que tu as comme renseignements, et j'irai là où il faut aller.

— Justement, Martin, le blog de Castronuovo n'est plus en ligne depuis quelques jours. Ou il a oublié de payer, ou il a changé d'adresse.

— La photo, elle parlait de quoi ?

— De l'inauguration d'une petite fraternité agricole dans le village de Stornarella. C'est à côté d'Orta Nova.

— Eh bien, voilà, j'ai tout ce qu'il me faut.

— Martin, insiste Andrieux, réfléchis un instant. Ton frère n'est peut-être plus là ?

— Plus là ? Que veux-tu dire ?

— Il est peut-être itinérant, il voyage. Hier, il était dans les Pouilles, aujourd'hui, en Sicile ou en Grèce, et demain, où sera-t-il ?

— Tu as raison, se ressaisit Martin, je n'avais pas pensé à ça.

Il se rassied, le visage lourd, regardant la photo de son frère, entouré d'Italiens joviaux et inconnus, sur fond d'oliveraie. Il hoche la tête.

— Je ne peux tout de même pas attendre que le système de Marianne m'envoie une nouvelle photo, reprend-il avec un brin d'énervement.

— Non, bien sûr, mais on peut poursuivre les recherches à partir d'ici.

Laussart s'arrête un instant, et réfléchit. Marianne et Andrieux

l'observent, espérant secrètement que la raison l'emporte.

— D'accord, fait Martin en se relevant, je vais suivre ton conseil. Marianne, poursuit-il en se tournant vers sa sauveuse, je t'en fais la demande : veux-tu bien continuer à m'aider ?

— Oui, mais comment ?

— En faisant ce que Marc a suggéré, en poursuivant pour moi les recherches à partir d'ici. Tu pourrais voir du côté de Junin s'il ne peut pas prendre contact avec ses collègues italiens. Moi, je me rends là-bas, et je reste en contact avec toi, par téléphone ou par mail. Le temps que j'arrive, tu auras peut-être de nouvelles informations à me donner. Sur place, je trouverai certainement des gens pour me renseigner. Un prêtre étranger, ça se remarque. Ça laisse des traces.

— Faisons ainsi, répond Marianne, soulagée.

— Tu es un amour, conclut Martin en l'embrassant. Je te promets qu'à mon retour, on aura des choses à partager, ajoute-t-il d'un clin d'œil appuyé.

— Et moi, on ne me remercie pas ? demande Andrieux, sourire en coin.

— Tu es un père pour moi, répond Laussart. Je te revaudrai ça au centuple.

Martin quitte le bureau avec empressement. Il réfléchit aux mille choses à faire avant de partir. Ma destination précise ? se demande-t-il subitement. Il s'arrête, et se retourne vers Marianne.

— As-tu d'autres éléments que cette photo, des adresses, des noms ?

— Tout est noté au dos de la feuille...

Martin la fixe, et ne dit rien. Il a dans le regard une admiration qu'elle ne peut ignorer.

— Alors, on reste en contact, comme on a dit ?

— Comme on a dit.

— Une fois de retour...

Il s'interrompt, la prend dans ses bras, et la serre contre lui avec tendresse. Marianne vit ce geste comme une première déclaration, sans mot.

— Je te téléphone ce soir, de mon escale.

— Fais bonne route, et reviens vite.

Martin pose délicatement ses lèvres sur le front de Marianne. Il

tient un trésor entre les mains, et il n'est pas question de le perdre.

De retour à la rédaction, il s'approche de Gérard, et lui tape affectueusement sur l'épaule.

— Merci pour mon frère, vieux salaud.

— Je n'y suis pour rien, c'est Marianne qui a tout fait. Elle s'est démenée comme une diablesse, tu t'en rends compte au moins ?

— Je m'en rends parfaitement compte.

— Et tu te décideras plus tard, c'est ça ?

— Je vais chercher Olivier, puis je suis tout à elle.

Pour seule réponse, Gérard a la mine roublarde de celui qui a tout compris. Martin quitte le journal avec une joie immense. Olivier est vivant, et il part à sa recherche. Ses collègues sont en or, et il aime Marianne, sans plus aucun doute.

Dans son appartement, il ne prend que quelques minutes pour boucler son barda. Il ne vérifie même pas le carnet d'entretien de sa voiture, la jugeant apte à avaler les milliers de kilomètres au programme. Jusqu'en Italie, il a l'itinéraire bien en tête. Dans le nord de la Péninsule, il devra veiller à suivre les bons embranchements pour ne pas rater l'autoroute du Sud. Signe qu'il est bien dans sa tête, il délaisse sa boîte d'anxiolytiques. Après tout ce qu'il vient de vivre, il n'en aura plus besoin.

Bien qu'il les trouve très utiles, Martin n'aime pas les autoroutes. Ces longs rubans routiers l'ennuient. Il regrette de ne pas avoir emporté de la musique, et se contentera de la radio pour passer le temps. Il va devoir l'appivoiser, ce temps qu'il a toujours appréhendé comme un rival. Cet adversaire l'a contraint à travailler dans l'urgence, à rogner ses loisirs, à bâcler sa vie privée, mais il lui a servi d'alibi pour fuir tout engagement, et s'isoler dans sa superbe. Le journaliste s'en rend compte aujourd'hui : le temps n'était pas son ennemi. Il l'a incriminé pour maquiller ses erreurs et ses petites lâchetés. Le temps doit devenir son allié. Il doit vivre avec lui, plus contre lui.

Martin regarde distraitement le paysage pendant que les kilomètres défilent. Qui a pu lui envoyer les mails assassins, Daniel, un collègue d'Olivier ? Il ne s'en soucie plus. Il n'a même pas envie de revanche, sentant que sa métamorphose est en marche. Ces mails l'ont crucifié, et il sait désormais ce que veut dire descendre aux

enfers. Il y a rejoint son nouvel ami nazaréen qui, pour le relever d'entre les morts, lui a envoyé un ange. Aline l'a ressuscité. Entre les bras de cette femme providentielle, il s'est redécouvert, entier, désirable. Elle lui a rappelé l'amour franc de Mireille, cet amour vrai qui ne triche pas. Marianne sera pareille, se dit Martin, elle va le transfigurer.

Joyeusement perdu dans ses pensées, Laussart est entré en Italie sans s'en rendre compte. Son ventre gargouille, il ne l'entend pas. Les arbustes en fleur embaument l'atmosphère, il ne les sent pas. Les automobilistes pressés l'assaillent d'appels de phares, il ne les voit pas. C'est finalement l'alarme de sa jauge qui le réveille, il est temps de faire le plein. Sur l'aire de services, il calcule la distance parcourue. Il lui reste six cents kilomètres pour atteindre Foggia, sa région cible, et il est près de vingt-et-une heures. La prochaine sortie doit le mener à une grosse bourgade où il pourra trouver de quoi manger, et un toit pour la nuit. Il reprend la route, et se dirige vers son escale.

Il y a toujours un bien pour un mal, se dit-il, cherchant l'horizon perdu dans la nuit tombée. Si Olivier n'était pas parti, il n'aurait pas mesuré les ravages de sa solitude obsessive, ni réalisé que son métier est beau quand il reste modeste. Son besoin de reconnaissance l'a fait marcher, courir, ramper, un moteur tyrannique qui a pollué sa vie. S'il n'avait pas fouillé dans le passé de son frère, il n'aurait pas découvert le Galiléen, cette belle figure qu'il a pris plaisir à connaître. Au fond, il devrait remercier son frère de s'être enfui. Olivier lui a permis de se retrouver. Il jette un œil attendri sur sa veste, négligemment posée sur le siège avant. Elle abrite la lettre furtive de son frère, qu'il n'a pas besoin de relire. Elle se termine sur un espoir : « Sois heureux. On se retrouvera sans doute un jour ». Pour le bonheur, c'est fait. Pour les retrouvailles, ce n'est plus qu'une question de jours.

Après avoir quitté l'autoroute, Martin tombe comme escompté sur un relais d'étape, où une auberge d'excellente facture propose des plats typiques de la région. Le patron, sympathique comme peuvent l'être les Italiens, le gratifie de quelques mots en français pour l'accueillir au mieux. Il lui attribue une chambre rustique qui sent bon le bois d'époque, avec un énorme lit pour lui tout seul. La nuit

promet d'être reposante.

Malgré la richesse de la carte, Martin se contente de pâtes au jambon et de charcuterie fine. Il s'est privé de vin, mais ne refuse pas un café bien serré. Repu, il quitte la table, et se dirige vers le parking à l'entrée de l'auberge. La nuit est noire, et l'air dégage une agréable douceur. Il s'appuie contre la portière de sa voiture, les bras croisés, le nez planté au ciel. Il observe longuement la myriade de points lumineux au-dessus de sa tête. Il navigue d'étoile en galaxie. Tel une particule toute puissante, il s'imagine traverser l'univers, et l'explorer dans ses moindres recoins. Quel sens a donc tout cela ? se demande-t-il au bout d'un moment. Il n'est qu'un infime grain de sable perdu dans l'immensité, un grain de sable pensant, aurait dit Pascal, mais un grain de sable tout de même. Il s'accroche à la vie et au bonheur, comme le font tous les grains de sable, mais cela n'a qu'un temps, si court. À quoi tout cela rime-t-il ?

En examinant la profondeur du ciel, Laussart reste serein. Ses interrogations ne le perturbent pas, sautant de question en question sans se démonter. Une aussi grande paix intérieure le surprend. Il se serait cru plus fragile devant cet abîme de perplexité, or il nargue l'infini et ferraille avec le non-sens comme un expert. Avant lui, tout était pareil, et après lui, tout demeurera pareil, alors à quoi sert-il ? À quoi servons-nous tous ? N'y a-t-il qu'un univers sans fin, de la matière incréée, une vie apparue sans raison, variant, perdurant et se perfectionnant... sans but ? Ce grand cirque est-il le fruit du hasard ou d'une intention ? Y a-t-il un sens à tout cela, ou n'y a-t-il que le sens qu'on veut bien y mettre, Laussart et tous les autres grains de sable ?

Il reste un instant suspendu à sa dernière interrogation, immobile, les yeux rivés sur l'océan céleste. Il respire un grand coup, puis soupire en décroisant les bras. J'aimerais quand même bien savoir, conclut-il d'un air contrarié, est-ce tellement demandé ? Il aimerait que la nuit s'entrouvre, qu'une lumière descende, une voix, un esprit, qu'importe, pour peu qu'on lui dise enfin le vrai du vrai. Sens ou non-sens ? Dieu ou pas Dieu ? Une seule vie maintenant ou d'autres après la mort ? J'aimerais bien que quelqu'un me réponde, crie Laussart dans le silence nocturne, mais la nuit ne répond pas. Elle ne s'entrouvre pas, ni lumière, ni voix, rien. Déçu mais pas étonné, il se

redresse, et tourne les talons. En gagnant sa chambre, il jure que s'il n'a que cette vie et son petit bonheur, il en profitera sans retenue avec Olivier, Marianne et tous les autres. Tant pis pour cet infini, sans voix et sans visage...

15 Au jardin des oliviers

Le jour se lève à peine, et Martin est déjà sur la route. Il s'est réveillé avant l'aube, et n'a pu se rendormir. Il a laissé un mot à l'hôtelier pour le remercier de son accueil, et s'excuser de ne pouvoir faire honneur à son petit déjeuner. Il a l'esprit clair et de l'enthousiasme à revendre. Chaque kilomètre avalé le rapproche de son frère, qu'il espère retrouver au plus vite. Ce moment tant attendu, il en a rêvé, mais il se méfie d'un contretemps toujours possible. Une petite pointe d'inquiétude se fait même ressentir. Olivier sera-t-il heureux de le revoir ? Aura-t-il des choses terribles à révéler ?

Les bornes kilométriques qui défilent, impassibles, aident Martin à replonger dans ses pensées, et les bouts de mer qu'il aperçoit sur sa gauche, à travers le vallonnement de la côte, ne parviennent pas à l'en dissuader. Comme à son habitude, laissé à lui-même, Martin cogite. Si Iéshoua avait raison, se dit-il en réajustant le dossier de son siège, ce serait la plus extraordinaire des nouvelles. Non pas que la primauté de l'amour soit contestable, mais la survenance d'un royaume libérateur, comme il l'annonçait, réaliserait concrètement, pas en paroles mais en actes, le plus grand rêve de l'humanité.

Quels qu'en soient la forme et le contenu, ce royaume de Jésus justifierait tout ce que la Terre a porté de plus beau. Il serait la

maison des humbles, ceux qui ont toujours su ce qu'ils doivent à la vie et à leurs semblables, la récompense des pacifiques, qui n'ont cessé d'englober les autres dans leur bonheur, et le couronnement des pauvres, ceux qui ne se sont jamais attachés à rien sauf à l'amour, celui qui transcende et magnifie tout. Martin jubilerait si tout cela était vrai, si la création était libérée de la peur, de la souffrance et de la mort, et si nous étions enfin heureux, tous et à jamais. Il redoute cependant que l'illusion l'emporte, que Jésus se soit trompé, et que le ciel soit vide, sans recours.

Le soleil commence à faire sentir son ardeur, Martin baisse légèrement la vitre. Il ouvre la boîte à gants, et s'empare de lunettes noires. Il sent son estomac revendiquer. Une aire de services est annoncée, elle ne pouvait mieux tomber. Un petit café et une pâtisserie feront l'affaire.

Parvenu à son point de ravitaillement, il a l'embarras du choix pour ranger son véhicule. Le parking est immense, et pratiquement désert. Il s'arrête devant l'entrée d'un petit restaurant, pousse la porte de l'établissement, et se dirige vers le comptoir des machines à café. Il est bien en Italie, se dit-il. Il n'y a qu'ici pour sentir flotter un tel arôme.

— *Prego, Signore ?*

La préposée aux machines attend sa commande.

— Un café... *per favore*, se risque-t-il, maladroitement.

— *Stretto ?... Petit ?* insiste la serveuse qui a compris qu'elle a devant elle un francophone peu habitué à la langue de Dante.

— Oui, *sì, sì ...* petit.

— *Prima deve pagare alla cassa*, lui explique lentement la serveuse à grands renforts de gestes, *poi mi dà lo scontrino*.

Laussart est perdu. Il ne comprend pas ce que lui veut son interlocutrice.

— Vous devez d'abord payer à la caisse, lui traduit un homme en complet veston, sirotant son cappuccino à deux pas du comptoir, puis vous donnez le reçu à la serveuse.

— Ah, bien, merci. Je n'avais pas du tout compris, lui répond Martin, un rien confus.

Il se rend à la caisse, désigne un petit café, et demande deux croissants.

— *Due cornetti* ? s'assure le caissier en scrutant la réaction de Laussart.

— Sì, deux croissants, confirme Martin en montrant les pâtisseries du doigt.

Il tend un billet de dix euros au caissier, qui lui rend la monnaie, et lui donne le précieux reçu. Son café est en route, et les deux croissants le rejoignent bientôt sur le bord du comptoir.

— Merci, dit Laussart à la serveuse empressée, qui lui répond d'un large sourire.

Il s'approche d'une table haute, et y dépose son petit déjeuner. Il charge son café en sucre pour en rompre l'amertume, puis s'attaque au premier croissant.

— Vous êtes en voyage d'affaire ? lui demande l'homme au complet veston.

— Non, non, je suis en voyage privé, répond Martin après avoir avalé sa bouchée. Encore merci pour votre aide, vous parlez bien le français.

— J'ai vécu dix ans à Lyon, et aujourd'hui, je vends des produits français dans toute l'Italie. Où descendez-vous ?

— Dans les Pouilles.

— C'est la patrie de ma grand-mère, une belle région, vous verrez, peu connue mais agréable... Je file maintenant, car j'ai deux prospects à visiter dans la journée, et je suis déjà en retard. Bon voyage...

Ces gens du Sud ont le sens du contact, se dit Laussart, qui termine son maigre repas pour reprendre la route sans tarder. Il lui reste trois bonnes heures à rouler jusqu'à Foggia. Olivier n'a jamais été aussi proche.

Les autoroutes italiennes ont beau être ensoleillées, bien entretenues et très roulantes, elles restent des autoroutes, et Laussart ne s'y fait pas. Il s'ennuie, et rêve. Soudain, de son nœud de pensées surgit l'image d'une chaîne, pas une chaîne triste, qui entrave, mais une chaîne réjouissante, qui relie et donne force. Serait-ce le long ruban autoroutier qui l'inspire, les glissières de sécurité sans fin ou les bornes kilométriques lui indiquant la direction de son frère ? Un peu plus loin, il dépasse un camion français joliment décoré, avec la mention « Adonai Transports » sur

la porte arrière du semi-remorque. Adonai, marmonne Martin, se souvenant de ses lectures, c'est un des noms que les Juifs utilisent pour signifier Dieu, et ils l'écrivent ADN comme l'acronyme de l'acide désoxyribonucléique. Cette similitude a fait dire à des facétieux que bien avant la découverte du rôle capital de l'acide désoxyribonucléique dans l'évolution de la vie, les Juifs savaient de longue date que leur Dieu Adonai était l'ADN de toutes choses. Comme l'acide désoxyribonucléique, Adonai renferme en lui tout le passé et tous les futurs possibles.

L'ADN, l'ADN, répète-t-il en fronçant les sourcils, ne serait-ce pas sa chaîne mystérieuse ? L'ADN est comme cette autoroute, interminable à l'échelle d'une cellule, composée d'éléments enfilés comme des glissières de sécurité, et d'autres périodiquement répétés comme des bornes kilométriques. La comparaison est parlante, mais pourquoi se serait-il mis à flasher sur une longue chaîne d'ADN ? Il nageait en plein souvenir de ses proches... Il tapote nerveusement le volant, et se mordille les lèvres, cherchant la solution de l'énigme, qui apparaît subitement. La chaîne, l'ADN, c'est ce qui relie son frère et lui, ses parents, ses proches et tous ceux qui les ont précédés. C'est leur dénominateur commun, leur lien le plus intime. Ils se sont passés le relais, et cette transmission remonte, de génération en génération, jusque dans la nuit des temps. Leurs chaînes d'ADN convergent vers un seul point, quand la grande aventure de la vie a commencé. Tous les humains sont les héritiers, à la fois différents et semblables, de cette force de vie. Nous partageons le même héritage, légué au plus profond de nos cellules. C'est comme un livre précieux qui raconte, page après page, l'histoire de la vie et de l'humanité, un livre que nous commençons à peine à déchiffrer. Il ne sait d'où lui est tombée cette allégorie de l'ADN, mais elle l'impressionne grandement.

Dans la voiture, la chaleur est intense. Il transpire, mais ne se plaint pas. Il baisse encore plus la vitre, concentré sur ses réflexions. Ses cheveux flottent au vent. Il est désormais sur pilotage automatique, l'autoroute ne l'ennuie plus.

Ce précieux livre n'est pas tout, poursuit-il à haute voix, comme s'il donnait cours à un auditoire imaginaire. Nous avons dans notre corps plus que l'histoire de la vie, nous y avons toute l'histoire de

l'univers. Les matériaux dont nous sommes faits ont été forgés dans les étoiles. En mourant, elles ont ensemencé l'espace des éléments lourds qui nous constituent. Le carbone qui nous structure, le fer qui oxygène notre organisme viennent en droite ligne de ces étoiles. Mieux encore, les noyaux d'hydrogène qui abondent dans notre corps sont aussi vieux que l'univers lui-même. Ils remontent au tout début de l'histoire du temps et de la matière. Ils existent depuis des milliards d'années, bien avant la vie et les étoiles, et ils sont là, dans notre corps, se dit Martin en se palpant la poitrine. Ils sont là, partout, solides et silencieux, comme un rappel muet que nous sommes, nous aussi, issus du Big Bang. Nous sommes des descendants de l'univers, et tout cela n'aurait aucun sens ? Devrions-nous toujours capituler devant ce mystère sans clé ? conclut-il en soupirant.

Sur la berme centrale jaillissent deux panneaux. Sur le premier, le nom *Molise* est barré. Sur le second, le nom *Puglia* trône en grandes et belles lettres, annonçant à Martin qu'il pénètre dans les Pouilles. Il se remémore la fin de son itinéraire, préparé ce matin à l'auberge. Il doit quitter l'autoroute à hauteur de Cerignola, puis s'engager sur la voie rapide menant à Foggia. Il trouvera alors des indications pour Stornara et Stornarella. Les derniers moments sont les plus durs, l'excitation de l'arrivée s'ajoutant à la fatigue de la route.

Au loin se profile le promontoire du Gargano, comme une gigantesque citadelle côtière défiant toute invasion. Il se découpe, ensoleillé et imposant, sur un horizon d'azur. Où qu'il regarde, Martin ne voit qu'un paysage plat et des terres arides. Il est passé treize heures, et le thermomètre indique trente-deux degrés.

Sur la route de Foggia, les cultures s'alignent à perte de vue. Il y a des oliviers partout, de très hautes vignes formant des voûtes sous lesquelles un homme debout peut se promener, des parcelles immenses de plants de tomates, et des champs de grains qui ondulent sous le vent telles les vagues d'une mer forte. L'homme au complet veston avait raison, les Pouilles doivent être belles.

Les panneaux bleus se succèdent, indiquant les villes et les patelins environnants. Stornara et Stornarella sont en approche. Martin s'engage sur la route menant au village de son frère, et sent son cœur s'accélérer. Les premières maisons de Stornara lui font

penser à l’Afrique du Nord, avec de gros cubes en pierres recouverts de ciment, la porte comme unique ouverture en façade, et des toits en tuiles quasi plats. C’est le soleil qui veut ça, avec la recherche permanente de l’ombre et la collecte maximale de l’eau de pluie. Cependant, les édifices modernes ne manquent pas. Il y en a à plusieurs étages, avec balcons, persiennes et air conditionné. Il y a aussi des villas cossues, entourées de hautes grilles et d’arbres protecteurs.

Distraite au milieu de la rue, une ménagère ignore que Martin l’a évitée de justesse. Le Sud, c’est ça aussi, des gens qui traversent avec indolence, des voitures stationnées en biais devant les bars, une roue sur le trottoir, et des enfants qui taquinent le ballon sur toute la largeur de la route. Martin aperçoit au loin les premières maisons de Stornarella. La route qui y mène est droite, en légère montée. Elle coupe les terres agricoles séparant les deux villages. Pris par l’émotion, il s’arrête sur le bas-côté, à l’entrée d’une oliveraie, et laisse tourner le moteur. Il ferme les yeux pour mieux réaliser. Il est à quelques minutes du bonheur, il va bientôt prendre Olivier dans ses bras. Toutes ces semaines d’angoisse et de folles découvertes touchent à leur fin. Il rouvre les yeux, enfonce une main dans son sac, sur le siège du passager, et saisit la feuille avec la photo. Marianne a imprimé au verso un plan sommaire de Stornarella. Il se remet en route.

À l’entrée du village, il aperçoit un petit magasin avec un étal de fruits et légumes. Il arrête son véhiculé à l’ombre d’un arbre, et se dirige vers la boutique.

— Bonjour... *Buongiorno*, lance-t-il avec hésitation.

— *Buongiorno*, lui répond l’épicière, surprise par l’arrivée de cet étranger.

— Je voudrais de l’eau... *acqua*.

La femme se penche sous le comptoir, et en sort une grande bouteille d’eau, qu’elle montre à son client. Martin acquiesce de la tête, puis tend la photo à son interlocutrice.

— Cet homme... mon frère, dit-il en montrant Olivier de l’index. Vous savez... où ?

L’épicière regarde Martin avec de grands yeux. Elle ne comprend pas.

— *Un attimo, un attimo...* lui répond-elle en se dirigeant vers un escalier à l'arrière de sa boutique. *Francesca, vieni*, crie-t-elle à l'étage, *c'è qui un signore che parla francese*.

Martin entend quelqu'un dévaler l'escalier. Il voit déboucher une superbe jeune fille aux yeux noirs et à la longue chevelure bouclée. Elle le regarde, un peu gênée.

— Bonjour, dit-elle d'une voix basse.

— Bonjour Francesca, répond Martin, sous le charme de cette apparition. Tu parles français ?

— Un peu. J'apprends votre langue à l'école...

— Regarde, cet homme est mon frère. Il est ici à Stornarella. Sais-tu où il est ?

La jeune fille observe longuement le cliché. Elle le montre à l'épicière, qui doit être sa mère, et échange quelques mots.

— Non, je ne connais pas ces personnes, répond la jeune fille visiblement désolée, mais allez à... Elle cherche ses mots... Allez au *municipio*... à la commune, pour demander.

— Bonne idée, rétorque Martin. Où est le *municipio* ?

La jeune fille le prend par le bras, et l'entraîne sur le trottoir.

— Vous allez droit, puis au fond à gauche, puis à droite, lui fait-elle en doublant ses explications de grands gestes. Alors, vous voyez deux... *palme*...

— Deux palmiers ? interroge Martin.

— Oui, deux palmiers, et la rue après les palmiers, c'est le *municipio*.

— Très bien, Francesca, je te remercie, et bravo pour ton français.

La jeune fille rougit. Martin lui tend une pièce de deux euros.

— C'est pour l'eau, précise-t-il.

— C'est trop, rétorque-t-elle.

— Non, non, c'est parfait comme ça. Encore merci.

Martin s'éloigne, et remonte dans sa voiture. Il ouvre la bouteille d'eau, boit quelques rasades, puis vérifie sur son plan les indications de Francesca. Elles correspondent, c'est de bon augure. Il commence à apprécier le pays, et se dirige vers son prochain objectif : les employés municipaux et leur bonne connaissance des administrés.

— *Buongiorno*. Vous parlez français ?

Laussart fait son entrée dans les locaux de la mairie.

— *Buongiorno, Signore*, lui répond gentiment une employée. *Il francese, no. Pero' l'inglese un po'...*

— *English, OK ?* interroge Laussart, content d'apprendre qu'il va pouvoir dialoguer dans une langue qu'il comprend.

— *English OK*, lui confirme son interlocutrice.

— *My name is Martin Laussart*, poursuit-il sans attendre. *Here is my brother Olivier.*

Laussart montre la photo à l'employée municipale, lui faisant comprendre qu'il est à la recherche de son frère. Elle saisit le document, et se dirige vers une de ses collègues, à l'autre côté du bureau. Après une brève discussion, sous l'observation attentive du requérant, l'employée vient lui expliquer que son frère est probablement hébergé chez la signora Ornella, présente sur la photo, à droite d'Olivier. Laussart présente le plan de Stornarella à l'employée, attendant qu'elle lui indique le lieu de résidence de cette dame. La préposée fait une croix sur une des rues en périphérie du village. Il doit chercher une grosse villa avec des arbres tout autour. Martin a de la peine à croire qu'il vient enfin de localiser son frère avec précision.

— *Thanks a lot, grazie*, merci beaucoup... lance-t-il à sa sauveuse.

Il file à sa voiture, et prend la direction de la villa. Il entre dans la rue indiquée par l'employée. La maison doit se trouver tout au bout, en bordure d'un champ. Il l'aperçoit sur la gauche, majestueuse. Il arrête son véhicule devant la grille, et respire profondément, s'apprêtant à revoir Olivier. Il inspecte les abords. Les persiennes sont levées, mais aucun signe de vie. Il se décide à sortir, et se dirige vers le portail d'entrée. Il appuie sur le bouton de la sonnette, se rapprochant de l'interphone. Personne ne répond, et le mécanisme d'entrée reste bloqué. Il actionne de nouveau la sonnette, mais rien ne se passe. Contrarié, il doit attendre le retour des occupants, et part manger quelque chose au village.

Au moment d'ouvrir la portière de sa voiture, il est interpellé par un jeune garçon à vélo.

— *La signora Ornella non c'è. Lei è andata a Foggia.*

Il comprend que la maîtresse de maison pourrait s'être rendue à Foggia, la grande ville voisine.

— *E il signore... a Foggia ?* demande-t-il, espérant que le garçon comprenne.

— *Il signore, no*, lui répond-il avec détermination. *Lui lavora... nei campi.*

Le garçon se dresse sur son vélo, et tend le bras en direction des champs. Il tente de faire comprendre à Laussart que l'homme dont il parle est quelque part au milieu des oliviers, en train de travailler. Martin ne saisit pas, et le jeune cycliste s'en rend compte.

— *Venga, Signore. Venga con me.*

Le garçon enfourche sa bicyclette, et invite de la main Laussart à le suivre. Il pédale à toute allure, quitte le bitume, et s'enfonce dans un chemin de terre. Il regarde derrière lui pour vérifier que l'étranger est bien à sa suite. Malgré l'étroitesse de ses roues, il soulève une belle quantité de poussières. Les dernières pluies doivent remonter loin. Il s'arrête soudain, et attend que Laussart vienne à sa hauteur.

— *Non vado più avanti*, explique le gamin. *Troppe spine, è pericoloso per le gomme...*

Grâce aux gestes, Martin comprend que le garçon a peur d'aller plus loin, redoutant des épines coriaces qui seraient sans pitié pour les pneus frêles et sans doute déjà bien usés de son vélo.

— *Il signore è di là*, fait le garçon en tendant le bras dans la direction de l'homme recherché.

Laussart plonge la main dans une de ses poches, et en retire une pièce de deux euros. Il la présente au garçon.

— *No, no, grazie*, lui répond son guide, qui détale aussi vite qu'il est venu, dans un nouveau nuage de poussières.

— *Grazie*, lui crie Laussart, mais le garçon ne réagit pas.

Martin se retrouve seul au milieu d'une armée d'oliviers. Il jette un regard à la ronde, mais ne voit personne. Il réenclenche une vitesse, et roule lentement sur le sentier, inspectant scrupuleusement les espaces entre les arbres. Il aperçoit enfin une silhouette, puis une deuxième. Il arrête la voiture, éteint le moteur, et se met à courir dans leur direction sans prendre la peine de refermer la portière. Il fait face au soleil, et ne distingue pas les traits des personnes dont il se rapproche. La première se retourne, entendant les pas de Laussart qui termine sa course. Ce n'est pas Olivier mais un agriculteur du coin, à n'en pas douter. Son visage est bronzé, buriné, et ses mains trahissent

le travail de la terre.

— *Buongiorno*, lance Martin, essoufflé. Olivier... mon frère... ici ?

L'homme tourne la tête en direction de l'autre personne, à quelques dizaines de mètres de là, tend le bras, et pointe l'index.

— *Sì, Olivier, Olivier*, fait l'homme, indiquant son compagnon de labeur.

— *Grazie, grazie*, répond Laussart en s'encourant.

Le cœur de Martin bat la chamade. Il se dirige vers sa cible, et veut crier le nom de son frère de toutes ses forces, mais il n'y parvient pas. Les mots ne sortent pas. Terrassé par l'émotion, il s'arrête à quelques pas de son frère. Olivier tourne la tête, pensant voir Massimo, l'homme qui entretient l'oliveraie avec lui depuis ce matin. Il n'en croit pas ses yeux, c'est son frère, tout en nage.

— Martin ! s'écrie-t-il, lâchant le grand sécateur qui lui servait à tailler les arbres.

— Frérot ! répond Martin, d'une voix étouffée.

Olivier se précipite vers Martin, écarte les bras, et l'enserme avec force.

— Mon frère ! lui murmure-t-il à l'oreille. Quelle surprise ! Comme c'est bon de te revoir...

Massimo observe la scène de loin, se disant qu'il ferait mieux de laisser ces deux hommes à leur bonheur. Il rentre chez lui, où d'autres travaux l'attendent.

— *Olivier*, crie-t-il avec un peu de gêne, *torno a casa...*

Par-dessus l'épaule de Martin, Olivier lui fait signe de la main. Il comprend le geste de son compagnon, et l'en remercie secrètement. Il fait un pas en arrière, laissant ses mains sur les épaules de Martin.

— Comment as-tu fait pour me retrouver ? demande-t-il, admiratif.

— C'est une longue histoire, se contente de répondre Martin, d'une voix douce et sans reproche.

— Tu es venu en voiture ?

— Elle est là, au milieu de la plantation, elle nous attend.

— Je n'en crois pas mes yeux. Toi, ici !

Le bonheur d'Olivier déborde de toutes parts. Il dévore son frère du regard, fou de joie de l'avoir de nouveau près de lui.

— Tu as dû faire une longue route. As-tu faim ?

— Je mangerais bien quelque chose.

— Viens, rentrons à la maison. Il reste quelques pâtes de ce midi.

Olivier entraîne son frère en le prenant par la taille. Ils marchent côte à côte. Martin se laisse guider de bonne grâce, trop heureux de ces retrouvailles sans accroc. Il regarde son frère avec insistance, des pieds à la tête, et pour s'assurer qu'il ne rêve pas, passe son bras par-dessus l'épaule de son frangin, le voulant tout à lui.

— J'ai tellement de choses à te dire, confie-t-il d'une voix repentie.

— Moi aussi, répond Olivier sans attendre.

— Je te demande infiniment pardon.

— Pourquoi donc ?

— Je t'ai délaissé... Je n'étais plus le frère que tu méritais.

Olivier bredouille, ne sachant que répliquer. Martin s'arrête et, à son tour, enserme son frère dans ses bras, le pressant contre sa poitrine.

— Je t'aime, et je ne te l'ai pas assez dit, ponctue Martin, déterminé.

Olivier est sans voix. Il ne s'attendait pas à une telle déclaration. Pour seule réponse, il caresse lentement le dos de son frère, bouleversé.

— J'ai pris une résolution en ton absence. Je veux mieux vivre, mieux aimer, et je compte sur toi pour réussir.

Olivier fixe intensément Martin, mesurant la sincérité de son frère.

— Tu es comme ressuscité, alors ?

— Oui, ici, au jardin des oliviers...

Le bon mot n'échappe pas au prêtre fugueur, qui se réjouit du programme de son frère. Il plonge la main dans une poche de sa combinaison de travail, et en sort un mouchoir qu'il tend à Martin.

— Non, c'est fini. Je ne réprime plus mes larmes.

— Tu as découvert que les vrais hommes pleurent ?

— Elle est belle, cette expression. D'où vient-elle ?

— Je l'ai lue, un jour... Les vrais hommes pleurent parce qu'ils connaissent leurs limites, et n'ont pas peur de les montrer. Ceux qui répriment leurs larmes sont à craindre, car ils jouent aux surhommes,

et avec des gens pareils, ça finit toujours mal.

— Crois-tu que Jésus pleurerait ?

— Souvent, de tristesse et de joie, mais pourquoi me parles-tu de Jésus ?

— Allons manger, si tu veux bien. On parlera de Jésus plus tard.

16

Entre fleurs et bitume

La villa d'Ornella jouxte l'oliveraie. C'est dans cette habitation cossue qu'Olivier a trouvé refuge. À peine entré dans le hall, Martin apprécie les bienfaits de l'air conditionné. Le lieu est impressionnant. Il y a du marbre partout, de grands cadres avec des portraits de famille, et le mobilier de style pourrait ravir le plus exigeant des antiquaires. Olivier a pris la direction de la cuisine.

— Nouilles aux calamars et autres joyeusetés de la mer, ça te va ? demande-t-il d'un air guilleret.

— Tu sais que les fruits de mer et moi, on n'est pas très copains, mais j'ai tellement faim que j'avalerais une baleine entière.

Olivier verse les pâtes dans une poêle, et arrose le tout d'huile d'olive. Il allume le gaz, et réchauffe le repas en s'aidant d'une immense spatule en bois.

— Tu m'as l'air expert en cuisine italienne...

— Quelques jours ici, et tu as vite appris à jongler avec les pâtes, l'huile d'olive et la sauce tomate.

— Justement, dis-moi comment tu t'es retrouvé ici.

— Je te répondrai quand tu mangeras. Tu auras la bouche pleine, et j'aurai tout le temps de t'expliquer. Dis-moi plutôt comment toi, tu m'as retrouvé.

— Grâce à internet... L'inauguration d'une petite fraternité agricole, ici, à Stromarella, ça te dit quelque chose ?

— C'était ma première sortie avec Ornella, Massimo et quelques-uns de leurs amis, il y a deux semaines.

— Une photo a été prise de l'événement, et elle s'est retrouvée sur le blog d'un habitant d'Orta Nova.

— Tu m'as vu sur ce blog ?

— Pas moi, c'est un logiciel de la police qui t'a repéré.

— Tu me fais marcher ?

— Pas du tout. Une collègue qui m'est très chère a de bons contacts à la police scientifique. Elle a fourni deux de tes photos récentes à un opérateur, qui les a introduites dans leur système de recherche. Ton visage a été comparé aux millions de visages répertoriés sur le web et par chance, la photo du blog était déjà dans leur base de données. On n'avait plus qu'à remonter à la source.

— Et tu as déboulé ici ?

— Sans hésiter une seconde...

— Alors, ça ! Et tu oses me dire que tu n'es plus le frère que j'ai connu, mais il y a peu de gens qui auraient fait comme toi.

Olivier ouvre la porte d'une imposante armoire, en sort une assiette et des couverts qu'il place sur la table, devant son frère. Martin se rue sur son plat de pâtes. En temps normal, la vue des calamars l'aurait quelque peu dégoûté, mais aujourd'hui, ventre affamé n'a plus de réserve. Il leur trouve même une petite saveur particulièrement plaisante.

— Qui t'a conduit jusqu'à moi, dans l'olivieraie ?

— À la mairie, on m'a indiqué le chemin de la villa, mais je n'y ai trouvé personne. C'est un gamin à vélo qui m'a fait comprendre que je te trouverais parmi les oliviers.

— Cela doit être Matteo, le fils du voisin.

— Voilà toute l'énigme. À toi, maintenant, raconte-moi ton histoire depuis la fameuse lettre au journal.

Olivier a un léger rictus, qui n'échappe pas à son frère.

— Oui, cette lettre, répond Olivier, hésitant.

— Je l'ai ici, avec moi. Veux-tu la relire ?

— Non, ce n'est pas nécessaire... Je suis vraiment confus. Je regrette sincèrement de t'avoir laissé en plan. En as-tu souffert ?

— J'ai eu la peur de ma vie ! J'ai cru un moment que tu t'étais suicidé.

Olivier ne dit plus un mot. Martin s'arrête de manger, suspendu au moindre geste de son frère, qui se dirige d'un pas lent vers la fenêtre de la cuisine. Il regarde les arbres, sans les voir, reste immobile un long moment, puis se retourne vers son frère.

— Je t'expliquerai tout, mais laisse-moi un peu de temps. Cela fait pas mal d'émotions d'un seul coup.

— Frérot, tu m'inquiètes...

— Rassure-toi. J'ai connu des moments difficiles, mais je vais mieux. Demain, nous irons à la digue, et je te dirai tout.

— Comme tu veux... De toute façon, je t'ai retrouvé, et je ne te lâche plus.

Olivier ouvre le robinet d'eau froide, et se remplit un verre. Il l'avale d'un trait puis repose le récipient d'un geste décidé.

— Bien, je te raconte mon escapade, alors ?

— Je t'en prie, répond Martin, qui se remet à manger.

— J'étais très déprimé, et je ne savais plus quoi faire. Finalement, j'ai pris la décision de partir, de m'enfuir plus exactement. J'ai vidé mon compte en banque, j'ai pris un sac, quelques vêtements et de grand matin, je suis parti à l'aventure.

— Tu n'avais aucune destination en tête ?

— Aucune. Quand j'ai quitté l'appartement, j'ai posté les trois lettres dans la boîte au coin de la rue, et je me suis mis à marcher en direction du soleil qui se levait.

— Tu n'as écrit que trois lettres ?

— Oui, en moins de cinq minutes. J'ai même failli partir sans rien écrire, ce qui aurait été bien pire encore, je m'en rends compte. Je t'ai d'abord écrit à toi, car je voulais que tu ne t'inquiètes pas.

— Pourquoi m'as-tu écrit au journal ?

— Je ne me souvenais plus de ton adresse exacte, et comme j'avais le journal du matin sous les yeux, je t'ai envoyé la lettre là-bas. Puis j'ai prévenu mon employeur que j'allais être absent un moment, et j'ai fait de même avec l'évêché.

— Pour que je ne m'inquiète pas, tu aurais pu être un peu plus explicite dans ta lettre.

— Tu as raison. Je te demande pardon, mais je n'avais vraiment

pas la tête à ça.

— Qu’as-tu fait ensuite ?

— J’ai marché très longtemps. Un moment, loin de la ville, je me suis retrouvé près de l’autoroute. Je ne sais pas ce qui m’a pris, mais j’ai sauté une clôture, traversé un verger puis escaladé un talus jusqu’à l’aire de repos. Là, j’ai demandé à plusieurs camionneurs s’ils pouvaient m’emmener avec eux, et c’est un camionneur néerlandais qui a accepté de me prendre. Il se rendait en Italie pour livrer des tonnes de fleurs fraîchement coupées.

— Cela n’a pas dû être facile en néerlandais.

— Il parlait bien français. Il a été marin dans sa jeunesse, et a sillonné toutes les mers du monde pour des compagnies françaises. Un jour, il a décidé de se poser. Il s’est marié, et a trouvé du travail comme chauffeur pour un transporteur international. Il roule en semaine, et passe les week-ends à la maison avec sa femme et ses enfants. Depuis deux ans, il fait l’Europe du Sud, l’Italie, l’Espagne, parfois la Grèce.

— Quelle vie !

— Il m’a conduit jusqu’ici. En fait, j’ai passé une très mauvaise nuit dans sa cabine, et je me suis réveillé avec un sérieux mal de tête et une envie lancinante de vomir. Sur l’autoroute venant de Naples, voyant que je n’allais pas bien du tout, il a décidé de changer sa tournée pour que je me soigne. Il m’a déposé à l’entrée de la ville de Cerignola, dans une station-service. C’est là que j’ai croisé la route d’Ornella, qui faisait le plein à ce moment-là. Par chance, elle parle français parfaitement. Elle m’a pris en charge, m’a amené chez elle à Stornarella, et a appelé le médecin. Il a diagnostiqué un épuisement sévère et un début de dépression. J’ai avalé une kyrielle de médicaments, et pendant une semaine, j’ai dormi pratiquement jour et nuit. Puis j’ai émergé doucement, j’ai repris des forces, et j’ai pu sortir un peu. Depuis une semaine seulement, je peux dire que je me sens mieux.

— Et tu t’es reconverti dans le travail agricole ? lance Martin, gougenard.

— Cela m’aide beaucoup. Ornella a quelques terres derrière sa villa, et elle loue les services de Massimo pour entretenir ses oliviers. Elle m’a conseillé de travailler avec lui, pour me changer les idées. Il

m'a appris à tailler, et il est content de mon travail. Quand je suis dans l'oliveraie, je sens le vent et le soleil sur ma peau, je contemple le ciel et les nuages, j'écoute les oiseaux, je me reconstruis...

— Tu te sens mieux, c'est ce qui importe.

— Avec la santé revenue, j'ai pensé à te donner de mes nouvelles, mais je n'arrivais pas à me décider.

— Tu avais peur de moi ?

— Un peu, oui. J'avais peur de devoir m'expliquer et me justifier. Je craignais aussi de prendre un coup au moral et de replonger. J'attendais le bon moment.

— N'en parlons plus ! Je t'ai retrouvé, sain et sauf, oublions tout le reste... Oh, tu me fais penser à quelque chose.

— Un problème ?

— Non, c'est ma tour de contrôle, Marianne, la collègue qui m'a aidé à te retrouver. Je dois la prévenir qu'on a réussi...

Martin quitte la table, et se dirige vers son sac de voyage, laissé dans le hall d'entrée. Il y saisit son téléphone, cherche le numéro de Marianne et l'appelle.

— C'est moi. Tu es au boulot ?

Olivier observe la scène sans rien dire. Martin a un ton de voix et une gestuelle qui ne trompent pas. Cette Marianne n'est pas une collègue comme les autres.

— Oui, oui, à Stornarella... Non, tout va bien. Je t'expliquerai tout ce soir. Préviens Gérard et Andrieux, d'accord ? Je vous remercie tous, c'est aussi votre victoire...

— Alors, Marianne, tu disais...

— Une sacrée femme, tu peux me croire.

— Je le vois, insiste Olivier avec un sourire qui en dit long.

— Frérot, j'ai bien mangé, et je suis fourbu. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je ferais bien une petite sieste.

— J'allais te le proposer. Je prends ton sac, et je te conduis dans une petite chambre, à côté de la mienne.

— À propos, Ornella n'est pas ici ?

— Elle est à Foggia, chez sa fille. Elle ne revient que demain. Je te la présenterai. Tu verras, elle gagne à être connue.

— Tu es sûr que je ne dérange pas ?

— Pas le moins du monde ! Je crois même qu'Ornella sera

heureuse de ta présence... Alors, la salle de bains est à gauche, tu y trouveras tout le nécessaire. Je vais m'allonger aussi. J'ai pris goût aux siestes. Ici, dans le Sud, c'est un vrai délice.

Martin s'installe dans la petite chambre à côté de celle de son frère. Il se déshabille, et plonge sous les draps. Il a à peine le temps de se remémorer les instants forts de la journée qu'il tombe endormi. Son sommeil est profond, comme le ronflement qui l'accompagne. À travers le mur, Olivier, étendu sur sa couche, se repaît de sa bruyante présence. Il n'a pas voulu confirmer ses propos, dans l'oliveraie, mais Martin a dit vrai. Depuis longtemps, Olivier l'avait senti distant. Il s'en était fait une raison, pensant que son frère finirait bien par lui revenir. Tout cela est terminé maintenant. Martin est de retour, et de belle manière. Réconforté, il s'endort à son tour.

17

Comme une poignée de sable fin

Il est près de dix-neuf heures quand Martin rouvre les yeux. Bien qu'il voie encore la lumière du jour à travers les persiennes, il sent qu'il a dormi un long moment. Il se lève, et jette un œil par la porte entrouverte de la chambre de son frère. Le lit est vide. Il se rend dans la cuisine, mais Olivier ne s'y trouve pas.

— Tu t'es bien reposé ? lance son frère du salon voisin, où il surfe sur internet.

— Divinement bien.

— Je t'avais prévenu, les siestes sont royales ici. Si tu as soif, il y a du lait et du jus de fruit dans le frigo.

Martin se sert un grand verre de lait, et s'assied à la table de la cuisine.

— As-tu un programme pour ce soir ?

— Tu en as de bonnes, toi. Je viens à peine d'arriver dans un pays inconnu, et tu me demandes si j'ai un programme...

— Parce que, moi, j'en ai un.

— Il me concerne ?

— Évidemment. Je crois d'ailleurs que tu ne me laisserais pas partir sans toi.

— Tout juste... C'est quoi ce programme ?

— On sort maintenant faire une petite promenade, profiter du soleil couchant. On rentre au village manger une bricole, et on termine la soirée à la terrasse d'un bar, en sirotant l'une ou l'autre bière.

— Ils ont de la bière, ici ?

— Elle n'est pas mauvaise.

— Quand lève-t-on le camp ?

— Quand vous voulez, mon lieutenant, je n'attends que vous...

Martin dépose son verre vide près de l'évier, et retourne dans sa chambre. Il enfle un jeans propre, une chemise sentant encore l'adoucissant, et une paire de baskets neufs. En voyant son téléphone portable, il repense à Marianne et l'appelle pour faire, comme promis, un rapport plus détaillé de sa journée.

Pendant ce temps, Olivier termine ses lectures sur internet. Il a trouvé un site pour les francophones désireux d'apprendre les rudiments de la langue transalpine. Il en est à sa vingt-et-unième leçon et, de l'avis même d'Ornella, il fait des progrès notoires. Martin débouche dans le salon.

— Un moment, j'ai cru que tu t'étais rendormi.

— J'ai fait rapport à Marianne. Elle te remet son bonjour.

— Quelque chose me dit que je vais souvent la saluer, cette Marianne...

— Laissons ça pour demain, si tu veux bien, puisque c'est apparemment le jour des révélations.

— J'ai compris, répond Olivier, en adressant un clin d'œil à son frère. Allons profiter des derniers moments de clarté.

Les deux hommes quittent la villa, et se dirigent vers les champs. Ils empruntent un sentier baigné par la chaude lumière du soleil couchant. Marchant d'un pas tranquille, ils ont l'allure de deux paisibles pèlerins. Olivier explique les anecdotes de ses premiers jours à Stornarella. Martin l'écoute, rit de ses bons mots, et comble ses silences en admirant la beauté du paysage à l'entour.

— Qu'as-tu fait pendant toutes ces semaines ? demande soudain Olivier. Tu étais à ma recherche ?

— Tout le temps, répond Martin sans hésitation. Il n'y a pas eu un jour où je n'ai pas pensé à te retrouver. Ta lettre m'a bouleversé. Je t'en ai d'abord voulu de m'avoir laissé en plan, puis j'ai réalisé que

ton absence me parlait.

Olivier dévisage son frère, surpris par sa confiance.

— Ta fuite a été un électrochoc pour moi. J'ai pris conscience du vide dans lequel je m'étais enfoncé. Je me suis alors décidé à te retrouver, car je sentais que cela me permettrait de me retrouver moi-même. Ton coup de tête a été ma chance.

Martin s'interrompt. Il sent Olivier désesparé. Profitant du répit, il fait le tri parmi toutes les choses qu'il voulait lui dire, depuis si longtemps.

— J'ai remué ciel et terre, téléphoné partout, interrogé qui je pouvais. J'ai fouillé ton ordinateur à la recherche du moindre indice. Comme il y avait des tonnes de choses à lire, j'ai pris congé, et je me suis installé chez toi. L'appartement des parents est devenu mon Q.G. de campagne.

— Je suis impressionné. Je n'imaginai pas pouvoir chambouler ta vie à ce point.

La clarté s'est affaiblie. Une à une, les étoiles apparaissent dans le ciel bleuâtre, et à l'horizon, une ligne de traîne orangée rappelle que le soleil s'est retiré. Sur le chemin des deux frères, la nuit plante ses premiers jalons, les forçant à gagner le village.

— Édith Lejeune m'a bien aidé.

— C'est une collègue remarquable.

— Elle m'a mis sur les traces de ton triangle d'or, et je me suis plongé dans tes notes.

— Non, tu n'as pas fait ça ?

— Je crois avoir à peu près tout lu, en moins d'une semaine, et j'ai fait une belle découverte.

— Ma mauvaise orthographe ?

— Iéshoua.

Olivier s'arrête, et s'assied sur une grosse pierre. Il a un caillou sous le pied, s'empresse-t-il d'expliquer. Il saisit sa chaussure, et la secoue vigoureusement pour se débarrasser de l'intrus. Il la remet en place, et se relève avec l'aide de Martin, qui n'en finit pas de l'étonner.

— Jésus compte donc un nouvel ami, dit-il d'un air enjoué, en se remettant en marche.

— Il peut remercier l'abbé Laussart.

— Comme tu y vas...

— J'ai dévoré tes notes, elles m'ont passionné.

— Toi, que le sujet n'intéressait pas, je n'en reviens pas.

— J'en ai même fait une série d'articles pour le journal. J'ai raconté le triangle d'or.

— C'est impossible, mes notes étaient incomplètes.

— J'ai suppléé. J'ai trouvé ton livre de chevet, et grâce à Édith, j'ai pu interviewer Vilaumont.

— Incroyable... As-tu eu des réactions ?

— Quelques-unes, mais c'est là où j'ai eu la peur de ma vie. J'ai reçu des mails anonymes insinuant que tu t'étais suicidé, et que j'en étais responsable. Je me suis mis à paniquer, et j'ai cru mourir.

Martin se remémore sa passion au parc, un trouble qu'Olivier perçoit sans pourtant bien comprendre. Il se garde toutefois d'interroger son frère, se contentant de le prendre par l'épaule et de le reconforter du regard.

— Je suis le plus heureux des hommes de t'avoir retrouvé, glisse Martin à l'oreille d'Olivier. J'ai envie de rattraper le temps perdu.

— Je suis partant, lui répond son frère. On a tellement de choses à se dire.

Ils arrivent à l'entrée du village. L'éclairage public donne aux rues, déjà bien animées, un petit air de fête. Les derniers tracteurs rentrent des champs, et courent passer la nuit à l'abri, dans leurs remises. À vélo ou en scooter, les jeunes quadrillent la zone à la recherche des petits groupes d'amis en formation.

— Je t'invite à manger des panzerotti.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des chaussons farcis à la tomate, au jambon ou au fromage, préparés avec de la pâte à pizza et frits comme des beignets. C'est un produit typique, et j'en raffole.

— À voir tes yeux frétiller, cela doit être bon.

Arrivés devant un petit snack, ils s'installent à une table en terrasse. Olivier entre pour commander un assortiment de chaussons, convaincu qu'aucun ne restera sur le carreau, et deux bières blondes pour faire descendre le tout. Il ressort quelques instants plus tard avec le précieux mets, qu'il dépose sous les narines de son frère. Les passants, nombreux en soirée, n'hésitent pas à observer ces deux gars

du Nord, touristes peut-être, ou négociants en transit, qui se délectent de produits locaux. Leur appétit fait plaisir à voir.

— Et ton bon Samaritain, Ornella, quel genre de femme est-elle ?

— C'est une très grande dame, répond Olivier, en s'essuyant les doigts avec les minuscules serviettes en papier disposées sur les tables du snack. Elle est retraitée de l'enseignement, et elle a fait bâtir une villa sur le coin de terre dont elle a hérité de ses parents, pour y finir ses jours.

— Elle vit seule ?

— Elle s'est séparée de son mari après des années de vie commune qui ont tourné à l'orage. Il était diplomate, et avec leurs deux enfants, ils ont voyagé de poste en poste à travers le monde. Après quelques années de carrière, son mari a mal encaissé plusieurs déboires professionnels, des postes enviables qui lui avaient échappé, et des nominations à de hautes responsabilités qui lui étaient passées sous le nez. Il s'est mis à boire, et est devenu violent. Il passait sa rage et ses frustrations en tabassant sa petite famille. Un matin, Ornella a plié bagage, et s'est réfugiée avec son fils et sa fille chez une amie à Genève. C'est là qu'elle a décroché un diplôme en histoire et en philosophie, et a commencé sa carrière d'enseignante. Puis elle est revenue en Italie où elle a enseigné la philosophie dans plusieurs hautes écoles, dont une à Milan dont le nom m'échappe.

— Impressionnant, lâche Martin, en finissant son verre de bière.

— C'est un vrai puits de science et de culture. Elle a une voix très douce. Elle est très respectueuse de ses interlocuteurs, et toujours avide d'en savoir plus, même à son âge. Je crois qu'elle sera heureuse de parler à un journaliste.

— Que font ses enfants ?

— Son fils a suivi les traces de son père. Il est diplomate, en poste à New York. Sa fille a fait un mariage heureux avec un chirurgien originaire de Foggia.

— Tout se passe bien chez elle ?

— C'est une femme charmante, toujours de bonne humeur. Je ne l'ai jamais entendue se plaindre.

— Et pour l'argent ?

— Elle ne veut pas en entendre parler. J'ai voulu régler mes frais médicaux, payer ma nourriture, intervenir dans les dépenses

domestiques, elle ne veut rien savoir. Je suis son invité, c'est tout. Elle a le cœur sur la main.

Depuis un moment, Martin observe les allées et venues sur la rue principale du village. Il voit passer les mêmes personnes, par petits groupes, dans un sens puis dans l'autre, comme si elles tuaient le temps en faisant les cent pas. Cette situation l'intrigue.

— Je vois passer les mêmes gens depuis un bon moment. Y a-t-il quelque chose de spécial, ce soir, à Stornarella ?

— Non, c'est la promenade traditionnelle. C'est comme ça tous les soirs, hiver comme été. Les gens se retrouvent sur la place et se promènent, sans raison. Ils discutent de tout et de rien, hommes et femmes, jeunes et vieux. Ici, cela fait partie des mœurs. La municipalité barre même la route principale au trafic pour que les gens puissent marcher en toute tranquillité. Quand ils atteignent la barrière à un bout de la rue, ils font demi-tour et vont jusqu'à la barrière à l'autre côté du village, et ainsi de suite, toute la soirée.

— Plutôt sympa comme coutume !

— Cela évite d'être planté des soirées entières devant la télévision... Je t'offre une crème glacée ?

— Non, merci, elle ne passerait pas.

— Alors, on va se payer une ou deux bières à mon bar préféré. C'est à quelques rues d'ici.

Ils quittent la table du snack, et se fondent un instant dans la promenade du village. Martin examine attentivement les visages qu'il croise, subjugué par la beauté de certains traits, splendidement méridionaux. Il s'attendait bien aux teints hâlés, aux yeux olives et aux longs cheveux noirs. Il ne pensait pas rencontrer des hommes aux yeux clairs, des femmes à la peau mate et à la crinière dorée.

— C'est ici, fait Olivier, invitant son frère à prendre place. Je vais commander nos bières. On commence par des légères ?

— Je te suis. Tout ce que je demande, c'est qu'on puisse rentrer debout.

Olivier s'enfonce à l'intérieur du bar, en direction du comptoir. Martin le regarde s'éloigner. Il meurt d'envie de l'interroger sur sa foi et sa vocation de prêtre. Doit-il attendre demain et l'excursion promise à la digue ? Il va aborder cette question en douceur. Si son frère se cabre, il remettra ça à plus tard.

— Je ne parvenais pas à me défaire d’Antonio, le gars du bar, explique Olivier pour justifier son retard. Il m’a pris en sympathie, et il a toujours mille choses à me confier. Voici ta bière.

— À ta santé, frérot !

— À la tienne, mon journaliste préféré !

— À propos de journaliste, au cours de mon enquête, j’ai involontairement fait la connaissance du chanoine Rolland, ton ancien professeur de christologie.

— Ah, bon !

— Quand je squattais ton appartement, j’ai intercepté sa lettre, et je lui ai téléphoné. Je l’ai pressé de questions à propos de ton départ, mais il n’a rien voulu me dire, estimant que votre correspondance relevait du secret de la confession.

— Sacré Henri !

— Il m’a indiqué que je faisais fausse route si je pensais à une femme pour expliquer ta fugue. Par contre, j’ai bien senti que je devais chercher du côté de ta foi ou de ta vocation de prêtre. Je me trompais ?

Martin épie la réaction de son frère, estimant avoir habilement amené le sujet, sans brusquerie. Il est prêt à faire machine arrière s’il sent Olivier dans l’embarras.

— Tu ne serais pas en train de mener un interrogatoire ? demande Olivier d’un air complice.

— Si, je l’avoue, répond Martin, satisfait de la tournure des échanges.

— Tu ne te trompais pas... Je crois que j’ai perdu la foi, tout simplement.

— Tout simplement ? reprend Martin, comme pour s’excuser.

— Oui, tout simplement. Mon réservoir est sec.

Olivier porte son regard de l’autre côté de la rue, semblant chercher ses mots.

— Si tu n’as pas envie d’en parler, on en reste là, dit Martin d’une voix fine, conscient de l’enjeu.

— Non, nous pouvons en parler, mais je ne sais par où commencer. J’ai tourné ce problème des milliers de fois dans ma tête, et j’arrive toujours à la même conclusion. Ma foi est partie sans crier gare, elle s’est dérobée en douce. Mon meilleur exemple est la

poignée de sable fin. J'avais en main du sable fin, et je le serrais très fort. Je le croyais à l'abri, protégé, et avec le temps, je n'y prenais plus garde. Le sable s'est écoulé, lentement, sans bruit. Il s'est échappé par les jointures, et je n'ai rien senti. Un jour, quand j'ai ouvert la main, j'ai réalisé que le sable avait disparu. Il ne restait plus rien, et j'ignorais pourquoi. J'avais toujours gardé la main bien serrée... Ce sable fin, c'était ma foi. Je l'ai perdue petit à petit, sans m'en rendre compte. Tout s'est passé sans heurt, comme si j'avais été victime d'une effraction nocturne. Ce n'est qu'au lever que j'ai compris qu'un voleur avait tout emporté.

— Le fruit de toute une vie...

— Je m'y suis habitué maintenant. Je ne mesure plus l'ampleur des dégâts.

— Je te sens très calme. Tu n'es ni amer, ni révolté.

— Contre qui devrais-je me révolter ? Je n'ai pas cherché cette panne, elle m'est tombée dessus. Je n'y peux rien.

— Mais tu es prêtre...

— C'est le plus dur, car je ne me résous plus à faire semblant. Pour les gens, je suis en pilotage automatique. Je ne peux plus célébrer de sacrements sans avoir une boule au ventre, et quand je récite le credo, j'ai parfois envie de pleurer. Des mots aussi fondamentaux que Dieu, l'Église, la résurrection, la vie éternelle ne me font plus vibrer. Ils sonnent creux en moi.

Percevant le malaise de son frère, Martin veut mettre fin à ce qu'il croit être un supplice.

— N'allons pas plus loin.

— Si, au contraire, cela me fait du bien. J'ai enfoui tout cela depuis trop longtemps. Il faut que ça sorte, et je ne pouvais trouver meilleur confident que toi. Tu le mérites après tout ce que tu as fait, ta présence est peut-être un signe.

— Un signe de quoi ?

— Je l'ignore, peut-être un signe qu'il est grand temps que je mette tout à plat. Si ma fuite a été une chance pour toi, ta venue en est une pour moi.

Martin retrouve la tendresse et l'admiration qu'il a toujours éprouvées pour ce grand frère, courageux et honnête. Sa métamorphose semble rejoindre celle d'Olivier. S'ils peuvent se

reconstruire ensemble, son bonheur sera complet, mais ces moments de vérité sont pesants. Il cherche un peu d'air, et veut relâcher la pression. Il se dirige à son tour vers Antonio et son comptoir pour commander deux bières. Revenant vers Olivier, il n'aperçoit pas les regards amusés des jeunes filles du pays, admirant l'étranger de passage.

— Je m'en doutais un peu, reprend-il en déposant les verres sur la table. Les confidences d'Édith sur ton groupe de prière, la réforme drastique de ton cours de religion, tes notes de lecture et tes commentaires m'ont fait penser à un profond bouleversement dans ta vie.

— La flamme s'est éteinte, ou plutôt, réduite à l'état de veilleuse. Tu te souviens du soir des funérailles de nos parents ?

— Comme si c'était hier.

— Alors tu te remémores nos grandes discussions sur l'avenir. Je voulais trouver le sens de la vie, les raisons de la souffrance et de la mort, et j'ai tout misé sur Jésus. Aujourd'hui, je suis dans le brouillard, j'ai perdu mes repères, mais quelque chose brille toujours au fond de moi.

— L'espoir ?

— Oui, l'espoir d'une victoire, un jour, de la vie sur la mort, du sens sur le non-sens. Je ne peux pas me résoudre à l'absurdité, croire que tout existe sans raison, sans justification. Je garde l'espoir que ce que nous vivons a un sens caché, qui finira par se révéler.

— Comme le royaume de Iéshoua ?

— Exactement. Iéshoua s'est trompé, le royaume n'est pas venu comme annoncé, mais s'il advenait quand même un jour, quelque part, d'une manière inattendue ?

— « Christ m'a déçu. Pas Jésus », c'est le même espoir ?

— La même petite flamme... Jésus n'avait qu'une seule envie : faire participer un maximum de gens au banquet du royaume. Qu'est-il devenu ? Le héros d'une superproduction, la figure mythique et désincarnée d'un Christ tout puissant. Le rabbi concret, joyeux, désintéressé s'est transformé au fil du temps en icône magique, et l'hallucination collective a fonctionné. Tout le monde s'est laissé bercer, car le rêve était trop beau. Il ne fallait pas le casser. C'est le merveilleux qui a taillé le Christ sur mesure, mais ce

personnage irréel ne me parle plus. Il m'est devenu étranger.

— Et si l'absurde avait finalement raison de tout espoir ?

— Je continuerais à aimer quand même. Ai-je le choix après tout ? Aimer sans raison, sans calcul, sans rétribution, il n'y a pas plus belle révolte contre l'absurde.

Lentement, Olivier porte sa bière à la bouche, et l'avale par petites rasades, comme s'il voulait signifier qu'il a assez parlé, et que son silence est bienvenu. Martin l'imite, satisfait de comprendre que son frère reste vaillant dans la tempête. Il a perdu la foi, mais n'a pas sombré. Il s'accroche à son phare Iéshoua, résistant à l'adversité. Les deux frères ont désormais des itinéraires semblables et inversés. Olivier ne croit plus, mais garde espoir. Martin n'a jamais cru, mais commence à espérer. Comme Olivier, il aimerait que la vie ait un sens, que l'amour triomphe, que la mort ne soit qu'une parenthèse.

— En tout cas, reprend Martin, je te félicite pour tes notes de lectures. Elles sont claires et bien structurées. Tu pourrais faire un bon journaliste.

— N'exagère pas.

— Tu poses les bonnes questions, tu as le sens de la formule et des images qui parlent. Le coup du rétroviseur, la morale de l'urgence, le renversement messenger-message, l'audace géniale du messie-souffrant-ressuscité... tout ça vaut de l'or.

— Beaucoup de ces idées viennent des livres que j'ai lus.

— N'empêche, tes synthèses sont remarquables... mais pourquoi as-tu privilégié les lectures décapantes sur Jésus ?

Olivier réfléchit longuement à sa réponse, au point que Martin redoute d'avoir commis un impair.

— Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé... Connais-tu cette phrase ?

— Elle ne me dit rien.

— Elle est de Blaise Pascal, mais elle aurait pu être signée de saint Augustin ou de saint Paul. Elle signifie qu'on chercherait Dieu parce qu'il est déjà en nous, exprimant ainsi tout le mystère de la foi... Pour moi, c'est pareil. Je me suis sans doute mis à chercher le Iéshoua sous le Jésus de l'Église parce que je l'avais déjà pressenti. C'est tout le mystère de ma non-foi. Je ne peux pas expliquer comment m'est venue la foi. Je ne peux pas expliquer davantage

comment elle est partie.

Olivier est allé loin dans la confession. Martin réalise que la mesure est comble. Il est d'ailleurs temps de rentrer, la fatigue s'étant invitée à leur table. Un salut de la main à Antonio, et les deux frères repartent vers la villa d'Ornella. Olivier emprunte les petites rues du village pour couper au plus court. À cette heure avancée, les venelles sont désertes. Ils ne rencontrent plus que quelques vieux couples assis devant leur maison, profitant des derniers moments de fraîcheur. Bien qu'épuisé, Martin ressasse les propos de son frère, qui n'a pas hésité à ouvrir son cœur. Cette générosité appelle un geste en retour. Il se lance dans la confidence.

— Je t'ai dit que ta fuite m'avait permis de me retrouver, mais je ne t'ai pas précisé que j'étais tombé très bas.

— Non, en effet, confirme Olivier d'un air hésitant.

— J'ai pris conscience que mes rêves de grandeur journalistique m'avaient pourri la vie, et que ma solitude obsessive avait fini par m'enfermer dans une enceinte. Quand tu es parti, j'ai cru revivre le même drame qu'avec Mireille.

Olivier ralentit la marche. Il ne veut pas rentrer trop vite, pour laisser le temps à son frère d'aller au bout de ses explications. Il ne l'a jamais entendu parler de cette manière. C'est un instant précieux, qu'il ne faut pas galvauder.

— Pendant mes recherches, j'ai souvent pensé à notre enfance heureuse. Je me suis souvenu qu'on faisait corps tous les deux, que beaucoup de copains enviaient notre complicité. Puis la vie nous a changés en adultes. Tu es parti sur ton chemin de prêtre, et moi sur celui du journal. Je me suis investi à fond, et j'ai fait le vide autour de moi. Je n'ai pas réalisé que je m'enterrais vivant.

Martin suspend sa confession, comme s'il réfléchissait à quelque chose. Olivier l'observe sans intervenir.

— Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à comprendre comment j'ai pu m'enliser de la sorte. Tu as fait tout ce qu'un frère aimant doit faire, et je t'ai ignoré. Je t'ai figé dans le temps, et emprisonné dans ma mémoire. Tu avais cessé d'être un frère vivant, plein de rêves et de projets, pour ne plus être qu'un souvenir de fraternité à mes côtés. Quand j'ai découvert tous tes trésors, j'ai réalisé que je t'avais perdu depuis bien longtemps. J'en ai été profondément triste.

Olivier savoure chaque parole de son frère, comme s'il voulait tout garder en mémoire. Sa cordialité le touche, et il voudrait l'en remercier, mais il se retient. Martin a encore des choses à dire.

— J'avais si souvent fait fuir les gens qui m'aiment que je désespérais à l'idée de ne plus te revoir. Alors j'ai pris ton départ comme un défi, et si je peux dire, j'en ai fait le moteur de ma rédemption. Je me suis lancé corps et âme à ta recherche comme si ma vie en dépendait.

Olivier sent l'émotion l'envahir. Ce frère qu'il croyait aigri et égaré s'est transfiguré en homme de cœur et de parole vraie. Plus que tout autre, il a compris les évangiles. Il a découvert le trésor enfoui sous les siècles de discours convenus. Cette fulgurance de l'amour, cette énergie qui soulève et désarçonne, Martin les a expérimentées. Olivier marche à ses côtés, dans les rues de ce petit village des Pouilles, loin de leurs attaches, et il vibre à l'idée qu'il partage avec lui ce trésor. Les deux frères se sont enfin retrouvés.

— Tu m'as dit que tu avais envie de mieux vivre et de mieux aimer, glisse Olivier à l'oreille de son frère.

— C'est vrai.

— Je crois que tu as déjà commencé...

18

Le dernier sourire

La voiture de Martin s'avance avec précaution sur le chemin de la digue, cette immense retenue d'eau destinée à l'irrigation des cultures. Le mur de barrage est à plusieurs kilomètres en aval, et les eaux prisonnières serpentent entre les flancs de collines pour remonter vers Borgo Libertà, le village voisin de Stornarella. Olivier se rend avec plaisir sur les bords de ce lac, trouvant l'endroit propice à la méditation. Massimo l'y a emmené souvent. Ce matin, c'est à son tour d'y conduire son frère. Il veut lui faire goûter la surprenante sérénité du lieu.

— Après ce virage, il y a un grand trou au milieu de la chaussée.

— Où m'emmènes-tu ? demande Martin, avec un brin d'appréhension.

— Rassure-toi, pas en enfer. Cette route manque cruellement d'entretien, mais tu vas bientôt découvrir le spectacle qui t'attend...

Martin navigue entre les nids de poules. Son attention est accaparée par le bitume défaillant, il ne voit pas le paysage qui l'entoure. Seul Olivier peut en apprécier la singulière beauté.

Les deux frères quittent le chemin, et dévalent une pente étroite. De longs tuyaux d'irrigation squattent les bas-côtés, semblant leur indiquer la direction du lac. Après quelques mètres, une vieille

barrière rouillée met fin à leur mouvement d'approche. Martin gare la voiture en contrebas du sentier. Il y a de l'herbe verte partout, des collines douces à la ronde, et quelques arbres perdus comme des sentinelles oubliées.

— Alors, qu'en dis-tu ? demande Olivier, d'un air satisfait.

— C'est grandiose. On se croirait dans les Highlands d'Écosse, en plus petit et moins sauvage.

— Regarde comme l'eau est claire...

— Ces petites maisons, là-bas, qu'est-ce que c'est ?

— Je crois qu'il s'agit d'anciens abris pour la transhumance. Les bergers et leurs troupeaux devaient s'y réfugier durant leurs longs déplacements.

— Tu avais raison. L'endroit est magnifique, et cette quiétude m'impressionne.

— Viens. Suivons ce sentier le long du lac...

Olivier entraîne son frère sur un chemin de terre. Il attendait ce moment depuis son lever, avec une impatience mêlée d'anxiété. Il doit révéler un secret à Martin. Marcher dans cet environnement magique l'aidera à trouver ses mots.

— J'ai quelque chose de lourd à te confier, dit Olivier à mi-voix, sans regarder son frère.

— Je suis là pour ça.

Il prend une grande respiration, et se tourne vers Martin.

— J'ai assisté impuissant au suicide d'un ami, et j'en suis encore ravagé aujourd'hui.

Il s'interrompt, et détourne le regard. Ses yeux rougissent. Peiné par son émotion, Martin se rapproche d'Olivier, et le prend par l'épaule.

— C'est ça qui m'a détruit. Je n'ai pas supporté son geste, et j'ai voulu tout quitter.

Martin s'arrête, fait face à Olivier, et le serre contre lui.

— Tu es mon frère, lui glisse-t-il à l'oreille. Je ne t'abandonnerai plus jamais.

À la recherche d'un peu d'ombre, ils s'asseyent sous un arbuste aux feuilles maigrichonnes. Martin regarde son frère en silence, les yeux remplis de douceur.

— Excuse-moi, je suis bouleversé quand je repense à Jacques.

— C'est le prénom de ton ami ?

— Oui, répond Olivier en respirant profondément, il était infirmier au grand hôpital de la ville. On s'était rencontrés, il y a quelques années, lors d'un cycle de conférences philosophiques, et on avait très vite sympathisé. C'était un homme profond et sincère. Il lisait beaucoup, se documentait sur de nombreux sujets. Il avait une curiosité sans limite, mais ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'est la question du sens, le sens de la vie, de la mort, la raison d'être des choses qui nous entourent.

— C'était un homme triste ?

— Pas du tout. Il avait beaucoup d'humour, et il aimait rire en toutes circonstances. Professionnellement, il n'avait pas choisi la facilité. Il avait commencé sa carrière comme infirmier au service des urgences, puis il avait opté pour le service pédiatrique. Il nous en parlait souvent dans le groupe de prière.

— Tu l'avais invité dans ton groupe ?

— Il était venu de lui-même. Jacques n'était pas croyant, mais il était très ouvert. Il adorait discuter, échanger des arguments, confronter les points de vue. Il nous expliquait que le plus dur dans son métier, c'était de garder le sourire. Aux urgences, il avait vu passer des cas effroyables, comme cette jeune femme sauvagement agressée par son mari à coups de marteau et de couteau de cuisine. Il avait passé la nuit entière à lui tenir la main, lui parler doucement et lui sourire, pendant que les médecins s'affairaient à la sauver. Cette femme a survécu, et chaque année, à l'anniversaire de son admission aux urgences, elle venait offrir une rose à Jacques. Elle était convaincue que ce qui l'avait sauvée, c'était le sourire et la gentillesse de son infirmier.

— Impressionnant, commente Martin à voix basse.

— Jacques n'a plus quitté ce sourire. Quand il est passé en pédiatrie, il a compris que c'était la meilleure façon d'aider les enfants à guérir. Il souriait, encore et toujours, même quand le moral était bas. Le visage, m'a-t-il dit un jour, est la plus belle thérapie. Les yeux, la bouche, les joues forment un langage simple et universel pour communiquer sa sympathie et son envie d'aimer. De nombreuses fois, il a été révolté par la mort de jeunes enfants, mais il se consolait à l'idée qu'il les avait accompagnés, jusqu'au bout, de sa

voix douce et de son sourire sincère. Puis il a quitté notre groupe de prière, sans pourtant perdre le contact avec moi. Il m'invitait de temps en temps chez lui, pour partager un repas avec des amis ou discuter d'un livre.

— A-t-il dit pourquoi il voulait te garder parmi ses proches ?

— Parce qu'on était faits du même bois, m'a-t-il confié un jour. Il pensait que seule la foi nous distinguait, lui et moi. Pour le reste, il nous trouvait semblables, désireux d'aller au fond des choses, de se préoccuper de l'essentiel.

— C'est étonnant que tu ne m'en ais jamais parlé...

— Tu es sûr ?

— Je ne m'en souviens pas, en tout cas.

— On ne se voyait pas souvent, car il avait une vie sociale très chargée.

Un petit vent vient subitement rafraîchir les abords du lac, sans perturber les deux frères. Olivier, qui sait que le moment le plus douloureux de son récit est arrivé, appelle Martin d'un regard triste.

— Et le mardi noir m'est tombé dessus... Jacques m'avait téléphoné la veille pour me demander de passer chez lui. J'avais volontiers accepté, sans en demander la raison, pensant que ce serait une soirée ordinaire avec quelques amis, mais quand je suis entré dans son appartement, j'ai tout de suite senti quelque chose d'inhabituel. Tout était parfaitement rangé, propre, comme s'il s'apprêtait à partir en voyage ou à déménager. Jacques m'a fait asseoir au salon, sur un fauteuil à côté de son divan, et m'a servi un verre d'eau. Il s'est assis en face de moi, et m'a remercié d'être venu. Il m'a dit que j'étais la seule personne qui pouvait lui rendre ce service.

— Quel service ? interroge brusquement Martin.

— C'est ce que je lui ai demandé. Il m'a répondu que je devais d'abord lui promettre de l'écouter jusqu'au bout, sans l'interrompre, ce que j'ai fait, ignorant de quoi il pouvait s'agir. D'une voix posée et sur un ton qui sentait le texte appris et répété, il m'a longuement expliqué qu'il était arrivé au bout de son existence, qu'il ne supportait plus de vivre. L'idée du suicide m'a alors traversé l'esprit, et j'ai voulu intervenir, mais il m'a rappelé ma promesse de silence. Il m'a dit comprendre ma réaction, mais il m'a supplié de

comprendre la sienne. Je le regardais sans rien dire, les yeux insistants. Je me préparais à argumenter dès qu'il aurait fini de parler, mais il ne m'en a pas laissé le temps. Il s'est levé, s'est dirigé vers la cuisine, a pris quelque chose dans son réfrigérateur, puis est venu se rasseoir, un petit flacon à la main. J'ai commencé à parler, mais il m'a mis la main sur la bouche, et m'a demandé de l'écouter une dernière fois.

Olivier s'interrompt un instant, revivant difficilement la scène.

— Il m'a dit qu'il avait écrit à ses parents, le matin même, pour expliquer son geste, les remercier de tout ce qu'ils avaient fait, et leur demander pardon pour la peine qu'il allait leur faire. Il avait aussi écrit à la police, pour donner des explications détaillées, et à la direction de l'hôpital, pour s'excuser du vol des produits dangereux qui avaient servi à son cocktail léthal. Mes larmes coulaient sur sa main, qu'il maintenait sur ma bouche. Il m'a dit que cela se passerait très vite, et qu'il ne souffrirait pas. Alors il m'a demandé ce service, qui serait pour lui le signe de mon amitié. Il voulait que je lui tienne la main, et que je lui souris une dernière fois, car il souhaitait emporter avec lui l'image d'un visage aimant. L'ultime visage qu'il voulait voir, c'était le mien.

Olivier se recroqueville sur ses genoux. Martin pose sa joue sur son épaule, et se balance lentement avec lui pour le réconforter. La gorge serrée, il fait corps avec sa souffrance. Il repense à ses heures tragiques au parc, quand il a tant souhaité retrouver son frère, vivant, et le prendre dans ses bras. C'est ce qu'il fait maintenant, mais le frère qu'il a retrouvé est encore plus grand, en tendresse et en humanité.

— Que s'est-il passé, alors ? demande Martin, délicatement.

— Tout est allé très vite. Il a bu le contenu de son flacon, m'a pris la main, s'est allongé sur le divan, et m'a regardé en souriant. Il m'a dit « merci » d'une voix douce, et a fermé les yeux. J'ai senti sa main lâcher la mienne. J'ai compris qu'il venait de mourir... Je me suis levé du fauteuil, et ma tête s'est mise à tourner. Je ne savais plus quoi faire. J'ai essayé de sentir son pouls sous la gorge, mais plus rien ne bougeait. J'ai pris un petit cadre sur la table du salon, et j'ai placé la vitre sous son nez, espérant voir de la buée, mais il ne respirait plus. Il était mort, parti sous mes yeux, et je n'avais pas pu m'y opposer.

J'ai pris sa main qui pendait le long du divan, et je l'ai placée sur l'autre, à hauteur de son ventre. J'ai longuement regardé son visage, qui était apaisé, puis je me suis éloigné très lentement, à reculons. Avant de quitter le salon, je lui ai lancé : « Merci pour tout. J'espère qu'on se reverra. » Puis j'ai tourné les talons, et j'ai fermé doucement la porte de son appartement derrière moi. Arrivé sur le palier, je me suis effondré en pleurs, et je suis rentré chez moi comme un zombie.

— Quel jour était-ce exactement ?

— Le mardi avant mon départ. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai fait les cent pas dans tout l'appartement. Tout se bousculait dans ma tête, je n'arrivais ni à dormir ni à raisonner. Je revoyais sans arrêt ce qui s'était passé chez Jacques, j'avais comme l'impression d'étouffer.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

— Franchement, je n'ai pensé ni à toi ni à personne d'autre. J'étais seul, comme prisonnier d'un délire. Quand le jour s'est levé, je n'ai eu qu'une seule envie : partir loin, et tout quitter. Je suis allé à la banque, demander qu'on solde mes comptes, puis au collège, mais je ne me rappelle même plus comment s'est passée la journée.

— Tu n'es pourtant parti que le lundi suivant.

— De retour du travail, j'étais mort de fatigue, et je me suis affalé sur le lit. Le lendemain, au réveil, j'avais l'esprit plus clair. Je me suis dit que c'était peut-être une folie de vouloir tout abandonner. Je me suis convaincu de rester, d'essayer de revenir à la normale. La banque m'a téléphoné, pour me signaler que l'argent était disponible. J'y suis passé le vendredi, j'ai tout retiré, mais j'ignorais toujours si j'allais vraiment partir. Puis le week-end fut catastrophique.

— Que s'est-il passé ?

— Les images du suicide de Jacques sont venues me hanter. J'avais des palpitations et des nausées. J'avais beau m'atteler à des tâches domestiques, pour m'occuper l'esprit, rien n'y faisait. Je suis sorti me promener, mais arrivé au parc, ma tête virevoltait. De retour à l'appartement, je me suis forcé à manger, et j'ai tout vomi. Le pire, c'est que je n'avais plus de raisonnement cohérent. J'essayais chaque fois de revenir en arrière, de reconstruire la chronologie des derniers jours, mais je n'y arrivais pas.

— Tu étais probablement déprimé.

— C'est ce que le médecin de Stornarella m'a dit. Le dimanche après-midi, j'ai eu comme un répit. Je me suis senti un peu mieux, et j'ai pu réfléchir. Je me suis demandé ce que je devais faire. Je sentais que je ne pouvais plus assumer mon rôle de prêtre, et le suicide de Jacques est venu comme la sentence finale. Tout mon corps me le disait. J'ai pris la décision de partir, dès le lendemain. Je ne savais pas où aller, mais bien ce que je devais quitter.

— Je comprends maintenant ce que tu voulais me dire dans ta lettre. Tu n'avais plus la force de continuer, ni d'expliquer.

Olivier se redresse. Il invite son frère à reprendre la marche, et à respirer l'air de la digue. Dans la chaude atmosphère des bords du lac, ils déambulent sereinement, seuls au monde. Ils vivent un beau moment de fraternité, qu'ils n'avaient plus connu depuis longtemps. Sans s'en apercevoir, ils commencent à sceller le pacte de leur nouvelle vie, un pacte tacite et fort.

— Tu as fait exactement ce qu'il fallait faire, affirme Martin au détour du sentier. Tu as donné à ton ami ce qu'il cherchait... Que t'a-t-il dit avant d'aller prendre le flacon ?

— Il m'a expliqué qu'il était fatigué de chercher du sens sans en trouver. Il ne souhaitait plus errer comme un bouchon impuissant à la surface de l'eau. Il n'avait plus le goût de vivre, et ne voulait plus faire semblant. En choisissant sa mort, il pouvait s'affirmer une dernière fois comme être libre.

— À mon sens, tu ne pouvais pas l'arrêter. Sa décision était prise.

— C'est précisément ce qui m'a ébranlé. Consciemment, il a opté pour la mort, or il était comme moi un grand amoureux de la vie. Jamais je n'aurais pu concevoir qu'il décide un jour de tout stopper, remettant en cause les valeurs qui nous soutenaient.

— Quelles valeurs ?

— La vie, et l'espoir qu'elle génère. Avec ma foi évanouie et mon sacerdoce en lambeaux, il ne me restait plus que ce socle, la vie parce qu'elle regorge de richesses, et l'espoir parce que même au plus profond de la nuit, il me plaît de penser que la lumière brille quelque part, et qu'un jour, elle brillera pour nous. Je croyais que Jacques pensait comme moi, or par son suicide, il m'a montré le contraire, comme s'il m'avait dit : pour la vie, c'est fini, et pour

l'espoir, je m'arrête là. Sa mort volontaire m'a enlevé mes dernières illusions, elle m'a laissé nu. Le lundi matin, quand je suis parti, j'étais vide, je n'avais plus de bagage, plus rien.

— Tu t'es vu mourir avec Jacques.

— Je crois qu'une grande partie de moi-même a disparu avec lui.

Revenus à leur point de départ, ils remontent dans la voiture, et prennent la route pour Stornarella. Martin roule aussi lentement qu'à l'aller. Les trous dans la chaussée y sont pour beaucoup, mais il y a aussi l'émotion. Il est tout imprégné de la confession de son frère, et il en mesure la gravité.

— Le chanoine Rolland avait raison, lance Martin, s'extirpant de ses pensées. Il n'y avait pas de femme derrière ta disparition.

— Non, en effet.

— Il n'y en a jamais eu ? relance-t-il hardiment.

— Même si tu connais ma position sur le célibat des prêtres, je n'ai pas d'affaire de cœur à t'avouer.

— Tu n'as jamais été tenté par l'amour d'une femme ?

— Jeune prêtre, si, j'ai plusieurs fois été attiré par l'amour d'une femme, mais je n'y ai pas donné suite.

— Tu ne le regrettes pas aujourd'hui ?

— Oui et non, répond Olivier après un instant de réflexion. Ce qui m'est pénible, c'est moins le manque de sexe et d'intimité charnelle que l'absence de compagne et de descendance. Avec l'âge, la solitude me pèse, et le fait de ne pas avoir d'enfant rend la situation plus difficile encore.

— Il n'est pas trop tard, tu as toute la vie devant toi. Une compagne et des enfants peuvent surgir à tout moment...

Olivier ne répond pas à l'insinuation de son frère, même s'il sait qu'il a raison. La possibilité d'avoir une famille est si lointaine. Envisager une vie amoureuse est prématuré, et pour l'heure, au-dessus de ses forces.

— Moi, en tout cas, reprend Martin, je suis désormais converti aux femmes. Maman et Amandine ont fait de nous des frères inséparables, Mireille a pulvérisé toutes mes défenses, et il y a quelques jours encore, une femme exquise m'a délicatement aidé à revivre.

— Sans oublier Marianne... dont tu es amoureux.

— C’était si facile à deviner ?

— Cela se voit comme une tache de vin sur un linge de sacristie. Quand vas-tu lui annoncer ?

— Je reporte stupidement l’échéance.

Olivier se réjouit en silence du bonheur de son frère. Il a toutefois une dernière chose à lui révéler.

— L’année dernière, Mireille m’a écrit, elle m’a donné de ses nouvelles.

— Et c’est maintenant que tu me le dis ?

— Elle m’a envoyé une lettre pour me remercier. La veille de son départ pour les États-Unis, elle hésitait encore. Elle est venue me demander conseil, et m’a expliqué tout ce qui ne tournait plus rond entre vous. Je lui ai dit que sa décision était bonne, même si elle me rendait triste. Souviens-toi, à l’époque, tu étais monomanaïque. Seule ta carrière comptait.

— J’étais devenu imbuvable, concède Martin d’une petite voix.

— Elle est partie en me faisant promettre de veiller sur toi. C’est ce qu’elle m’a rappelé dans sa lettre, mais le plus important, c’est qu’elle m’a dit t’avoir pardonné. Elle est heureuse aujourd’hui avec un mari qui l’aime et deux petits enfants. Elle voulait m’en informer.

— Et pas moi ?

— Elle m’a demandé de t’en parler quand tu serais prêt à l’entendre, et j’ai pensé que tu ne l’étais pas encore. Ai-je eu tort ?

— Non, je n’étais plus prêt à entendre personne... mais, dis-moi, je vais pouvoir lui écrire alors.

— Elle n’a laissé aucune adresse. Elle s’est contentée de nous faire savoir qu’elle allait bien.

— C’est dommage... Je suis sûr que Marianne m’aidera à la retrouver. Enfin, le plus important, c’est qu’elle m’a pardonné, et qu’elle est heureuse. Si quelqu’un a bien droit au bonheur, c’est elle.

La voiture s’approche de Stornarella. Les deux frères font silence sur la route qui ondule entre les parcelles de blé et de tomates. Le soleil est au zénith, et la chaleur, sans merci. Seuls quelques agriculteurs, dans la cabine climatisée de leur tracteur, osent la défier. Tout le village, ou à peu près, a enclenché le ralenti. Il ignore que deux frères se sont pleinement retrouvés, dans la joie simple d’une journée d’été.

19

Quatre lettres et une case vide

Ornella a passé deux jours à Foggia chez sa fille, pour l'aider dans ses tâches domestiques. C'est un engagement de mère qu'elle se plaît à tenir. Son beau-fils, submergé par son agenda médical, est de peu d'utilité dans le ménage. C'est l'occasion aussi, pour cette enseignante retraitée, de se replonger dans la ville de son adolescence, quand elle fréquentait les meilleures écoles d'alors. En un demi-siècle, Foggia a bien changé, mais Ornella n'en a cure. Elle revoit toujours l'endroit de ses premières idylles avec la même nostalgie.

De retour à la villa, elle n'a pas remarqué qu'un nouvel hôte s'est ajouté à la liste. Elle s'affaire à vider le coffre de sa voiture, et à ranger ses derniers achats. Elle a profité de son escapade urbaine pour faire le plein en salaisons diverses. Elle a aussi ramené des taralli, ces biscuits à l'huile d'olive, aux graines de fenouil et à la pâte non levée, qu'Olivier se fait une joie d'emporter dans les champs pour tromper sa faim. Elle s'apprête à réchauffer de la pizza qu'elle a confectionnée elle-même, pour les invités de sa fille.

La voiture de Martin s'arrête devant le portail. Ornella jette un coup d'œil à travers la fenêtre de la cuisine, ne reconnaît pas le véhicule, et c'est pourtant Olivier qui en descend. Elle vient

l'accueillir sur le devant de la porte.

— *Ciao*, lui adresse-t-elle, en appuyant son salut d'un grand geste de la main. Je te croyais à l'oliveraie avec Massimo.

— Je reviens de la digue, et j'ai une surprise pour toi. Je te présente Martin, mon frère...

— Ton frère, ici !

Ornella s'avance vers la voiture pendant que le portail s'ouvre. Martin sort du véhicule, et se dirige vers son hôtesse.

— Bonjour, je suis contente de vous rencontrer. Olivier m'a beaucoup parlé de vous.

— Enchanté, répond Martin, en lui serrant la main. J'espère que ma présence ne vous dérange pas.

— Pas le moins du monde, mais, dites-moi, peut-on se tutoyer ?

— J'allais te le proposer, Ornella...

— Magnifique, répond en riant la maîtresse de maison. Venez tous les deux, entrez. J'ai de la pizza pour vous...

Martin se remet au volant, et range son véhicule à l'intérieur de la propriété. Olivier prend Ornella par le bras, et l'accompagne jusqu'à ses fourneaux. Martin finit par les rejoindre, dans la fraîcheur climatisée de la cuisine.

— Asseyez-vous, leur dit Ornella, tout en sortant du four un plateau de pizza traditionnelle, épaisse et coupée en carrés.

Olivier et Martin ne se font pas prier, attaquant leur portion à pleines dents.

— Tu aurais pu me dire que tu avais fait venir ton frère, lance-t-elle gentiment à l'adresse d'Olivier.

— Je ne l'ai pas fait venir, répond-il la bouche encombrée, il est venu tout seul.

— Comment a-t-il su que tu étais chez moi ?

— Il s'est servi de la photo de Girolamo, postée sur son blog. Avec internet et un logiciel de la police, il a pu me localiser, et il a déboulé ici.

— C'est incroyable, cette histoire.

— C'est pourtant vrai, souligne Martin, en avalant sa bouchée.

— Et comment trouves-tu le pays ?

— Pour ce que j'en ai vu, répond le nouveau venu, il est très plaisant. Quant à la nourriture, je me régale. Ta pizza est excellente.

— Eh bien, je suis heureuse que la région te plaise. C'est amusant de penser qu'il y a à peine un mois, aucun de vous deux n'aurait imaginé se retrouver ici.

— Crois-tu que c'est la divine providence ? demande Olivier, goguenard.

— Ne me taquine plus avec ça, répond Ornella, d'un air amusé. Ton frère, Martin, sait que je ne suis pas croyante, et il passe son temps à me provoquer avec Dieu.

Elle se lève, et se dirige vers une armoire murale. Elle en sort trois verres ordinaires qu'elle place sur la table, devant ses invités. Elle saisit la bouteille de vin restée sur le plan de travail, et vient se rasseoir à côté des deux frères.

— Un peu de vin du pays ?

Les deux convives présentent leur verre.

— Es-tu croyant, toi, Martin ?

— Non, pas vraiment. Je suis plutôt de ceux qui regrettent que Dieu ne se manifeste pas davantage dans le monde, alors qu'on le dit si bon et prévenant pour ses enfants.

— Je partage ton point de vue, dit la maîtresse de maison. Un Dieu père qui laisse ses enfants dans d'aussi grandes misères, je n'arrive pas à comprendre...

— Mon frère est devenu un spécialiste de Jésus, lance Olivier, comme s'il voulait détourner la conversation. Il a lu toutes mes notes de cours, et en a fait une série d'articles dans son journal.

— Si tu as écrit ce qu'Olivier m'a expliqué, tu as dû avoir beaucoup de réactions négatives.

— Pas tellement, tous comptes faits. Soit les lecteurs n'ont pas compris, soit ils n'ont rien trouvé d'intéressant, ce qui ne plaide pas en faveur de mon travail.

— Ou les lecteurs ont très bien compris, et ils ont choisi de se taire, intervient Olivier.

— En tout cas, reprend Ornella d'une voix basse, se penchant vers Martin et approchant la bouche de son oreille, j'aimerais bien assister aux cours de religion de ton frère. Ça doit déménager, conclut-elle d'un rire contenu.

— Moi aussi, lui répond Martin, d'une voix tout aussi basse, j'aimerais bien le voir à l'œuvre.

— Cessez tous les deux, ordonne Olivier, en souriant. Vous allez me faire rougir.

— Chacun son tour, c'est à moi de te taquiner, renchérit Ornella. J'ai un allié maintenant avec ton frère.

La maîtresse des lieux quitte à nouveau la table. Elle ouvre la porte de son immense réfrigérateur, et en sort quelques victuailles achetées la veille en ville. Elle déballe du provolone et un fromage de chèvre qu'elle affectionne tout particulièrement. Elle les accompagne d'un salami piquant et de quelques savoureuses tranches de jambon, étalant le tout sur un grand plateau en inox qu'elle dépose au milieu de la table. Elle s'empare aussi du pain qu'Olivier a eu la gentillesse d'acheter ce matin avant de partir à la digue.

— Alors, comme ça, tu as enseigné la philosophie ? demande Martin.

— Pour le meilleur et pour le pire, répond la retraitée.

— Que veux-tu dire ? relance le journaliste.

— Le meilleur, c'est les mille choses apprises en compagnie des plus grands penseurs de tous les temps. C'est aussi le regard inoubliable des étudiants découvrant des vérités auxquelles ils ne s'étaient jamais frottés, mais le pire, c'est la déformation professionnelle. Quand tu fais de la philosophie un métier, tu n'en sors pas indemne. Tu ne vois plus le monde avec des yeux d'enfant. Tu creuses derrière les apparences, tu cherches la logique des choses, tu es gagné par une forme de... comment dire?... complexité compulsive. Tu ne te contentes plus de prendre ce qui vient, tu as tendance à tout analyser, resituer, sophistiquer.

— Je vois, opine Martin.

— C'est la face cachée de la maturité de l'esprit, m'a dit un jour un professeur à Genève. Retrouver la simplicité d'un regard ou d'un geste, c'est parfois difficile, mais c'est indispensable à une bonne hygiène de vie.

— En réalité, c'est pareil pour moi, poursuit Martin. Le journalisme ressemble à ce que tu décris. Quand tu le vis à fond, ce métier t'entraîne dans des situations dont tu n'avais même pas idée. Grâce aux milliers de lecteurs que tu emmènes avec toi, les portes te sont généralement grandes ouvertes, car tu es craint ou courtoisé. C'est très grisant. Tu découvres énormément de choses, tu es parfois

le témoin d'événements historiques, mais il y a un prix à payer. Derrière le strass et les paillettes, tu côtoies le mensonge, la vanité, l'hypocrisie. Tu rencontres des lâches, des envieux, des comploteurs. Tu te rends compte à quel point l'homme peut être méprisable, alors tu dois te battre pour ne pas céder à la désillusion ou au cynisme. Retrouver une âme d'enfant, dans ces circonstances, c'est parfois très dur.

— Comme prêtre, intervient Olivier, j'ai vécu des choses semblables, mais vous vous en doutiez. La noirceur de l'âme humaine, c'est notre pain quotidien. Le malheur des gens, les prêtres en sont quasiment les préposés.

Martin se décide à picorer dans le plateau d'Ornella, ce qu'Olivier ne fait pas, préférant poursuivre ses explications.

— Le plus important, toutefois, n'est pas là, il est dans l'extrême fragilité de la foi. Si le prêtre ne croit plus, son engagement n'a plus de sens. Il restera bien sûr un gars sympathique, dévoué, attentif, mais son statut de prêtre ne sera plus qu'un cache-misère, une coquille vide. L'éducateur, le conseiller familial, le distributeur de sacrements, le gardien de la bonne parole ne pourront faire oublier que le prêtre est avant tout un pari vivant sur un autre monde, celui de Dieu et de son royaume. Or si cet homme lui-même ne croit plus en ce pari... Vous voyez bien ce que je veux dire.

Olivier saisit la bouteille de vin, et se remplit un verre. Devant le silence d'Ornella, Martin comprend qu'elle est au courant de la situation. Le moment est sans doute propice à reprendre la conversation du matin, à la digue. Martin brûle d'envie de savoir si son frère a définitivement enterré le royaume de Iéshoua.

— Assez parlé de nos malheurs, tranche soudainement Ornella. Je vous fais un café ?

— Je veux bien, répond Martin, coupé dans son élan.

— Moi aussi, s'il te plaît, ajoute Olivier.

— Passons au salon, invite Ornella. Nous serons plus à l'aise.

Olivier et Martin débarrassent la table pendant que leur hôtesse garnit la cafetière de grains finement torréfiés. Leur arôme envahit la cuisine. Les deux frères s'installent au salon, et Martin se lance.

— As-tu tiré un trait sur le royaume de Jésus ?

— Je ne sais que répondre.

— Ça veut dire oui ?

— Non, ça veut dire qu'il y a des jours où je n'y crois plus, où je me dis que ce n'est qu'un rêve, et que je devrais arrêter de me bercer d'illusions. Il y a d'autres jours où l'espoir m'inonde, où l'envie de ce royaume me transporte. Ces jours-là, je me persuade qu'il y a quelque chose de grand, de fort, qui peut dépasser nos vies, et créer la surprise. Je me convaincs que Jésus avait vu juste, que la souffrance et la mort n'auront pas le dernier mot.

— Donc tu ne tranches pas...

— Parce que je suis incapable de trancher. Le peux-tu, toi ?

Martin ne répond pas, embarrassé. Il aimerait tuer l'incertitude, classer l'affaire, mais raisonnablement, il ne peut pas. Son frère dit vrai. Qui peut savoir si le royaume est une idée sans fondement ?

— Voici le café, annonce Ornella en déposant les tasses sur la table du salon.

Elle s'assied face aux deux frères, dans un fauteuil chargé d'histoire. Elle se sert abondamment en sucre pour briser l'amertume de son breuvage corsé. Martin reste branché sur les déclarations d'Olivier. S'il le pouvait, il se lèverait, et arpenterait le salon cossu. Il s'arrêterait même, les mains dans les poches, face à la grande fenêtre donnant sur le portail d'entrée, pour scruter l'horizon et réfléchir. Il se sent pris par ce sujet non résolu.

— Et toi, Ornella, tu en penses quoi de Dieu ?

La question de Martin n'émeut pas l'ancienne prof de philo. Elle avale un peu de café, et repose lentement sa tasse. Elle s'éclaircit la voix, et regarde son interlocuteur avec bienveillance.

— Dieu, pour moi, c'est quatre lettres... Ce n'est qu'un mot, qui recouvre une infinité de choses possibles. C'est pareil avec liberté ou amour. Leur signification varie suivant les lieux et les époques.

— D'accord, poursuit Martin, mais aujourd'hui, quand on parle de liberté ou d'amour, tout le monde a à peu près la même signification en tête. On sait donc de quoi on cause, et c'est la même chose avec Dieu.

— Quand on parle de Dieu aujourd'hui, tu as raison, la plupart des gens pensent sans doute à un être suprême, tout-puissant, créateur de l'univers, avec qui on peut entretenir une relation personnelle. C'est l'image commune de Dieu que nous ont apportée

les grandes religions modernes, mais pour que je réponde à ta question « que penses-tu de Dieu ? », je dois préciser ce que je mets derrière le mot. Si tu m'avais demandé « crois-tu en Dieu ? », j'aurais pu me contenter de dire non, et on serait passé à autre chose.

— Que mets-tu derrière ce mot, alors ?

— Sûrement pas un vieux monsieur à la barbe blanche, assis sur un nuage, qui ressemble tellement aux dieux des mythologies anciennes que c'en est risible. Je n'y mets pas non plus le Dieu des monothéismes juif, chrétien ou musulman, celui que tout le monde ici doit avoir en tête quand on prononce le mot « Dieu », mais c'est un non moins catégorique.

— Ah bon, s'étonne Martin.

— On ne peut pas exclure qu'un tel être puisse exister.

— Par prudence, tu laisses une porte ouverte.

— Oui, mais en pratique, cela ne change rien. Un tel être peut exister, mais s'il n'interfère pas avec moi et les autres, s'il ne se manifeste pas dans ma vie, il n'a pas d'intérêt. Qu'il existe ou non, dans les faits, cela revient au même.

— Cet être ne s'est jamais manifesté dans ta vie...

— Pas que je sache, répond sereinement Ornella.

— Certains prétendent pourtant que ce Dieu a fait irruption dans leur vie, et que cela vaut la peine d'y croire.

— J'en suis heureuse pour eux, mais plutôt que les croire sur parole, j'aimerais mieux que Dieu me réserve le même sort, et entre en contact avec moi.

Olivier, qui n'a perdu aucun mot de la conversation, se lève, et se dirige vers la cuisine. Pour couper court à toute impression de fuite, il précise qu'il va chercher de l'eau, car sa soif se fait pressante.

— Il y a un autre Dieu pour lequel j'aurais un non encore moins catégorique, poursuit Ornella.

— Lequel ? s'empresse de demander Martin.

— Celui autour duquel les philosophes tournent depuis toujours, l'Être de tous les étants, le grand architecte, le principe de toutes choses... On n'est plus dans le Dieu personnel des religions, on est dans le Dieu-concept, le Dieu-idée, le Dieu comme clef de voûte d'un système de pensées, ou comme fondement d'une représentation du monde. Vois-tu ce que je veux dire ?

— Oui, je devine...

— De nouveau, toutefois, quel que soit ce Dieu abstrait, qu'il soit partout, comme pensent ceux qui voient dans la moindre particule de l'univers une des expressions multiformes de ce Dieu, ou qu'il soit nulle part, non localisé, non matérialisé, exilé au-delà du sensible, il n'a qu'un intérêt anecdotique, documentaire, juste bon à alimenter nos conversations de salon. S'il existe mais sans aucun impact sur ma vie, il ne vaut pas davantage, pour moi, que le Dieu de la Bible ou du Coran.

— Tu es incroyante pour des raisons pratiques, pas idéologiques.

— Je ne pouvais pas mieux dire.

— Pour résumer des pages entières en une seule phrase, intervient Olivier, mon frère est un as.

— Moi non plus, ajoute Martin, touché par le compliment de son frère, je ne pouvais pas mieux dire, car je me rallie à ta vision des choses. Si je suis incroyant, ce n'est pas parce Dieu n'existe pas, puisque je n'en sais rien, mais parce que s'il existe, il se cache trop bien... et si tu savais, Ornella, comme j'aimerais qu'il existe.

La sonnette retentit, quelqu'un se manifeste au portail d'entrée. Ornella se lève, et se rend dans le hall, où elle actionne l'interphone. Une courte conversation s'ensuit, terminée par un « *grazie* » et un « *ciao* ». Elle rejoint rapidement ses hôtes, et se rassoit.

— C'était la voisine, qui me demandait si j'avais besoin de quelque chose du village. Voulez-vous un petit digestif ?

— Je veux bien du limoncello, acquiesce Olivier.

— Toi aussi, Martin ?

— Je ne connais pas cette boisson.

— C'est une liqueur de citron, qui se boit glacée, explique la maîtresse des lieux.

— C'est très bon, ajoute Olivier.

— Je goûte au limoncello, conclut Martin. Nous avons pas mal de choses à digérer, pas vrai, frerot ?

Olivier décoche un clin d'œil approbateur. Pendant qu'Ornella assure le service, Martin se lève, et se dégourdit les jambes. Il les fera quand même, ses cent pas dans le salon, mais il garde les mains hors des poches, question de standing dans cette villa de prestige. Olivier s'étire bras et jambes sans quitter son siège. C'est pourtant

l'heure de la sieste, mais il résiste à l'appel du lit. Une conversation de ce genre ne se rate pas.

L'horloge à balancier, qui trône majestueusement au milieu du salon, se met à sonner. Il est quinze heures. L'atmosphère est sereine, et Martin se souvient des jours passés à l'abbaye Notre-Dame des grâces. Il y régnait une ambiance comparable. Armé des notes de son frère, il y a fait des découvertes surprenantes. La nostalgie du séjour le gagne, il retournera volontiers dans cette abbaye.

— Ornella, interpelle Olivier en finissant son limoncello, le jeu du taquin te dit-il quelque chose ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Tu dois t'en souvenir, toi, Martin, on y jouait quand on était petits. C'est un cadre avec, à l'intérieur, des carreaux numérotés, qu'il faut faire glisser, en ligne ou en colonne, pour les remettre dans le bon ordre. Si je me souviens bien, notre taquin en comptait quinze, et une case vide, dont on s'aidait pour déplacer les carreaux et reconstituer la suite des nombres.

— Oui, je vois maintenant, répond Martin. Il y a même une variante du jeu avec des images plutôt que des nombres. C'est comme un puzzle qu'il faut reconstituer en faisant glisser les morceaux d'image.

— J'y ai joué aussi, confesse Ornella, il y a très longtemps...

— En vous écoutant, reprend Olivier, je me suis dit que Dieu était peut-être notre case vide.

— Je ne te suis pas, reconnaît Martin, les sourcils froncés.

— Dans le jeu du taquin, il y a une case vide, perdue au milieu de tous les carreaux. Elle semble inutile, aberrante. C'est comme une tache, une énigme, une injure même. Il n'y a rien dedans, et on aurait envie de la faire disparaître. Pourtant, cette case vide est la pièce maîtresse du jeu, la clef de voûte, pour reprendre l'expression d'Ornella. Si on annule cette case vide en y insérant un nouveau carreau, le jeu s'arrête. Tout se bloque, plus aucun mouvement n'est possible. À l'inverse, si on veut dissoudre cette case et agrandir l'espace vide en retirant d'autres carreaux, le jeu devient impossible. Les carreaux se détachent les uns des autres. Ils ne peuvent plus glisser en ligne ni en colonne. Ils gisent comme un pantin désarticulé au milieu du cadre. Tout est désorganisé. C'est le chaos.

— Et donc... lâche Martin, impatient.

— Si notre vie, notre univers ressemblent à un grand taquin, Dieu en est peut-être la case vide, une énigme pour certains, une aberration pour d'autres, mais une réalité indispensable à la bonne marche du jeu. Si tu remplis le vide, tu bloques tout. Si tu étends ce vide, tu désorganises tout. La case vide prévient le blocage et le chaos. Le vide est nécessaire, Dieu l'est peut-être tout autant. Cette comparaison vous ennue ?

— Je trouve cette allégorie interpellante, répond Martin, mais je ne vois pas bien comment elle s'applique à nos vies.

— Je te concède que la vie et le monde ne se résument pas à une planchette carrée. Ils sont bien plus complexes que des petits carreaux et une case vide, mais ma métaphore reste valable. Comme il y a du vide au milieu des carreaux, il y a autre chose au milieu de nos vies. C'est une autre réalité que la nôtre, ou une autre dimension de notre réalité, peu importe. Ce qui compte, c'est qu'elle est indispensable à notre réalité. Elle la structure, l'organise, la rend possible, comme la case vide rend possible le taquin.

— Et tu vois Dieu dans cette autre réalité ?

— Pourquoi pas ? répond Olivier, enthousiasmé par la comparaison, et dans cette allégorie, c'est le caractère même du vide qui est le plus intéressant, car sa nature est étrange. Le vide n'est pas rien, il n'est pas le néant des philosophes, cette absence absolue de tout. Le vide est rempli de quelque chose. Dans les accélérateurs de particules, les scientifiques font émerger de ce vide, même pour un temps très court, des entités physiques inhabituelles. L'univers lui-même serait né de fluctuations du vide. Vous imaginez-vous jusqu'où pourrait nous conduire cette comparaison ? Elle signifierait que la case vide du taquin n'est pas seulement l'absence d'un carreau, mais la présence de quelque chose, invisible, imperceptible, mais bien réel.

— Tu es bluffant avec ton taquin...

— En effet, ajoute Ornella, jusque-là silencieuse mais parfaitement attentive, cette métaphore est captivante. Elle me fait penser au documentaire que j'ai vu récemment à la télévision, qui portait sur les expériences proches de la mort, les gens qui quittent leur corps, la lumière au bout d'un tunnel...

— Je vois très bien, répond Olivier.

— Moi aussi, enchaîne Martin.

— Il y a beaucoup de recherches sérieuses sur ces phénomènes, et beaucoup de questions sans réponses, mais ce qui m'a le plus frappé dans ce documentaire, c'est l'histoire d'une jeune femme qui a subi une opération risquée au cerveau. Les détails m'échappent, mais je me souviens qu'on l'a plongée dans un quasi-état de mort artificielle. Son cœur était arrêté, son cerveau n'avait plus d'activité, et son corps avait été considérablement refroidi. L'opération a réussi, et la patiente a été réanimée sans dommage. Le plus extraordinaire, c'est qu'à son réveil, elle se rappelait de ce qui s'était passé pendant l'opération, des faits et gestes du personnel médical, des conversations échangées. Comment cela était-il possible ? Tout son corps avait été mis à l'arrêt. Son cerveau, ses yeux, ses oreilles, tous ses sens avaient cessé de fonctionner. Comment a-t-elle pu se remémorer des choses qu'elle n'avait pas pu percevoir ni enregistrer ? Les médecins et les scientifiques interrogés étaient perplexes. Ils n'arrivaient pas à expliquer le phénomène.

— Tu en penses quoi ? demande Olivier en se tournant vers son frère.

— C'est très bizarre, répond-il, intrigué.

— Moi, en tout cas, reprend Ornella, je pense que cette expérience nous invite à envisager autrement la conscience. Je croyais qu'elle était liée à notre corps, à nos sens, à notre expérimentation du réel, or cette expérience tendrait à montrer que notre conscience n'est pas exclusivement associée à notre corps. C'est comme s'il y avait une autre conscience, plus générale, plus universelle, extérieure à nous, à laquelle nous participerions d'une manière ou d'une autre... à moins que notre propre conscience ait une dimension non-corporelle. Tu vois, Olivier, cette histoire rejoint ta métaphore du taquin. Il y a peut-être une autre réalité dans notre réalité, ou une autre dimension qui nous échappe.

— Tout cela est troublant, commente Martin.

— Ce que je peux vous dire, ajoute Ornella, c'est que la métaphore d'Olivier et l'histoire de cette patiente me confortent dans la conviction qu'il ne faut jamais verrouiller nos connaissances et nos représentations du monde. En les cadenassant, on les fige, et on

prend le risque de les rendre myopes, ou de les aveugler. Plus jeune, j'avais quelques vérités bien arrêtées que je pensais indépassables.

— Quel genre de vérités ? interrompt Olivier, gourmand des confidences de la philosophe.

— Je pensais, par exemple, que le malheur fondamental des êtres humains venait du fait qu'ils se croient éternels, qu'ils vivent comme s'ils n'allaient jamais mourir. Ils trouvent révoltant de devoir finir un jour, d'abandonner derrière eux tout ce qu'ils connaissent, or le plus choquant est peut-être justement ce désir de perdurer, qui les empêche de bien vivre, intensément, jour après jour. Platon fait dire à Socrate que philosopher, rechercher la sagesse, c'est s'exercer à mourir. Je croyais que cet ego prétentieux des hommes les rendait aveugles à leur vraie nature. Ils se permettent, par exemple, de critiquer le non-sens de l'existence comme une imposture, une perversion, alors que le non-sens est peut-être la condition de base de tout ce qui est.

— Tu as changé d'avis ?

— J'en suis beaucoup moins sûre aujourd'hui.

— Tu trouves que l'homme a raison de se révolter contre le non-sens et la mort ? insiste Martin.

— Je trouve en effet qu'il a peut-être raison parce que, contrairement à mes croyances, il est possible qu'il y ait des réalités, des dimensions qui nous échappent pour l'instant, mais qui nous fondent à revendiquer autre chose que le non-sens et la mort. Le besoin d'éternité, par exemple, n'est peut-être pas un caprice. Qui sait s'il ne repose pas sur une intuition qui se révélera fondée ?

— Je me réjouis de voir que nous avons abouti au même point, confie Olivier. Je pense comme toi que l'homme n'est pas fait pour les dogmes et les arrogantes certitudes. Il est fait pour la curiosité, l'envie d'apprendre, de découvrir et d'être surpris, car on risque d'être bien étonné quand on découvrira, un jour, tout ce qu'on ignore encore.

— C'est vous qui m'étonnez, lâche un Martin très empathique. À vous entendre, j'ai drôlement envie d'y croire. Vous êtes convaincants.

— De quoi, donc ? demande son frère.

— Qu'il y a peut-être quelque chose derrière les choses, comme

le chante Voulzy, que nos yeux sont fermés, et que nos cœurs portent un voile... mais pourquoi devons-nous sans cesse deviner ? Ces choses derrière les choses ne peuvent-elles pas nous être données, le plus simplement du monde ? Il faut toujours attendre, et croiser les doigts. Il y a un code génétique à l'œuvre dans tout le vivant, et il nous a fallu un temps fou pour le découvrir. Il y a peut-être un code cosmologique à travers tout l'univers, et on est à des années lumière de le cerner. Alors, imagine-toi qu'il y ait un code sémantique derrière ce qui existe, le vivant, l'univers et tout le reste, un code qui donne sens et signification à tout... quand le saura-t-on ? Quand pourrions-nous en jouir ?

— Je te reconnais bien là, s'exclame son frère, les yeux rieurs. Tu as l'impatience des passionnés, mais peut-être aussi le complexe d'Éden.

— Le complexe d'Éden ?

— Tu m'as toujours dit qu'on vivait dans un monde cassé, mais ce monde qui ne tourne pas très bien, a-t-il jamais fonctionné parfaitement ? Y a-t-il eu un temps où il n'était pas cassé ? Il n'a peut-être jamais aussi bien fonctionné qu'aujourd'hui.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu regrettes un monde parfait qui n'a peut-être jamais existé, frerot, ou tu déplores que notre monde ne soit pas cet Éden, que le paradis ne soit pas ici, maintenant, tout de suite. Pour moi, c'est ça, le complexe d'Éden, c'est croire que le monde était mieux avant, ou que le monde parfait devrait être maintenant, sans délai.

— N'aimerais-tu pas vivre cet Éden maintenant ?

— Bien sûr que si, mais ce n'est pas le cas. Je pense qu'il n'y a jamais eu d'Éden avant nous, et que s'il y a un Éden, ce sera pour plus tard. Si ce jour advient, on comprendra sans doute le pourquoi de tes codes cachés, le pourquoi de la souffrance et de la mort. Alors apparaîtra la raison de toutes ces énigmes et de tous ces mystères qui nous obsèdent...

— Tu y crois ?

— Je l'espère tellement.

— Moi aussi, intervient Ornella, j'aimerais tant que ce jour advienne...

Ils se regardent tous les trois, sans un mot, aucun ne voulant

briser la magie du moment. Tout en douceur, Olivier se met à fredonner l'air d'une chanson, puis il entame les paroles.

— *Il faut tourner la page... changer de paysage... le pied sur une berge... vierge.*

— Nougaro ? interroge Martin.

Olivier confirme d'un signe de la tête, sans s'interrompre.

— *Il faut tourner la page... toucher l'autre rivage... littoral inconnu... nu.*

Ornella découvre la chanson, et le talent d'Olivier pour le chant. Elle est pendue aux lèvres de son hôte.

— *Il faut tourner la page... redevenir tout simple... comme ces âmes saintes... qui disent dans leurs yeux... mieux... que toutes les facondes... des redresseurs de monde... des faussaires de Dieu.*

Dans le cœur de Martin, ce couplet fait mouche. Il comprend pourquoi son frère a choisi cette chanson, mais n'intervient pas et écoute jusqu'au bout.

— *Il faut tourner la page... aborder le rivage... où rien ne fait semblant... saluer le mystère... sourire... et puis se taire.*

Olivier s'arrête, regarde Martin et Ornella, et leur adresse un sourire.

— Vous voyez, dit-il lentement, devant l'ineffable, comme disaient les anciens, rien ne vaut l'élan du cœur. Le poète parle mieux. Son art est parfois le meilleur chemin vers la vérité.

— Les redresseurs de monde, c'est pour moi ? demande Martin.

— Pour toi et pour moi, pour tous ceux qui pensent tout atteindre par le verbe, l'intellect ou l'ambition... Il faut redevenir simple, comme ces âmes saintes qui disent dans leurs yeux mieux que tous les mots des sages, la verve des doctes et l'acte des puissants.

— C'est du Iéshoua, commente Martin.

— Tout Iéshoua est là, précise Olivier, ce rivage où rien ne fait semblant, où rien ne ment...

— Et le mystère ?

— Je nous le dédie à tous les trois. Quand on a tout cherché, retourné, analysé, quand on a réfléchi à tout et discouru sur tout, vient le moment où il faut lâcher prise, aborder l'autre rivage, et devant le mystère, saluer, sourire puis se taire. Le voilà ton Éden, Martin, où tout sera don, où il n'y aura plus qu'à accueillir et

contempler, jubiler et dire merci, à jamais.

Le silence s'installe à nouveau, comme s'il n'avait jamais quitté le salon. Assis à côté de son frère, Martin s'extasie sur les dernières semaines de sa vie, les plus marquantes de son existence. Il a récupéré Olivier, et s'est reconquis lui-même, découvrant les vertus de l'amour et de vraies raisons de vivre. Il est déterminé à cultiver ce bonheur, il l'entretiendra de son mieux. Plus personne ne le lui dérobera.

Olivier s'est refait une santé, il n'en doute plus. La venue providentielle de son frère y est pour beaucoup. Il a émergé des soucis, et se sent prêt à avancer. Jacques ne sera plus un obstacle. Au contraire, il sera une aide, comme Iéshoua. Au bout de la route, il y a un royaume. Les compagnons du rabbi l'espéraient, Olivier aussi est de l'équipée. Il doit viser l'autre rivage, où tout est vrai et bon, la patrie du mystère, où rien ne fait semblant.

Observant avec sympathie les deux frères, calée dans son fauteuil sans âge, Ornella est aux anges. Elle n'imaginait pas qu'à son âge, elle connaîtrait encore l'exultation qui a émaillé sa carrière. La méditation de haut vol, les causes premières, les fins ultimes, tout cela lui manquait, c'était sa vie auparavant. Ses invités l'ont tirée du sommeil, et l'ont fait reprendre pied dans ses domaines de prédilection. Elle est remise en selle, décidée à reprendre la route, et à chevaucher ses chers destriers de l'esprit.

— Allons prendre l'air dans l'oliveraie, propose Martin.

— Excellente idée. Tu nous accompagnes, Ornella ?

— Non, merci, j'ai du travail, et je pense que vous avez encore des choses à vous dire...

Sans attendre, Martin et Olivier quittent le salon, franchissent le portail, et se dirigent vers les champs environnants.

— Que faisons-nous maintenant ? demande Martin sans détour.

— On ne va pas se promener dans l'oliveraie ?

— Si, bien sûr, mais je voulais dire : quel est notre avenir maintenant ?

— Je n'en ai encore qu'une vague idée, avance Olivier, hésitant.

— Tu reviens quand même avec moi ?

— Oui, je t'accompagne dans nos lointaines contrées.

— On invite Ornella ?

— C'est fait, et elle est d'accord pour loger chez moi.

— Parfait ! Il y a tant de curiosités à lui montrer. Nous lui servirons de guide.

Bien que le soleil ait entamé sa descente, l'air chaud domine encore en cet après-midi. Les deux frères marchent paisiblement sur le sentier de l'olivieraie. Dans les arbres, les passereaux semblent s'égayer à leur passage, pendant que le vent caresse délicatement le feuillage. Au loin dans les champs, le ballet des tracteurs peine à se faire entendre.

— Vas-tu reprendre ton travail au collègue ?

— Oui, s'ils me laissent développer mon triangle d'or, sinon, j'irai voir ailleurs.

— Et ton sacerdoce ?

— C'est plus compliqué. J'expliquerai à l'évêque ma situation. C'est un homme remarquable, il m'écouterà.

— Mais toi, tu désires continuer ?

— Non, répond Olivier après un moment de silence. Tu sais que je n'ai plus de sable dans la main...

— Que va faire l'évêque dans ce cas ?

— Il va probablement me proposer de faire un pas de côté, de réfléchir quelque temps dans une abbaye, mais je vais décliner, car ma décision est prise. Je serai réduit à l'état laïc.

— C'est l'expression consacrée ?

— Officiellement, oui. Aux yeux de l'Église et de la société, je perdrai mon statut de prêtre, et je redeviendrai un homme comme les autres.

— Que te restera-t-il alors ?

— Il me restera toi, et toute une vie à vivre...

Martin fait encore quelques pas, s'arrête et se tourne vers son frère. Ils se prennent dans les bras et se réconfortent, affectueusement, dans la plus belle des fraternités.

— Tu vas me promettre quelque chose, glisse Martin à l'oreille de son frère. Tu vas m'aider à devenir le nouveau Martin.

— D'accord, si tu m'aides à devenir le nouvel Olivier.

Ils éclatent de rire, d'un rire franc et ravageur. Coulant de partout, le bonheur les inonde. Les frères Laussart se sont rejoints, grandis par les épreuves, plus aimants que jamais.

— C'est notre pacte, puissant, inaliénable, le pacte de Stornarella, martèle Olivier.

— On sera comme nos parents, unis et forts, quoi qu'il arrive. Si les mauvais rêves menacent, on ira les oublier ensemble... dans la cabane du pêcheur.

— Oui, poursuit Olivier, saisissant l'allusion à Cabrel, on y fera le mélange des couleurs, ni trop clair, ni trop sombre.

— On y mettra du rouge, lance Martin avec fougue. J'aime bien le rouge, c'est la couleur de la passion.

— On y mettra du vert aussi. J'aime bien le vert, c'est la couleur de l'espoir.

— Va pour le vert, c'est la couleur qu'il nous faut.

— Mais avant tout, il te reste une chose à faire, avertit Olivier en regardant son frère.

— Tu as raison, répond Martin, après un bref instant de réflexion. Je le fais tout de suite.

Il plonge la main dans la poche de son pantalon, et en retire son téléphone portable. Il compose un numéro, et porte l'appareil à son oreille.

— Bonjour, Marianne. Écoute, voilà ce que j'avais à te dire : je t'aime... Tu entends ? Je t'aime...

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous



Edition999

